NUMÉRO 1092 1er Août 1954

MERCVRE DE FRANCE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 fr.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28 Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne (un an : 29 francs suisses, 6 mois : 15 francs suisses, le no : 2,25 francs suisses).

POÈMES

par RENÉ CHAR

VICTOIRE ECLAIR

L'oiseau bêche la terre,
Le serpent sème,
La mort améliorée
Applaudit la récolte.

Pluton dans le ciel!

L'explosion en nous.
Là seulement dans moi.
Fol et sourd comment pourrais-je l'être davantage?

Plus de second soi-même, de visage changeant, plus de saison pour la flamme et de saison pour l'ombre!

Avec la lente neige descendent les lépreux.

Soudain l'amour, l'égal de la terreur,
D'une main jamais vue arrête l'incendie, redresse le soleil, reconstruit l'Amie.

Rien n'annonçait une existence si forte.

Mai 1954.

Léonard de Vinci fut le premier à assigner une valeur nouvelle et une nouvelle finalité à la philosophie comprise comme philosophie naturelle, c'est-à-dire fondée sur les sciences naturelles ayant pour contenu les principes généraux et les lois qui dérivent de l'observation directe et des expériences. Une des premières conversations que j'eus avec Henri Bergson à se sujet m'est toujours restée en mémoire.

Mais, de même qu'il dit que « L'Art et la Science sont filles de la Nature », Léonard de Vinci écrit : « La sagesse est fille de l'expérience. » Puis : « L'expérience ne trompe pas mais seuls nos jugements nous trompent. » Il insiste, disant : « Fuis les préceptes des spéculateurs dont les raisons ne sont pas confirmées par l'expérience », et il conclut : « Le bon jugement naît de la bonne compréhension; celle-ci dérive des bons raisonnements traités selon les bonnes règles, lesquelles sont filles de la bonne expérience, mère commune de toutes les sciences et de tous les arts. »

Restant dans l'esprit de Léonard qui a toujours préféré l'enrichissement résultant des contacts avec la nature à celui puisé dans les ouvrages relatant les expériences de ses devanciers, j'ai voulu m'imprégner de l'air du pays dans lequel il avait passé sa jeunesse.

Etant allé au village de Vinci, simplement pour peindre, au cours des quatre mois passés en différentes saisons, peu à peu se sont imposées à moi les innombrables affinités qui existent entre l'œuvre de Léonard et son pays natal; elles intéressent autant les détails de ses créations que leur ensemble, portent autant sur ses figures et leurs expressions que sur ses paysages eux-mêmes, autant sur la coupe de ses tableaux que sur leur conception, autant sur ses recherches scientifiques qu'artistiques.

Et je me suis aperçu que dans les milieux les plus cultivés, bien des personnes ignoraient que le nom de Vinci après celui de Leonardo n'était pas une désignation de noblesse, mais bien une indication de lieu d'origine, que l'on disait Leonardo *da* Vinci et non pas *di* Vinci, comme Raffaello da Urbino, précisant ainsi par ce *da* le pays natal. C'est au XVe siècle que cette appellation serait devenue nom de famille pour les Vinci.

Voulant, avant de partir pour cette région, il y a deux ans, me documenter sur le village même et ses environs, je ne pus, à cette époque, trouver que de médiocres photographies et pas un seul tableau.

Plus je tentais, par les nombreux ouvrages écrits sur Léonard, d'obtenir quelques précisions sur Vinci, plus j'étais surpris de voir à quel point ses biographes manifestaient peu de curiosité pour le lieu où il était né, pour la région dans laquelle il avait vécu jusqu'à seize ans.

Il me semblait que faisant fi des théories de Taine, ces biographes se privassent de bien des atouts. Ceux qui étaient allés là, peu nombreux, semblaient l'avoir fait trop rapidement. Leurs descriptions, non inexactes, avaient le ton de celles de ces voyageurs pressés qui ayant passé une semaine en Grèce, sous un enthousiasme factice, immortalisent avec autorité leurs banales déceptions; elles me donnaient envie de redire, comme l'avait fait si spirituellement un musicien connu à cette femme du monde qui trouvait un chef-d'œuvre trop long : « N'est-ce pas vous qui seriez trop courte? »

En effet, on peut lire, avec toutes sortes de variantes, sur le mode condescendant : Léonard est né à Vinci, pauvre bourgade située à 40 kilomètres de Florence en direction de Pise, sur les pentes du Monte Albano. Dès que son père a pu le faire, il l'a envoyé dans l'atelier de Verrocchio, à Florence, pour commencer ses études.

Personne n'a l'air surpris de la maturité qu'il manifeste dès son arrivée à la ville, on trouve tout naturel qu'il se soit si rapidement imposé dans son entourage. On oublie ce qu'il doit à son pays, on néglige le pays lui-même et, si l'on parle des oliviers et des vignes qui poussent sur les collines, de la fertile vallée de l'Arno, des hauteurs du Monte Albano c'est pour laisser entendre que tout cela n'est ni plus ni moins charmant que le reste de la Toscane et que s'il subsiste une tour d'un château ancien détruit, le clocher de l'église contemporaine n'a pas de caractère.

Les indications qui accompagnent les descriptions de ce calme pays semblent être presque des excuses au lecteur pour le mauvais sort qui a fait naître Léonard en un pareil endroit.

Et pour tout compromettre jusqu'à ce que l'an dernier cette question soit enfin résolue, les biographes de Léonard contestaient sa naissance dans la maison du lieu dit Anchiano, située à trois quarts d'heure de marche sur les collines au nord de Vinci : son père, disent certains actes, ne l'aurait achetée qu'en 1453, alors que Léonard est né en 1452.

Pour nous, peu importe qu'il soit né à Vinci même ou

dans cette maison de campagne d'Anchiano : ce dont nous sommes certains c'est que dans cette maison en pleine nature, il a passé le plus clair de ses années de jeunesse, importantes déjà dans la formation de tout être normal, mais qui prennent une valeur exceptionnelle lorsqu'il s'agit d'un génie comme le sien.

Je voudrais, pour replacer dans son cadre Léonard enfant, puis jeune homme, préciser trois zones, si j'ose dire, de Vinci, dans lesquelles il se développera : c'est d'abord le village de Vinci. Il est construit sur les dernières pentes du Monte Albano. Dans cette zone se terminent les cultures de plaine, arbres fruitiers, oliviers; les vignes d'une branche à l'autre dansent des farandoles, sous lesquelles labourent les bœufs et où l'on récolte le blé; la vendange se fait les bras levés, dans des poses qui dégagent les jeunes torses et non en pliant l'échine comme dans les autres pays.

Puis il y a Anchiano qui est un quartier plus élevé de la campagne vincienne. Là se trouvent, très espacées les unes des autres, quelques fermes. On y accède par un sentier montant sous les oliviers pendant trois kilomètres environ, comme je l'ai déjà dit.

Enfin, quittant la zone des oliviers pour les chênes, les lauriers, les châtaigniers, on arrive par une très raide montée à Santa Lucia. De là on a une vue immense qui embrasse la plaine de l'Arno de Florence à Lucques; dans l'azur, à l'ouest, se découvre la silhouette caractéristique du Mont Pisan, placé entre Pise et Lucques pour que, comme l'écrit Dante dans le 11ᵉ Tercet du chant 33 de l'Enfer, les gens de Pise ne puissent voir Lucca (Per che i Pisan veder Lucca non ponno).

Depuis le temps de Léonard le village de Vinci a peu changé d'étendue; en arrivant d'Empoli ou de Cerretto Guido par la plaine, on était accueilli comme aujourd'hui par l'Eglise de l'Annonciation. Est-ce la même que celle actuelle? Léonard a-t-il vu ce charmant porche à trois arches blanches sur ses colonnes grises? Les avis sont partagés. Le clocher carré, lui, est récent.

La même route toute droite montait déjà jusqu'au pied du château; elle obliquait à gauche et permettait ainsi d'atteindre le plan supérieur du village par des ruelles. Sans doute y avait-il moins de maisons dans la partie basse, mais à mi-côte la vallée qui s'incurvait harmonieusement, avec ses

champs en perspective, devait avoir le même aspect : on pense que cette vision est le point de départ du premier dessin de paysage de Léonard daté de 1473. En accentuant à droite et à gauche les dénivellations du terrain, on parvient aisément à en retrouver les éléments.

Montons à la tour : précédée d'une cour fermée elle contient dans les belles salles voûtées du bas des agrandissements de feuillets de Léonard donnés par l'Institut de France et des modèles réduits de machines volantes exécutés d'après eux en même temps qu'une exposition intelligemment présentée de fac-similés des carnets de Léonard.

Un escalier extérieur vous conduit à la Salle dite du Conseil précédant les trois pièces qui forment la bibliothèque Léonardienne elle-même. Elles contiennent, accueillis au fur et à mesure de leur parution dans toutes les langues, les ouvrages (livres, revues, publications diverses, articles) concernant Léonard de Vinci. Leur classement constamment mis à jour facilite les recherches les plus variées.

Du haut de la Tour on domine tout le pays, avec en premier plan les murs d'enceinte recouverts de maisons à tuiles rondes décolorées par le soleil qui permettent de suivre le plan des fortifications anciennes.

La maison des grands-parents paternels de Léonard, à Vinci même, se situait dans la dernière partie de la montée, non loin du château. Quand j'aurai dit qu'elle était sur l'emplacement de telle boucherie actuelle, non loin de telle autre maison, peu nous importera. Ceux qui, comme moi, iront à Vinci trouveront en M. Cianchi, bibliothécaire de « la Léonardienne », érudit passionné, discret et plein d'humour, un guide merveilleux qui leur donnera toutes les précisions voulues.

Mais notre intérêt se portera dès maintenant sur la deuxième zone, Anchiano. Il semble que dès 1453 la famille Vinci se soit complètement fixée dans cette maison de campagne. On y arrivait alors uniquement par le chemin, tantôt dallé, tantôt taillé dans le roc, qui à travers les oliviers montait en serpentant pendant trois kilomètres. Une route carrossable permet maintenant de s'y rendre en auto en quelques minutes, mais pour goûter le charme du pays et comprendre Léonard il faut faire à pied cette promenade.

Toute environnée d'oliviers, avec quelques grands arbres verts, cette maison est fort bien située. Elle se composait de

deux corps de bâtiments formant un angle droit et avait cinq grandes pièces au rez-de-chaussée. Dans l'une d'entre elles subsiste une belle cheminée avec sa large hotte; la même disposition se retrouvait à l'étage avant qu'une restauration récente ne l'ait fait disparaître, supprimant ainsi la vue extraordinaire que l'on avait de certaines fenêtres.

Par la porte d'entrée, dont la peinture rouge toscan et les bois à gros clous rongés par le temps gardaient plus d'authenticité que les menuiseries modernes qui la remplacent, on voit en enfilade une double rangée d'oliviers.

Du premier étage, la vue s'étendait vers la plaine d'Empoli avec au premier plan les collines boisées d'argent, limitées à gauche par les cyprès et le clocher de Faltognano, à droite vers San Giminiano dont on aurait pu, par ciel très clair, apercevoir les tours. Vers le nord ondulent et s'élèvent les pentes du Monte Albano; mais c'est par une fenêtre orientée à l'ouest que la vue devenait singulièrement intéressante : par temps légèrement brumeux elle faisait pressentir les fonds de *la Vierge et Sainte Anne :* lointains baignés d'étrange lumière où les escarpements de Montecatini servent de bases aux curieuses cassures des rocs de Carrare, noyés dans un azur doré.

Hanté par ces cimes de Carrare je suis allé peindre dans ce pays de marbre et j'ai acquis la conviction que cette vision d'enfant avait laissé en son esprit des empreintes profondes. Nous les retrouverons dans la plupart de ses fonds de tableaux. Même si des documents précis nous montrent dans le paysage à droite de la Joconde l'exacte reproduction du canal de l'Adda au nord de Milan avec l'écluse construite par Léonard et qui existe toujours, travail exécuté tandis qu'il habitait à Vaprio dans la maison parfaitement conservée de son fidèle élève Melzi qui lui ferma les yeux à Amboise, l'impression générale des fonds de ce mystérieux tableau s'apparente à celle que donne le curieux massif de Carrare.

De cette campagne d'Anchiano où Léonard a commencé sa vie, on accède à Santa Lucia par quatre cents mètres de rude montée; quelle récompense que ce vaste panorama!

C'est là, dans cette troisième zone, à mon avis, que commence la découverte Léonardienne.

Elle se fait sur toutes sortes de plans, de détails et d'ensembles qui s'imbriquent intimement les uns dans les autres. Les uns se rapportent à des points précis de l'œuvre de Léonard, les autres intéressent sa formation même.

C'est dès mon arrivée à Santa Lucia un souvenir de la première enfance de Léonard qui s'imposera à moi.

On se rappelle qu'il était le fils d'un notaire et d'une saine paysanne que l'on avait, quelques mois après sa naissance, mariée à un paysan de Vinci, un certain Acatabriga della Vacca, tandis qu'on faisait épouser à son père une jeune fille de bonne famille.

Or, il n'y a pas que Freud pour croire que le visage de la mère de Léonard, cette saine paysanne dont le sourire se perpétue avec une tendresse mystérieuse dans toutes ses œuvres, et dont il fut tôt privé, est devenu l'essence même des figures Léonardiennes.

J'écrivais, il y a un an et demi, ne connaissant pas sa fameuse étude sur le rêve d'enfance de Léonard : « Je ne serais point étonné que des documents nous révèlent un jour qu'elle naquit à Santa Lucia. Dans ce site incomparable vivent actuellement cinq familles de paysans; l'une d'entre elles m'accueillit avec générosité, m'offrant dans sa simplicité une hospitalité digne de celle qui se perpétue en Grèce. L'homme, Lazaro Volpi, rayonnait de bonté, mais je fus saisi par le sourire de sa femme Elena, de cette femme sans âge m'évoquant à la fois sainte Anne, la Vierge, Bacchus. Pour être sûr que ce n'était pas par auto-suggestion ou simple illusion que s'imposaient à moi ces rapprochements, j'en fis plusieurs dessins extrêmement fidèles, et il n'est personne qui en voyant certains d'entre eux ne soit frappé de ce regard Vincien. »

Et voilà que dans la Grande Encyclopédie Vincienne parue à Milan je lis avec émotion que la mère de Léonard serait originaire de Santa Lucia, et que Léonard aurait été baptisé dans la chapelle située dans la dernière partie de la montée de Santa Lucia. Dans bien de mes tableaux on peut voir son petit clocheton et les cyprès sombres qui le veillent émergeant dans l'azur vincien.

Dès mon arrivée là, je demandais à cette Elena une chaise pour aller travailler au tableau du grand chêne dont j'avais commencé les études. Elle appela Egisto, fils de sa fille Uriella. C'était un gamin de huit ans, l'œil vif dans un visage grave. Or, j'avais lu que Léonard enfant, à ce même âge, en ces mêmes lieux, attrapait des lézards sans leur faire aucun mal, revêtait leur corps d'écailles de poissons, de plumes d'oiseaux, leur ajoutait une petite trompe, et les

montrant aux gens dans une pièce sombre dirigeait un rayon lumineux sur ce monstre, s'amusant à voir les réactions que provoquait cette apparition. Je me rappelais aussi que plus tard, « gonflant d'air chaud des intestins d'animaux, il en emplissait peu à peu une chambre, jusqu'à en chasser les gens épouvantés ».

Et voilà que les premières phrases que m'adressait le petit Egisto, dans ce savoureux italien de Toscane qui change les « c » en « h », aspirés, étaient les suivantes : « J'espère, Monsieur, que vous n'avez pas peur du serpent? » — « Quel serpent? » — « Le serpent qui a déjà mangé quinze quintaux de grains. » — « Quelle dimension a-t-il? » demandai-je en prenant l'air effrayé. — « *Novanta metri di lungo* » — quatre-vingt-dix mètres de long! — Mais il ajouta pour me rassurer : « Ne craignez rien, il vient de manger un porc et dort en faisant la digestion. » Je n'ai pu m'empêcher de trouver bien curieux que le premier enfant rencontré en ces lieux me parlât comme Léonard aurait pu le faire à cet âge.

Avant ma venue à Vinci une chose me semblait inexplicable. Pourquoi Léonard, né dans le pays des oliviers, n'en avait-il jamais représenté ni dans ses tableaux, ni dans ses dessins?

Parcourant les alentours de sa maison paternelle comme je l'ai fait bien souvent, il ne m'a pas été nécessaire, après un certain temps, de recourir aux psychanalystes pour comprendre que, de même qu'il supprime de ses écrits, pourtant si variés, tout ce qui touche à sa famille (seule la mort de son père est mentionnée en trois lignes, avec une répétition de l'heure qui indique la libération inconsciente d'un cœur trop affectif), de même efface-t-il avec les oliviers tout ce qui peut le rattacher à une existence civilisée, bourgeoise, domestiquée.

Il est probable que le dimanche on devait le contraindre à revêtir un beau costume, à porter des souliers neufs, à mettre une coiffe propre et que, tenu par la main comme un enfant sage, il descendait par le chemin des oliviers jusqu'à l'église du village même de Vinci où ses grands-parents avaient encore une maison. Remonté à la campagne d'Anchiano avec l'impression d'avoir perdu un moment sa liberté, il devait, avec encore plus d'élan, s'évader dans la nature, escalader les pentes de Santa Lucia et retrouver l'immensité de ce cadre où vivait encore sa mère.

La réaction de Léonard devant les oliviers m'a parue du même ordre que celle d'un de mes amis, membre de l'Académie de Chirurgie, passionné d'art et rare connaisseur, devant la Cathédrale de Chartres. Prononçant devant lui le nom de cette merveille de l'architecture, de la sculpture, de l'expression de la pensée la plus émouvante, cet homme au goût si sûr me dit avec humeur : « Ah, ce monument! je ne peux pas en entendre parler! » Comme je m'étonnais il ajouta : « Si vous aviez été pensionnaire à Chartres comme je l'ai été pendant six ans et que vous ayez traîné vos savates chaque jeudi et chaque dimanche autour de cette cathédrale, vous ne pourriez plus la supporter! »

Cette phrase, quelque exagérée qu'elle soit, m'a aidé à comprendre certains silences de Léonard : parents et oliviers, nuls souvenirs de contrainte sociale ne devra subsister dans son œuvre.

Enfant il se réfugie sur les collines de Santa Lucia : les ruisseaux deviennent ses amis, les arbres partagent ses secrets; la vue, cette vue immense de ces hauteurs sauvages, sera sa grande confidente. Tout cela le marquera pour la vie : les herbes, les plantes, les fleurs, les branches, les rochers, les terrains qui auront sa prédilection seront ceux qu'en ces endroits solitaires si poétiques il aura vus enfant. Ce sont eux que nous retrouverons dans ses innombrables dessins, jusqu'à ces crabes — je ne dis pas ces écrevisses — qui foisonnent dans les cours d'eau du Monte Albano. Comment, de la mer, sont-ils venus là alors qu'on les chercherait en vain dans le reste de la Toscane? Léonard aurait pu, peut-être, nous le dire.

Il est tant imprégné de ce pays que lorsque sort de son atelier le tableau qui figure au Louvre sous le nom de *Bacchus,* même si cette œuvre n'est pas entièrement exécutée par lui, on sent que l'esprit des lieux de sa jeunesse le hante. Au détour d'un chemin surmonté de grands arbres, avec ce fond si particulier, je me suis retrouvé dans la toile de Léonard.

Une autre constatation me paraît être à faire : celle de la progression que l'on peut observer dans la vision même de Léonard. L'Annonciation de Florence, peinte d'après un carton de Léonard sous l'influence de Verrochio, dans laquelle bien des détails rappellent l'atelier d'orfèvrerie, est caractérisée, quant au paysage, par des cyprès de deux formes

différentes : en Toscane les cyprès élancés, pointus, sont masculins; ceux à branches horizontales, taillés parfois de telle manière que l'on voit une longue jambe les soutenir, sont féminins. Est-ce le fait que les uns soient les reproducteurs, est-ce leur diversité d'allure qui est à l'origine de leur désignation? Toujours est-il que Léonard enfant les aura vus dans les zones entre Vinci et Anchiano, comme nous pouvons encore les observer aujourd'hui. Et dans le tableau des Offices, il les fait figurer dans des plans rapprochés.

En grandissant il s'élève sur les hauteurs; si l'on suit son œuvre dans le temps, on a la certitude que l'évolution, l'amplification de sa conception marchent de pair avec le propre développement de sa jeunesse et qu'avec sa maturité s'atténuent les détails, s'éloignent les premiers plans pour faire place à une vision de plus en plus immense telle que celle qui s'offrira à lui des hauteurs de Santa Lucia.

Car c'est bien de là-haut que la perspective s'imposera à son esprit avec tous les problèmes qu'elle entraîne; c'est dans ces ruisseaux, selon ses propres indications, qu'il fera ses premières expériences hydrostatiques : barrages minuscules et chutes actionnant des turbines, c'est là qu'il commencera d'observer ces mouvements si riches, ces arabesques échevelées, ces crinières d'eau et de nuages si semblables à des boucles blondes, qu'on ne saura plus tard, dans ses dessins, s'il s'agit de rivières ou de chevelures...

A moins que ce ne soit de vent, car les mêmes mouvements se retrouvent dans l'air, sur l'onde et dans les fils légers flottants. Les mêmes lois régissent pour lui les mêmes phénomènes et telle figure semblera un jour contenir de la force et du mouvement, alors qu'elle est au repos. Mais la vie, le repos, sont la résultante de mouvements qui se contrecarrent, l'équilibre une question de balancement, de contrepoids.

Sur les rochers de Santa Lucia, il a dû entrevoir tout cela.

De là-haut, peu de motifs aimables, peu de sujets faciles à peindre. Aucune anecdote, si j'ose dire, dans ce paysage cependant si toscan. Tout au fond de l'horizon, là où son œil ne peut atteindre, il sait que se trouvent Volterra sur son tertre avec ses rudes plans, San Giminiano si fier et si séduisant : ici l'essentiel seul subsiste. L'air, la lumière, la perspective, les mouvements des terrains, des vents, de la pluie, l'emportent sur tous les détails. Le pittoresque a disparu. Pour exprimer cette vision les moyens picturaux ne sont

plus suffisants, l'aventure scientifique commencera à s'imposer à cet esprit si lucide et si vaste. Et l'imagination prend son envol, entraînant l'esprit, nécessitant une armature, un châssis pour soutenir ses rêves, des ailes pour l'emporter. Si bien qu'une même essence unira ses tableaux et ses recherches scientifiques qui se complètent et se confondent.

Sans son génie Léonard n'aurait pas été cet homme universel qui nous émerveille : peintre, sculpteur, architecte, poète, musicien, ingénieur, mathématicien, botaniste, anatomiste, géologue, précurseur des sciences modernes, inventeur inépuisable.

Comme Antée, il semble avoir puisé ses forces dans la nature et les avoir renouvelées par des contacts constants avec les éléments.

Mais de ces voyages à Vinci où j'étais allé seulement pour peindre, je rapporte la conviction que nul site ne pouvait être plus favorable à son développement. Et je me demande s'il n'est pas injuste de passer sous silence le séjour vincien de Léonard et si, étant né ou ayant grandi dans tout autre lieu, les dons exceptionnels qu'il portait en lui se fussent épanouis avec autant d'ampleur.

Antigone

par YVES FLORENNE

ACTE DEUXIEME *

LE CHOEUR

— Entre les choses admirables du monde, la plus admirable, c'est l'homme.

DEMI-CHOEUR I

Un feu caché l'anime, une force invisible, une force invincible — Elle le pousse, — et il va.
Dans la colonne noire des tempêtes, il marche sur les abîmes de la mer, et par-delà la haute mer, il rejoint la terre en attente...

DEMI-CHOEUR II

Il l'épouse, la tourmente, la rassemble et la déchire, la pille et la féconde,
Il la caresse de ses mains, l'anime de son souffle, ou la piétine et la foule sous ses chevaux fulgurants.

LE CHOEUR

Il est ce conquérant insatiable, mais il est aussi celui qui possède le monde,
rien qu'en le regardant du seuil de sa maison,
quand l'ivresse du matin monte en lui comme la mer.
(Hémon sort du palais)

* Voir le *Mercure* du 1er juillet. La pièce doit être représentée sans entr'actes. Seuls le jeu et la musique rendent sensible l'intervalle de temps.

HÉMON

Comment garder dans une chambre, dans le palais tout entier, comment garder ma joie enfermée, quand la terre n'est pas assez vaste pour nous contenir, elle et moi! Les sources du matin jaillissent dans mon cœur... Prince unique d'une cité triomphante! Par delà nos pères, leurs discordes et les désastres, en me rejoignant, Antigone, tu te rejoins enfin! Et je suis — moi! — je suis celui qui tient dans sa main les deux bouts de la chaîne. J'enchaîne le malheur et je désarme le vieux destin! Thèbes dont tu fus chassée, ô mon Antigone innocente, demain tu deviens sa reine, et par moi!

DEMI-CHŒUR II

Avec quelle intrépide allégresse tu disposes! Ton esprit s'élance et ton désir te précède... Homme, tu disposes de l'homme, de l'événement, de l'avenir, — puisque l'avenir même te répond et se plie à toi.

DEMI-CHŒUR I

Il n'est rien, tôt ou tard, que tu ne soumettes ou apprivoises — le noir cheval sauvage et le taureau blanc des montagnes, les fleuves, le feu, les nombres,
la déesse immobile,
et jusqu'à l'espérance vagabonde.

LE CHŒUR

Pêcheur sans pareil, tu jettes sur le monde tes filets,
— ô pêcheur éclairé de regards et de rayons —
tes lourds filets profonds, tu les ramènes au jour,
tout ruisselants, tout miroitants, tout palpitants,
de poissons, d'oiseaux, d'astres et de secrets...
Homme, il n'est rien, non rien qui échappe à ton pouvoir, rien que tu ne ranges à ta raison, que tu ne lies par quelque charme, rien qui jamais te trouve désarmé... Rien,
hors la mort.

HÉMON

Antigone! Antigone!

(*Ismène paraît*)

ISMÈNE

Tu appelles Antigone! Si haut que tu l'appelles, elle ne t'entendra pas.

HÉMON

Que veux-tu dire, Ismène? Où est-elle?

ISMÈNE

Où elle est? Hélas! Non, non, la mort ne l'a pas atteinte. C'est Antigone qui poursuit la mort, et d'un tel pas qu'elle aura tôt fait de la rejoindre. Je me suis jetée en travers, elle m'a piétinée, mais qu'importe! Ah! puisqu'elle m'à défiée de crier son secret, que je le crie au moins une seule fois, pour le seul être qui ne la trahira pas, pour le seul qui puisse encore la sauver! Je te cherchais, Hémon. Elle brave les lois, la cité, l'univers entier, et non plus seulement en paroles et à travers des fumées, mais sous la forme très pesante de Créon. Ton père! Tu sais ce que cela signifie. Elle a résolu d'ensevelir Polynice ce matin même, et voilà déjà trop longtemps qu'elle m'a quittée. — Eh bien, qu'attends-tu?

HÉMON

Il sera toujours trop tard, Ismène, pour prévenir Antigone sur une telle route. Mais non pas trop tard, j'espère, pour ôter soudain, à qui chercherait un coupable, toute envie de le découvrir!

(*Il sort — Ismène rentre dans le palais*)

LE CHOEUR

... *Hors la mort.*

(*Antigone paraît, poussée par le soldat*)

LE SOLDAT

La voilà! C'est elle! Nous l'avons prise sur le fait! Où est Créon?

LE CORYPHÉE

Il arrive à propos. — Tu vas te justifier? — Antigone, petite fille — Ce n'est pas toi? Mais crie donc que ce n'est pas toi!

CRÉON

En quoi suis-je si opportun? Qu'y a-t-il?

LE SOLDAT

Il y a, Roi, qu'il ne faut jurer de rien. Après tes menaces, je pensais bien ne jamais remettre les pieds ici, au moins de mon plein gré. M'y voici pourtant : avec la coupable. Oui, je viens de la surprendre en train d'accomplir les rites funéraires. Moi, pas un autre. Aussi, je me suis porté volontaire tout seul, et je te l'amène. Fais d'elle ce que tu veux, confonds-la, juge-la, — pour moi, je suis lavé de tout soupçon.

CRÉON

Que prétends-tu? Prise? Qui? — Elle? — Comment prise?

LE SOLDAT

Je le répète : elle enterrait le mort.

CRÉON

As-tu conscience de ce que tu dis? Que s'est-il passé véritablement?

LE SOLDAT

Elle enterrait le mort, ce mort interdit. Est-ce clair?

CRÉON

Tu l'as vue? Mais parle donc!

LE SOLDAT

Avec plaisir! — En quittant la place tout à l'heure, je rejoins mes camarades. Tant bien que mal, nous remettons à nu le cadavre, puis nous nous retirons à l'écart, sous le vent, à cause de l'odeur. A peine sommes-nous à l'abri que la foudre éclate, un prodigieux tourbillon soulève la plaine, tord la crinière de la forêt et dresse sur nos têtes une tente de ténèbres. Aveuglés, nous nous cramponnons aux rochers. Enfin, l'orage galope du côté des collines. C'est alors que dans la poussière qui retombe, j'aperçois, le premier, une ombre. Comme un grand oiseau qui jette des cris aigus, de longs appels lamentables en tournant sur son nid dévasté, telle est cette femme dans le vent. Puis, sans s'attarder à gémir et à maudire, elle s'agenouille, et de ses mains nues elle amasse la poussière, commence de recouvrir le corps... Elle ne nous entend même pas dévaler la pente, nous l'empoignons, elle ne montre aucune peur et avoue tout. J'en ai éprouvé un grand soulagement, mais aussi de la tristesse. J'aurais préféré, pour me tirer d'affaire, ne pas être obligé de livrer cette jeune fille. Enfin, à chacun, n'est-ce pas? il est commandé de faire d'abord son propre salut.

CRÉON

Toi, qui restes là, tête basse, avoues-tu ou nies-tu? — Ce soldat peut te charger pour se sauver.

ANTIGONE

Je ne baisse pas la tête, et je revendique mon acte. Ce soldat n'a fait que son métier.

CRÉON (*au Soldat*)

Va, tu es libre. (*A Antigone*) Réponds d'un mot. Connaissais-tu ma défense?

ANTIGONE

Oui.

CRÉON

« Oui », tu dis « oui » sans t'expliquer davantage, « oui », et rien de plus, quand je t'accuse d'avoir publiquement bravé ma loi?

ANTIGONE

Ce n'était que ta loi, à toi. Dictée hier, datée d'hier. Je ne pensais pas que ta loi, à toi, pût l'emporter sur les lois qui, depuis le commencement, obligent l'homme. Je n'ai pas agi pour désobéir, mais pour obéir.

CRÉON

Qui a la charge des lois? Toi ou moi? — Datée d'hier? Eh bien, oui! sache que, désormais, tout est daté d'hier. Moi-même, je suis daté d'hier, jour de la victoire! Depuis hier, l'ordre a un seul nom : Créon.

ANTIGONE

Il faut pourtant que mon désordre l'emporte sur ton ordre.

CRÉON

Qu'oses-tu dire?

ANTIGONE

J'ai mal dit : c'est mon désordre qui est l'ordre. Le reste : ta loi, ta condamnation, la mort, peu m'importe. Je suis faite, comme toi Créon, pour mourir. Quoi que tu fasses ou ne fasse pas, que tu défendes ou permettes, je mourrai. Tu n'as pas même le pouvoir, bien que tu penses le contraire, de hâter l'heure de ma mort. Cette heure est déjà fixée. Elle ne l'est point par toi : tu n'es que l'instrument. Mais sache-le : si cette heure est venue, tant mieux! Quand on vit, comme je vis, dans le malheur et l'honneur, la mort n'est pas un pire châtiment que la vie. Non, ce n'est pas de la pensée de mourir que je souffre. Je souffre de la pensée que j'aurais pu m'abandonner à vivre.

LE CORYPHÉE

Ah! fille d'Œdipe! Toi non plus tu n'as pas appris à plier.

CRÉON

Mais toi, apprends que ces grandes âmes inflexibles sont celles qu'on peut briser d'un seul coup, entre deux doigts. Le fer trop bien trempé est celui qui se rompt le mieux. Quand on est à la merci d'un maître, on ne prend point de ces airs insolents. Insolente, cette fille l'a été deux fois, en bravant les lois et en nous jetant à la face son crime comme un défi. Si elle peut impunément triompher, je ne suis qu'une femelle, et l'homme c'est elle! Non et non. Si elle a compté sur notre parenté, elle a fait un mauvais calcul. Plus proche elle est de moi, et plus je la rejette. Ni elle, ni sa sœur n'échapperont au châtiment. Car la sœur est complice. Qu'on me l'amène! Oui, j'y songe : tout à l'heure elle promenait dans la maison un air égaré. C'est trop clair : les criminels se trahissent toujours malgré eux. (*A Antigone*) Mais je ne hais pas moins le criminel surpris qui se fait gloire de son crime. Si tu n'étais à ce point pervertie, tu connaîtrais le tremblement!

ANTIGONE

Te faut-il quelque chose de plus que ma mort?

CRÉON

Ni plus, ni moins.

ANTIGONE

Alors, qu'est-ce que tu attends? — Suis-je condamnée aussi à tes discours? — Chaque mot que tu prononces me déplaît plus que le précédent, et les suivants me déplairont davantage : un peu moins seulement que mes paroles et mes actes ne te sont, à toi-même, désagréables. Epargne-nous donc. Finissons!
De la gloire? Tu ne comprendras jamais rien, Créon!

— Humblement, fidèlement, avec ces deux mains que voici, j'ai fermé les yeux de mon frère, j'ai recouvert son pauvre corps, je lui ai donné sa paix. Et voilà tout. Prends garde que tu as condamné d'avance la femme qui était née pour te fermer les yeux. A toi, et à tout homme. Va, ils le savent, et ceux-là te le crieraient si la peur ne les tenait à la gorge. Mais n'est-ce pas le privilège des tyrans que de faire ce qu'ils veulent contre le sentiment de tous?

CRÉON

De tous! Tu es la seule dans Thèbes à le penser!

ANTIGONE

Tous, je te le dis, pensent comme moi. Mais eux, ils pensent tout bas.

CRÉON

Tu t'obstines à n'éprouver ni honte, ni remords?

ANTIGONE

J'ai rendu à mon frère ce qui lui était dû et que tu lui volais.

CRÉON

Ton frère! Tu n'as que ce frère à la bouche! Et l'autre? Il n'était pas ton frère, lui aussi?

ANTIGONE

Comment ne pas chérir plus tendrement le plus abandonné? En t'acharnant sur un mort, tu fais horreur aux justes, mais les politiques eux-mêmes s'étonnent de ton ingratitude. Polynice à qui tu dois tout!

CRÉON

Décidément, tu délires! Ce traître...

ANTIGONE

Ton prince! Oui, ce mort insulté. Qui donc t'a fait roi, Créon, — qui, d'autre que ce mort?

CRÉON

Chef de la famille, j'en assume l'honneur. Courageusement, quoi qu'il m'en coûte. Et le membre corrompu, je le dénude, je l'arrache, je le rejette, et l'expose publiquement dans sa pourriture.

ANTIGONE

Tu as toujours excellé à cette besogne : elle te profite.

CRÉON

Pour toi, l'honneur de la famille, c'est de jeter un voile. Et tu mets au même rang le traître et le patriote.

ANTIGONE

Ils étaient frères.

CRÉON

Ils l'ont montré! L'un a porté les armes contre son pays, l'autre est tombé en le défendant. Et tombé sous quels coups? — Réponds! — Ah! tu te tais enfin! Mais la cité ne peut se contenter de ton silence, il lui faut l'aveu de ton erreur. Tu entends : il le lui faut!

ANTIGONE

A elle, — ou à toi?

CRÉON

Avoue que tu t'es trompée, avoue!

ANTIGONE

Non.

CRÉON

Non, car il en coûte à ton orgueil?

ANTIGONE
Non, car je ne me suis pas trompée.

CRÉON
Confesse-le publiquement, et je te fais grâce.

ANTIGONE
Fais-moi grâce de toi.

CRÉON
Publiquement, c'est tout ce que j'exige.

ANTIGONE
Exige davantage : la vérité.

CRÉON
Dénonce ton erreur et tu es libre.

ANTIGONE
Je suis libre.

CRÉON
Ce que tu as fait...

ANTIGONE
Je l'ai fait.

CRÉON
Tu l'as fait sans raison.

ANTIGONE
Sans raison.

CRÉON
Par insoumission.

ANTIGONE
Par commandement.

CRÉON

Commandement! De qui?

ANTIGONE

De la voix qui, en moi, disait : « va »!

CRÉON

Folle! Vous voyez qu'elle est folle.

ANTIGONE

Ils verront ce que tu voudras qu'ils voient.

CRÉON

J'exige de comprendre.

ANTIGONE

Impossible.

CRÉON

Je suis ton roi!

ANTIGONE

Ma cible.

CRÉON

Réponds! Cet acte inutile...

ANTIGONE

Inutile.

CRÉON

Pourquoi?

ANTIGONE

Quand l'arc la jette au but...

CRÉON

Je te demande pourquoi!

ANTIGONE

Demande pourquoi à la flèche.

CRÉON

Je brise la flèche!

ANTIGONE

Tu la brises, — mais dans ta poitrine.

CRÉON

Le feu t'arrachera...

ANTIGONE

Rien que ce que j'ai dit.

CRÉON

Le traître et le héros pèsent le même poids jusque dans la mort, voilà ce que tu dis! Non pas folle : impie!

ANTIGONE

Qui t'a révélé le poids dont sont pesés les morts?

CRÉON

Même mort, l'ennemi reste l'ennemi.

ANTIGONE

Je ne suis pas née pour partager la haine mais l'amour.

CRÉON

Eh bien, va donc aimer tes morts sous la terre! Moi qui suis un homme vivant, je ne plierai pas devant une femme déjà morte.

(Ismène paraît)

LE CORYPHÉE

Ismène! O tendre Ismène! Elle approche, voilée de ses larmes...

CRÉON

A ton tour! — Vipère, tu t'étais glissée sournoisement à mon foyer sous tes airs timides! Et moi, je ne voyais rien. Non, je ne voyais que deux filles, deux orphelines que j'avais recueillies, et non pas ces serpents enroulés à mon trône! Avoueras-tu? L'as-tu aidée? Tu vas jurer, n'est-ce pas, que tu ne savais rien?

ISMÈNE

Je savais tout et je me déclare coupable — si Antigone le veut bien. Je suis sa complice, je dois partager sa peine.

ANTIGONE

Jamais! Elle a refusé de me suivre, et mon acte est à moi seule.

ISMÈNE

C'est vrai, mais je veux porter avec toi cette charge, si on te tient pour coupable.

ANTIGONE

Les vrais coupables, ils sont déjà connus et jugés.

ISMÈNE

Accorde-moi de mourir avec toi et de payer ainsi ma dette.

ANTIGONE

Tu n'as pas à mourir pour ce que tu n'as point fait. Seule j'ai suffi et seule je suffirai.

ISMÈNE

Sans toi, quelle vie sera la mienne?

ANTIGONE

Tu as montré assez de soumission à Créon pour qu'il ait soin de toi.

ISMÈNE

Pourquoi es-tu si dure?

ANTIGONE

Pour ne pas m'attendrir.

ISMÈNE

Ne nous sépare point.

ANTIGONE

Sauve donc ta vie.

ISMÈNE

C'est me condamner à la perdre.

ANTIGONE

Nous avons choisi, toi et moi.

ISMÈNE

Que ne m'as-tu écoutée!

ANTIGONE

Tu me l'avais bien dit. Tu étais sage, ma petite sœur. Et moi aussi.

ISMÈNE

Et nous nous sommes trompées toutes les deux.

ANTIGONE

Cesse de te tourmenter : tu vis, toi qui es faite pour cette vie. Mais moi, depuis longtemps, je n'existe que pour la mort.

CRÉON

Ces filles sont folles! L'une vient de le devenir, l'autre l'est de naissance.

ISMÈNE

Quelle raison résisterait à tant de malheurs?

CRÉON

La tienne a donc sombré quand tu t'es associée à ce crime exécrable.

ISMÈNE

Que suis-je sans ma sœur?

CRÉON

Assez! avec « ma sœur ». Tu n'as plus de sœur.

ISMÈNE

Tu assassinerais la femme de ton fils?

CRÉON

Je châtierai cette femme qui ne nous est plus rien.

ISMÈNE

Rien! Demande-le-lui! — Sais-tu que ton fils a un cœur?

CRÉON

Je sais ce que tu ne sais pas, et de mon fils et des hommes. Il trouvera d'autres terres à labourer.

ISMÈNE

Tu oublies leur accord.

CRÉON

Je ne veux pas, pour mon fils, de folles criminelles.

ISMÈNE

Si tu ne te soucies pas de son cœur...

CRÉON

Cesse de me fatiguer avec « ton » cœur!

ISMÈNE

Que fais-tu de ses droits? J'avais entendu dire que Créon mettait, au-dessus de tout, la loi!

CRÉON

C'est assez! Qu'on emmène ces femmes et qu'on les tienne enfermées.

(*Sortent Antigone et Ismène*)

LE CORYPHÉE

Elle a raison pourtant. Seul Hémon désormais a des droits sur Antigone. A ton tour, au mépris des lois, vas-tu rompre ce lien?

CRÉON

Moi? non : la mort s'en chargera.

LE CORYPHÉE

Les as-tu vraiment condamnées toutes deux?

CRÉON

Tu as raison : j'épargne celle qui n'a rien fait.

LE CORYPHÉE

Mais Antigone? Une fille de ton sang, et liée à ton fils! La feras-tu mourir?

CRÉON

Je t'ai déjà dit : non! — Vivante, je l'enfermerai sous la terre, avec assez de nourriture pour que rien ne puisse nous être reproché. Elle pourra, tout à loisir, implorer le dieu funèbre qu'elle a si fidèlement servi : sans doute la dispensera-t-il de mourir? — Sinon, elle se sera elle-même condamnée, puisqu'elle aura, si hautement et si vainement, choisi les morts contre les vivants.

(*Il sort*)

LE CHŒUR

J'entends, — j'entends comme le galop de la mer fouaillée par le vent de Thrace — le malheur — comme la houle roule et croule — le malheur — roule le sable noir arraché aux abîmes et le lance

contre les caps — le lance au front royal des grands caps debout, qui gémissent —
gémissent et s'enfoncent dans la nuit de tempête — j'entends, ah! j'entends comme le galop de la mer, comme le furieux vent de Thrace — le malheur.

DEMI-CHŒUR I

Où le destin a frappé, il frappe encore, il redouble, il s'abat, infatigablement, inexorablement, — fléau au poing d'un dieu — il tombe, s'élance, retombe, sépare le grain pour la meule —
dans la meule des dieux, l'homme après l'homme est écrasé.

LE CHŒUR

Il y a des temps et des temps que je vois tourner et siffler sur cette maison haute — le malheur — tourner et siffler et fondre et frapper — le malheur...

DEMI-CHŒUR II

sans que nul pût jamais racheter ses enfants — sans que les enfants, toujours, ne dussent plus amèrement s'abreuver à la source inépuisable du mal.

DEMI-CHŒUR I

Chacun tente de vivre et tente de grandir — tente la puissance ou le bonheur — Un dieu est là... Il le brise. Cette fleur, cette promesse de fruit au dernier rameau de l'arbre, la voici déjà arrachée. Il n'a fallu qu'un peu de poussière et de sang — offerts à la mort, pour déchaîner ce délire d'orgueil.

DEMI-CHŒUR II

Mais tout orgueil humain — le plus dur métal d'orgueil — le plus pesant, le plus invulnérable orgueil — feu du ciel! tu le touches — et le voici à son tour changé
en un peu de sang et de cendre.

HÉMON (*il traverse le théâtre en appelant*)

Antigone! Antigone!...

DEMI-CHŒUR I

Aucune vie, non aucune vie où la démesure ne soit payée avec largesse par le malheur.
Quand, au regard d'un homme, le mal a la couleur du bien, c'est que les dieux l'aveuglent pour le frapper. Ah! le coup va te redresser qui te terrasse —
Homme, tu te découvres enfin et tu te reconnais, à la lumière qui te traverse, à la lumière qui te déchire, — du malheur.

(*Créon sort du palais*)

LE CORYPHÉE

Créon, voici ton fils. Que veut-il de toi?

CRÉON

Nous allons le savoir sans le secours des oracles. Hémon, tu ne viens pas réclamer ou t'emporter, contre l'arrêt que ton père a rendu et qui frappe irrévocablement une criminelle? — Entre elle et moi, as-tu choisi?

HÉMON

Mon père, je vous appartiens. Je vous suivrai toujours quand vous me montrerez la voie droite, et il n'est point d'union qui me soit plus chère que la nôtre.

CRÉON

Ah! j'étais sûr de toi! Que ton cœur se règle toujours sur cette fidélité, et que je te sente ainsi fermement appuyé à la volonté paternelle. C'est pour leur voir épouser leurs haines et leurs partis que les hommes ont des fils. Maudits soient les fils qui s'opposent! — Hémon, que le désir d'une femme ne te pousse jamais à quitter cette sage soumission. Rejette donc cette fille détestable et qu'elle aille se chercher un mari parmi les morts — ces morts pour l'amour de qui elle nous bafoue et nous méprise, toi et moi. C'est une rebelle, et une rebelle insolente! Elle s'est dressée seule, non contre moi qui pourrais pardonner, mais contre la

cité: elle mourra donc. Non, non! qu'elle n'invoque point la parenté et son rang. Si je nourris la rebellion chez moi, alors que me viendra-t-il du dehors? Si je ne suis pas maître dans ma maison, comment le serai-je dans l'Etat? — Qu'on n'attende pas de moi la complaisance à l'égard de ceux qui s'insurgent contre les lois et prétendent redresser le pouvoir. Celui que la cité a mis à sa tête sera obéi dans les petites choses comme dans les grandes, dans ce qui est juste, et dans cela surtout qui est au-dessus de la justice. Celui-là seul qui sait obéir aveuglément saura commander de même. C'est à vous que je parle, Thébains. Hors ces règles, sachez-le, tout n'est qu'anarchie. Anarchie, péché des péchés, qui perd les familles et les Etats et mène à leur défaite les vaincus prédestinés! Mais qu'est-ce donc, je vous le demande, qui fait la force des nations et des armées, qui est la vertu majeure et salutaire, la sœur aînée de la victoire? — La discipline! — C'est au nom de ces principes immuables que les soutiens de l'ordre doivent soutenir l'ordre, et le soutenir à tout prix, contre qui que ce soit, surtout contre une femme. Mieux vaut encore tomber sous les coups d'un homme que de paraître vaincu par les raisons d'une femme. Il n'est d'autre raison que la raison d'Etat, je suis son gardien et je frappe. Toute pensée contraire est criminelle. — Celui qui pense autrement, qu'il le déclare, car j'entends que les citoyens s'expriment librement. Non, ce n'est pas assez de votre silence pour m'approuver. — Thébains, prononcez-vous! Vos suffrages unanimes me fortifient.

LE CORYPHÉE

Si l'âge n'altère pas notre jugement, tout ce que tu as dit est plein de sens.

HÉMON

Père, ce n'est pas moi qui vous contredirai. Puissé-je n'avoir jamais à le faire! Tout ce que vous pensez est

vrai et raisonnable. Pourtant, est-ce toute la vérité et toute la raison? — Oui, qui pense autrement est-il nécessairement dans l'illusion et l'erreur? Or, ce qu'on pense et ce qu'on dit — et que vous vouliez connaître — ne m'appartient-il pas, à moi tout le premier, de le recueillir pour votre profit? — Le peuple vous redoute et vous respecte trop pour murmurer sur votre passage, mais il faut que vous le sachiez : Thèbes tout entière est du parti d'Antigone. Oui, si vous pouviez, comme moi, l'écouter dans l'ombre, vous entendriez la ville qui gémit. Elle dit qu'Antigone est, entre toutes les femmes, la plus innocente et la plus digne d'amour. Retranché dans votre citadelle de silence, vous n'entendez pas cette rumeur, mais de toutes parts elle monte contre vous et vous assiège. Oui, voilà ce qu'un roi doit savoir. Je n'ai en vue que votre gloire et votre grandeur. Est-il rien qui importe plus à un fils que le bien de son père, — tout de même qu'à un père le bonheur de son fils? — Je vous en conjure : n'en venez point à cette certitude que la vérité est en vous, et nulle part ailleurs. Tous ceux qui croient que leur vérité est la vérité même, ceux-là, ouvrez-les : ils sont vides. Si sage et grand qu'il soit, il n'y a jamais de honte pour un homme à s'instruire, ni à cesser de s'obstiner. Père, entends-moi : je ne te dis pas de céder, tout au contraire, car c'est à ta colère que tu cèdes. Triomphe d'elle et de toi. Ne peux-tu me croire? Ne puis-je te convaincre? Pourquoi la jeunesse, quand l'affection seule la guide, ne serait-elle pas, elle aussi, clairvoyante et raisonnable?

LE CORYPHÉE

Prenez conseil l'un de l'autre, car il y a de la sagesse dans ce que vous avez dit, l'un et l'autre.

CRÉON

Quoi! il faudrait, à notre âge, apprendre quelque chose de ce garçon?

HÉMON

N'apprends rien que de la justice. Considère ce qu'elle me dicte, et non pas mon âge ou le tien.

CRÉON

La justice, selon toi, nous commande donc d'honorer l'insurrection et la trahison?

HÉMON

Ni elle, ni moi, ne demanderons jamais rien de pareil.

CRÉON

Voilà pourtant les crimes dont cette fille est coupable.

HÉMON

Ce n'est pas ce que dit le peuple.

CRÉON

Est-ce au peuple à me dicter ma loi?

HÉMON

Tu vois : c'est toi qui parles comme un enfant.

CRÉON

Pour qui donc est-ce que je gouverne ce peuple?

HÉMON

Oui, pour qui? — Si ce n'est pour ce peuple lui-même?

CRÉON

Depuis quand la cité n'est-elle pas tout entière à son chef?

HÉMON

Ah! que tu es bien fait pour régner seul sur une cité vide!

CRÉON

Allons! tu te découvres! Tu es comme les autres! Tu n'as souci que du sort d'une femme!

HÉMON

Oui, si tu es une femme. Car c'est toi seul que je défends contre toi.

CRÉON

En m'accusant, misérable?

HÉMON

Tu violes la justice.

CRÉON

Encore la justice! Si je laissais faire votre justice, elle détruirait jusqu'au pouvoir légitime.

HÉMON

Tu le détruis toi-même, — oui, car tu foules aux pieds les lois dont tu le tiens.

CRÉON

Laisse les lois! Tu n'en connais pas d'autre que celle de ton désir!

HÉMON

Ce n'est pas moi que la passion égare.

CRÉON

Toutes tes belles raisons ne sont là que pour défendre cette fille!

HÉMON

Pour la dernière fois : c'est toi que je défends, et moi-même et les dieux!

CRÉON

Assez! Tu n'épouseras pas cette femme vivante.

HÉMON

Je l'épouserai donc morte!

CRÉON

Oses-tu me menacer?

HÉMON

Dois-je t'écouter sans te répondre?

CRÉON

Tes leçons de sagesse vont te coûter cher si tu ne cesses à l'instant de délirer!

HÉMON

Délirer! Si tu n'étais mon père, je dirais tout haut qui, de toi ou de moi, a perdu la raison!

CRÉON

Eh bien, moi, je vais te payer, sans attendre, tes insultes et tes sermons! Qu'on amène cette maudite fille! Je la fais mettre à mort sous tes yeux!

HÉMON

Sous mes yeux, non! Ouvre les tiens! Et regarde mon visage pour la dernière fois.

(Il sort violemment)

LE CORYPHÉE

Roi, prends garde au désespoir de la jeunesse!

CRÉON

Le désespoir purge la jeunesse. Comme les autres, il se fatiguera de désespérer.

(Il rentre dans le palais)

LE CHŒUR

Amour! — Voyageur de la terre et de la mer — c'est toi, cette furtive aurore sur une joue en fleur...
toi! le sauvage aiguillon aux reins du bétail cabré sur la plaine incendiée de midi,

et toi! ces grands déchirements de ciel, noces de planètes et de soleils qui embrasent la nuit d'été et l'ensemencement de lumière!

— Voyageur de la terre, de la mer et du vent — ô chasseur infaillible de la proie qui te désire,
nul ne t'échappe, homme ou dieu, — tu le touches et il délire.
— Qu'ils sont beaux l'honneur et la justice sur une jeune bouche, mais plus belle et plus implacable
la soif de cette bouche séchée par le désir!

— le désir bat comme un grand cœur sauvage. Je sens le cœur sauvage du monde qui bat — il bat tout entier dans une poitrine d'homme —
une poitrine d'homme le contient tout entier, avec tout son sang.

— Le sang du monde s'enfle et décroît comme la mer — il dépose sur nos lèvres le sel — il dépose dans nos cœurs les larmes...
Avec toi — par toi — la vie éclate dans nos cœurs — ou se retire de nos cœurs.

(*à suivre*)

Palais Farnèse

1912-1914

SOUVENIRS SUR CAMILLE BARRERE

par ARMAND BAROIS

I

Pour recueillir ici mes souvenirs sur Camille Barrère, Ambassadeur de France en Italie pendant vingt-sept ans, je dois remonter bien des degrés de l'escalier et atteindre à ma première enfance. Mon grand-père maternel et ma mère, alors jeune fille, l'avaient connu à Constantinople où il avait été le correspondant du *Times* pendant la guerre russo-turque de 1877, et lui qui parlait et écrivait si parfaitement l'anglais me disait un jour, sur un ton plus sérieux que plaisant : « Parce que je m'exprime en anglais comme un citoyen britannique, je ne serai jamais désigné pour Londres. » Au Caire, où il avait été nommé consul général et agent diplomatique de la France — c'était alors le titre des représentants étrangers en Egypte —, M. Camille Barrère avait retrouvé mon grand-oncle maternel Georges Le Chevalier qui, devenu plus tard sénateur et président du Conseil général de la Sarthe, était alors sur les bords du Nil le délégué français à la Dette égyptienne. L'un et l'autre avaient été des amis de Léon Gambetta et de Jules Ferry. Tout jeune j'avais donc entendu parler de lui et, au fur et à mesure que je gran-

dissais, je le connaissais davantage, à la façon du héros de Marcel Proust, qui, rencontrant chez ses parents M. de Norpois, écoutait avec admiration le moindre de ses propos... Qu'étais-je donc à cette époque, entre 1900 et 1910? Un enfant, puis un adolescent, à peine un homme, tandis que lui, après son ambassade de Berne, était déjà l'hôte à long bail du Palais Farnèse comme ambassadeur auprès du Quirinal.

Quand je passai le concours diplomatique en mai 1912, un poste d'attaché se trouvait vacant à l'ambassade (1), et je sus que mon futur chef signala alors au Quai d'Orsay son désir de m'avoir près de lui.

Aller à Rome, y vivre, est un rêve pour un jeune homme de vingt-trois ans, sensible à l'art et curieux de voyages; ce rêve pouvait donc se réaliser peu de mois après que j'eusse déposé à Versailles l'uniforme de caporal du génie. Certes, j'allais quitter la France, les affections et les amitiés que j'y avais nouées, et malgré l'enchantement qu'offrait à mon esprit un séjour dans la Ville Eternelle, je regrettais un peu, beaucoup, la vie haletante et passionnée qui est celle de Paris; je dus en quelques jours détendre ou couper les amarres légères qui me retenaient sur les rives de la Seine... En me rendant à la convocation du Quai d'Orsay pour ma première composition, j'étais quelque peu en retard; il fallait me hâter. Je pris le métro à la station de Marbeuf (les pierres de la ville ont, malgré Baudelaire, moins changé que les cœurs); je descendis quatre à quatre l'escalier, le portillon allait se fermer et je me dis, futilité qui est bien de cet âge, que si je sautais les dernières marches sans me casser les jambes, je réussirais à mon examen. Je ne me cassai pas les jambes et je réussis à mon examen.

La veille de mon départ, je m'arrêtai sur la place de l'Opéra. C'était alors, comme maintenant, le vivant carrefour où s'écoulait, à peine discipliné par les règlements, un fleuve humain, et où circulaient des véhicules de

(1) M. Charles Corbin, depuis ambassadeur à Madrid, Bruxelles et Londres, et qui avait été un collaborateur de prédilection de M. Barrère, avait été appelé à Paris, au cabinet du ministre.

toutes sortes, des autos, beaucoup de fiacres encore. Je jetai un dernier regard sur le théâtre, les cafés, les boulevards, l'avenue si souvent parcourus, tout ce décor que je croyais irremplaçable, et avec beaucoup d'espérance teintée de quelque mélancolie, je me donnai rendez-vous à moi-même, sur cette même place — dans cinquante ans.

II

Ma mère m'avait suggéré de descendre à l'hôtel de la *Minerva* à Rome, conseil fort raisonnable, mais un jeune homme préfère souvent suivre les avis de ses amis plutôt que ceux de ses parents. Pour affirmer ma personnalité, je choisis un « albergo » beaucoup moins considéré, situé sur la Place de Venise, car j'ai toujours aimé les places où s'agitent les foules, et je m'y trouvai un soir, tout étourdi comme Manon du changement si rapide opéré dans le cours de ma destinée. J'avais été réclamé d'urgence par mes collègues, non seulement parce que la guerre italo-turque se déroulait de l'autre côté de la Méditerranée, mais aussi et surtout parce que l'un d'entre eux, M. Jean Roger, se mariant, devait incessamment prendre un congé et aller en voyage de noces admirer avec sa jeune femme les temples doriques de Paestum et le golfe de Salerne où jadis sur les flots bleus chantaient les Sirènes.

Un matin éblouissant de mai me réveilla tandis qu'un grave problème surgit dans mon esprit qu'il me fallait incontinent résoudre : comment, oui comment, sous quel vêtement convenait-il de me présenter à mon chef? Costume d'été, costume d'étiquette? Le premier me paraissait trop badin, le second, trop cérémonieux et surtout peu adapté à l'heure et à la saison. J'hésitais; le souffle proustien n'avait pas encore perturbé les cervelles des jeunes littérateurs et des diplomates; je crois en effet que le créateur de Swann, pesant le pour et le contre, aurait médité longuement sur cette difficulté que je ne savais régler. J'étais seul, appréhendant les froncements de sourcils, les moqueries de côté, de ceux qui seraient dans un

instant mes supérieurs. Au seuil d'une ambassade, allais-je commettre une première et lourde faute de protocole? Dans toutes les carrières il y a ainsi des cas qu'il faut trancher sur-le-champ et que l'on n'avait jamais prévus. On peut savoir analyser la politique extérieure de Napoléon Ier, développer les différents aspects juridiques du « Protectorat », exposer en quelques pages, sans trop dominer le sujet et sans être obligé de prévoir deux guerres mondiales, quels avantages apporterait à la future navigation l'ouverture prochaine du Canal de Panama (c'étaient là les questions de concours que les examinateurs proposaient à notre érudition de récente date et à notre précoce sagacité), mais comment se vêtir, une matinée déjà torride, pour prendre contact avec son ambassadeur? Je plaidais déjà pour moi les circonstances atténuantes : ne sortais-je pas de mon service militaire où pendant deux ans, soit en uniforme noir de sapeur-aérostier, soit en treillis blanc négligé, j'avais contemplé des fenêtres de la caserne des Grandes-Ecuries la Place d'Armes et le Château de Versailles... Après un long débat où je fis discourir des êtres fictifs, j'optai à la majorité des voix pour la solution la plus protocolaire et qui me paraît maintenant, avec le recul qui poétise le souvenir, la plus solennelle et la plus émouvante. Je m'habillai d'une jaquette noire, d'un pantalon gris à raies, je me coiffai d'un haut de forme, puis, tel un personnage du douanier Rousseau, je descendis de mon hôtel et par le Corso-Emmanuel je m'acheminai, à la considération un peu ironique des passants, vers le Palais Farnèse. J'aurais payé très cher la course d'un fiacre fermé que je ne rencontrai pas pour la bonne raison qu'il n'y en avait pas, en cette saison, à Rome et où il n'y en a jamais eu, je crois.

Me voici donc à l'ambassade où tout de suite je fus accueilli avec cordialité, d'abord par M. Jean Roger. Aide de camp réfléchi et loyal de son chef, il devait accomplir toute sa carrière auprès de lui et, malgré ses joues roses d'enfant, me semblait déjà un très important et très officiel personnage. Je fis ensuite connaissance avec tout le

personnel en commençant par celui qui avait été si longtemps le conseiller aimé et écouté de l'ambassade, M. Albert Legrand. La bonne humeur que je rencontrai chez les uns et chez les autres facilita ma prise de service. Puis je me présentai à l'ambassadeur dans son cabinet voisin de la salle dite des Perspectives où se trouvaient à leur table de travail ses collaborateurs. Lui qu'on a si souvent dépeint l'ardeur sans cesse en éveil, les foudres à la main, l'esprit batailleur, n'hésitant pas à prendre l'initiative de la lutte quand il croyait avoir raison ou que les intérêts de son pays étaient en jeu, lui qu'on s'imaginait au moral ce qu'il était au physique, comme l'a représenté Albert Besnard dans un tableau d'apparat, en uniforme doré, la mine altière, le regard sardonique, me reçut avec la plus grande bienveillance, sans aucune morgue, rappelant des souvenirs communs de famille, m'acceptant déjà comme un grand fils. Il était vêtu ce jour-là, comme presque à chaque matinée, en cavalier descendant de cheval : haute taille, visage énergique et fin, vivacité et volonté dans les yeux, allure fort vigoureuse que ses soixante ans n'avaient pas su plier. Et surtout apparaissaient sous son masque humain une âme noble, une intelligence lucide, un cœur sensible et même tendre dont les élans étaient maintenus par la seule réserve que lui imposaient ses fonctions.

Depuis je l'ai vu bien des fois pendant bien des années : en uniforme, en habit noir, le plastron barré du grand cordon rouge ou du grand cordon vert (2), en veston sombre ou gris, en costume sportif, dans une somptueuse douillette d'intérieur, mais de toutes ces images qui restent encore si précises en ma mémoire, je préfère me reporter à celle-ci : M. Barrère, au débotté, rentrant de sa promenade et surgissant sans nous avertir à la chancellerie en demandant à lire les télégrammes déchiffrés du matin.

(2) L'ordre italien des Saints Maurice-et-Lazare correspond dans la péninsule à notre Légion d'Honneur.

III

D'autres ont dit et diront avec une autorité bien plus haute que la mienne la grande œuvre diplomatique, toute de prévoyance et de patience, forgée par lui au cours de sa très longue mission à Rome (3). Mon intention est beaucoup plus simple et limitée : décrire les réactions d'un jeune attaché pendant ses deux premières années de carrière, aux côtés d'un chef déjà célèbre; peindre par petites touches successives, au cours de la brève période surchargée d'événements qui a précédé la guerre de 1914, l'atmosphère dans laquelle le novice que j'étais a vécu heureux, dans l'ombre de ces salles superbes où il travaillait, en regardant penser un homme, conscient des si graves intérêts dont il avait la charge et qui demeure pour moi, à l'appel pathétique des souvenirs, par bien des aspects, un grand homme.

Sait-on, même chez le public lettré, le rôle échu au nouvel agent, tout frais ou encore tout harassé du concours, quand il débarquait dans une ambassade? Rôle modeste mais méticuleux, souvent rebutant par sa monotonie et très différent de celui que son ambition déjà croyait devoir remplir. Le premier jour, M. Jules Laroche, qui faisait fonction de conseiller, m'invita à déjeuner chez lui où je fis connaissance de sa femme. Tous les deux m'accueillirent dans leur « villino » avec la plus franche sympathie, et de ce sentiment spontané, qui ne s'est jamais démenti par la suite, je leur garde une sincère gratitude. Par son expérience des affaires diplomatiques, son profond savoir du milieu dans lequel il évoluait, l'art de captiver son interlocuteur, que ce fût un fonctionnaire de haut rang ou un simple particulier, par son affabilité souriante, il était pour moi un excellent mentor. Très laborieux dans le service, il aimait saupoudrer ses propos d'une pointe française de plaisanterie; enfin il avait et il a du cœur, ce qui manque à bien des diplomates, dont

(3) Je pense surtout ici aux ouvrages et études de MM. Jules Laroche, François Charles-Roux, Léon Noël, ambassadeurs de France.

l'arrivisme dépare chez certains les qualités d'intelligence. En s'amusant, il me dit à peu près ceci : « Vous devez avoir beaucoup étudié et appris bien des choses avant de franchir cette porte, mais on a oublié de vous apprendre à écrire à la machine; or, c'est ce que nous cherchons avant tout chez vous, car il y a de nombreuses lettres en panne et demain part la valise. » (A cette époque, les ambassades ne comprenaient pas dans leurs effectifs de dactylos expertes, aimables et parfumées.) Je lui répondis que je savais taper à peu près correctement et que d'ailleurs je n'en avais guère de mérite, puisque six ou sept mois auparavant, dans le bureau du colonel Hirschauer, alors commandant le 25ᵉ bataillon d'aérostiers — d'où devait s'envoler par la suite toute notre jeune aviation — j'avais tapé du matin au soir rapports et circulaires. Il fut donc aisé pour moi de passer du clavier de la Remington militaire au piano de la Smith Premier, fournisseur exclusif de nos services à l'étranger. Je me mis donc à copier avec empressement dans l'espérance que mon soin et mon zèle obtiendraient un jour prochain leur récompense par l'octroi de labeurs moins mécaniques. J'eus, il est vrai, dès mon arrivée, à rédiger quelques lettres, très banales d'ailleurs, lettres de protocole, réponses à des consuls ou à des particuliers. Le premier jour, je fus fort perplexe, car comment devais-je m'y prendre pour ne pas faire sourire de mon inexpérience l'ambassadeur et mes supérieurs? Ma minute, je la présentai à M. Albert Legrand, alors ministre plénipotentiaire, et qui, en guêtres blanches, la cigarette sans cesse aux lèvres ou entre les doigts, se promenait de long en large à travers la chancellerie, en attendant son prochain retour à Paris. Confident de la politique de son chef, son précieux collaborateur pendant de nombreuses années, M. Albert Legrand, à la moustache tombante de Gaulois, était un esprit profond, souvent caustique à la façon de l'ancienne Carrière, plein de bienveillance pour les jeunes. Il prit donc mon brouillon, ajusta son monocle et en pince-sans-rire qu'il était me dit : « Alors c'est un..... »; il avait trop de bienséance dans le ton et les manières pour ache-

ver, devant un jouvenceau; il n'acheva donc pas, s'empara d'une plume, examina avec circonspection mon premier papier et comme faire se doit — tout correcteur se considérant obligé de corriger, si peu que ce soit, la feuille qu'on lui soumet — il biffa deux ou trois adjectifs, en substitua d'autres que j'estimai équivalents et me rendit mon texte qui ne contenait qu'une dizaine de lignes. « C'est bien », me dit-il très sérieusement, sans que je pusse déceler dans son intonation si cette appréciation laconique dissimulait ou non une ironie légère. « C'est bien. » Tels furent mes débuts de rédacteur.

Bien que M. Barrère m'eût manifesté une indulgente bonté, ce ne fut que peu à peu que j'entrai dans l'intimité de son jugement et de son affection. C'était un être dont l'esprit et le cœur s'ouvraient rarement aux premières rencontres; il aimait à mesurer les aptitudes de ceux qui l'entouraient, leurs qualités de dévouement et de discrétion, et ce n'était qu'après plusieurs semaines d'observation qu'il établissait son diagnostic, et alors, si ce diagnostic était favorable à son nouveau collaborateur, il lui accordait toute sa confiance, sinon il lui témoignait une retenue courtoise dont il ne se départait plus. L'intimité que je trouvai au Palais Farnèse fut agrémentée pour moi par l'aménité, la douceur exquise et toujours égale de Mme Barrère; d'un mot elle savait apaiser les tempêtes, et quand son mari arrivait à table, le sourcil froncé, l'esprit préoccupé par l'incident du jour, elle parvenait avec un tact féminin très nuancé à faire dévier la conversation sur la musique ou l'excellence d'un bon vin. Doyenne du corps diplomatique, comme M. Barrère en était le doyen, s'exprimant parfaitement en italien et en anglais, son autorité était admise à tous les échelons dans les sphères officielles et mondaines; elle était, de plus, fort bien secondée par ses deux filles, Hélène et Jeanne, de culture étendue, très indépendantes d'esprit et qui se montrèrent l'une et l'autre charmantes envers moi qu'elles trouvèrent peut-être d'idées un peu trop conformistes. C'est ainsi qu'après un ou deux mois de stage moral, je fus convié à déjeuner tous les jours au Palais Farnèse : en

famille, avec les collaborateurs intimes, des invités choisis ou nombreux.

Les fonctions d'attaché dans un grand poste étaient essentiellement celles de chiffreur et de déchiffreur, car il n'y avait pas à cette époque (où l'inflation bureaucratique ne sévissait pas) d'agent spécialisé dans cette partie ingrate; et comme, au départ ou à l'arrivée, on pouvait facilement décompter par jour une dizaine de télégrammes parfois fort longs, on conviendra que ce service n'était pas une sinécure. Chiffrer, déchiffrer sans erreurs grossières est une science à acquérir et qui nécessite bien des journées d'apprentissage; aussi m'arrivait-il, ainsi que mes collègues, de retourner à la chancellerie après la longue séance du matin, vers cinq heures du soir, en smoking ou en habit, pour me remettre au travail, aller ensuite en ville et revenir après un dîner diplomatique.

Quand le chiffre voulait bien me donner des loisirs, je commençai à recevoir certaines des nombreuses personnes venant à l'ambassade en quête d'un renseignement, presser l'étude d'un dossier ou exposer leurs doléances contre l'administration française ou italienne, à propos d'une affaire quelconque J'ai vu ainsi passer dans la salle d'attente des types de toutes sortes. Il va sans dire que puisque j'étais le plus jeune c'était naturellement à moi qu'incombait la mission d'accueillir les importuns, les ennuyeux, pour les éconduire, le cas échéant, d'un sourire après les avoir écoutés avec patience. De ces visiteurs du jour ou du soir beaucoup ont disparu de ma mémoire, car je ne tenais pas de notes personnelles, mais j'ai conservé le souvenir de quelques-uns d'entre eux. Un matin, un homme fit passer son nom, il s'appelait d'Anton et M. Laroche en soupirant me pria d'aller le recevoir; je compris à son expression résignée qu'il s'agissait d'un habitué de la maison; celui-ci ne prenait jamais l'escalier monumental qu'avaient jadis monté et que gravissaient encore si souvent des personnages considérables. Lui, il attendait longtemps et sans mauvaise humeur, dans la loge du portier, à gauche de l'entrée, qu'un secrétaire acceptât de descendre pour lui

remettre quelque subside; c'était un individu puissamment charpenté, aux vêtements crasseux, clochard à la trogne avinée mais brave homme, me sembla-t-il, et au regard intéressant. Je le questionnai sur l'origine de son nom. « De l'illustre Danton », me répondit-il en italien, car il ignorait le français. Je marquai ma surprise; — je n'avais pas su que le grand révolutionnaire dont Robespierre avait fait couper le cou avait eu des descendants légitimes ou naturels, qui auraient émigré en Italie. Il me promit donc de me confier des documents me le prouvant. Il devait toujours me les apporter et, féru d'histoire, il m'aurait plu de les compulser... mais la guerre survint, il disparut et je l'ai regretté; je ne suis jamais parvenu à percer cette énigme. Peut-être y avait-il quelque chose de vrai dans l'assertion qu'il soutenait avec fierté, car il ressemblait assez curieusement à celui dont il prétendait être issu : même allure, même mufle, et dans le croquis crayonné par David de son collègue à l'une des séances de la Convention j'ai relevé bien des traits communs entre Danton et le pittoresque quémandeur du Palais Farnèse.

Volontiers je me mettais aussi à étudier les dossiers qui se constituaient à l'ambassade ou qui lui étaient expédiés de Paris. Une fois j'en vis un luxueusement relié et qui était destiné au roi d'Italie. Il contenait l'exposé de la plaidoirie française sur Clipperton, roc perdu dans le Pacifique, dont le Gouvernement mexicain réclamait comme nous et pour des raisons différentes la souveraineté. Le litige était soumis à l'arbitrage royal et j'examinai avec curiosité les arguments juridiques et historiques qui étayaient notre thèse. Alors que j'étais absorbé dans ma lecture, M. Laroche me dit avec un grand sérieux que sans doute je devais être un des rares fonctionnaires français qui se fussent penchés avec un goût si vif sur ce mémoire. Six mois après, nous apprîmes que l'arbitre nous avait donné satisfaction. Depuis cette époque, notre drapeau flotte — théoriquement ou effectivement — sur Clipperton et sans doute personne ne se souvient aujourd'hui, sauf quelques amateurs de droit international

public, que c'est grâce à une sentence du roi Victor-Emmanuel que cet îlot où se posent les albatros de l'océan, mais qui est susceptible aussi de jouer un rôle fort utile de relais dans les itinéraires aériens du Pacifique, est devenu terre française.

IV

Parfois le soir je me trouvais seul dans la chancellerie — le travail habituel de la journée étant terminé —, on m'avait téléphoné qu'un télégramme urgent venait d'être déposé sur ma table. J'accourais donc de mon logis et je me mettais à la tâche dans cette vaste salle des Perspectives ornée par Thorwaldsen d'académies agréables aux regards et qui aurait pu facilement contenir dans son cube un confortable hôtel particulier de Paris. La chancellerie, souvent si bruissante dans la journée, était à cette heure déserte. Quand j'avais achevé, je fermais les armoires et plaçais ma copie dans une boîte automatique, fabriquée spécialement et dont l'ambassadeur possédait la clé. Tout reposait dans ces salles majestueuses enfouies dans les ténèbres; alors, avant de passer aux appartements privés, j'allumais d'un déclic cinq ou six pièces immenses. A mon geste chacune s'éclairait faiblement, ce qui me permettait de courir sans me heurter aux meubles. Je traversais le cabinet de l'ambassadeur, l'antichambre, toutes les salles de réception qui résonnaient de mon pas rapide et solitaire. Il me semblait que ces espaces se réveillaient. Les tapisseries, les tableaux appendus aux murs, les lustres, les bronzes, les armures s'animaient d'une vie irréelle, et tout à l'extrémité de ma course j'entendais les sons d'un violon : c'était M. Barrère qui s'exerçait sur un de ses instruments de prédilection. Je l'apercevais dans la pénombre de la Galerie des Carrache. Seules, les ampoules d'angle baignaient d'une lueur mystérieuse les jeux amoureux des dieux et des déesses au plafond. Et lui, tout droit, en costume d'intérieur, faisait soupirer son Amati ou son Stradivarius, devant un chevalet éclairé

d'un mince fuseau de lumière et où se trouvait placée une partition de Mozart ou de Beethoven. C'était là sa passion — et son repos. Dans ce magnifique décor de la Renaissance italienne se détachait sa haute silhouette. Il s'arrêtait alors à ma vue, ne marquant nulle impatience de cet importun qui venait troubler son colloque avec le rêve. Il déposait son instrument sur le piano tout proche, ajustait ses lunettes, lisait le télégramme que je lui présentais, puis me le rendait en silence ou en le commentant. Suivant que son contenu était conforme à ses pensées ou contrariait sa politique, son visage s'illuminait ou prenait l'air le plus courroucé qui fût et, moins philosophe que Renan, il déplorait alors devant moi l'étendue de l'imbécillité humaine. Puis, me disant merci, car il ne voulait pas faire porter sur le messager l'ennui d'une humeur où je n'étais pour rien, il me souhaitait le plus doucement du monde un amical bonsoir et il reprenait son violon et son archet, tandis que sur mon chemin de retour j'entendais à nouveau l'harmonie lointaine que pendant quelques instants j'avais bien malgré moi interrompue.

Certes ont passé et passeront encore, sous ces voûtes, de nombreux diplomates remarquables et brillants, fort habiles dans la défense et la protection des intérêts de notre pays, mais je souhaite que les divinités de la Galerie des Carrache aient déjà pu revoir un ambassadeur aussi éminent par la largeur de ses vues que noble par les sentiments qui battaient en sa poitrine. Et jamais ne s'effaceront de ma mémoire ces scènes du soir où, pour se détendre l'esprit de sa tâche quotidienne, un homme qui possédait en lui quelque chose de génial s'efforçait d'oublier le présent en se réfugiant dans le royaume surnaturel de la musique.

Un jour — cet épisode date de plusieurs années après 1918 —, il me confia qu'il projetait d'enrichir sa collection d'un nouvel instrument, un Amati del Gesù, alors dans la possession d'un habitant de la ville de Cortone, et il me demanda de l'accompagner dans son automobile, ce que je fis avec empressement. Nous atteignîmes cette aimable cité, haut perchée comme bien de ses sœurs, assez

difficile d'accès, d'où la vue s'étendait largement sur la plaine, paysage classique qui a pu tenter maintes fois comme toile de fond le pinceau de maîtres toscans. Il fait chaud à Cortone en été et dans ses ruelles étroites les feux du soleil et la densité de l'ombre se livrent à d'ardentes joutes que seules apaisent les heures du crépuscule. Nous arrivâmes donc chez le propriétaire, homme d'allure modeste, sympathique et honnête, comme on en rencontre si souvent avec plaisir dans la classe moyenne en Italie. Un peu intimidé par la venue d'un personnage qu'entourait tant de prestige, il nous reçut dans son salon, pièce paisible aux volets clos pour éviter l'éclat de la canicule. La conversation s'engagea. D'un côté de la table ovale, au bois noir recouvert d'une tapisserie au petit point, était assis M. Barrère; en face, le bourgeois florentin; entre eux l'objet si convoité. Je jouais un rôle d'utilité, destiné à enchaîner les propos des deux protagonistes; j'étais l'écuyer des comédies romanesques de Shakespeare ou des tableaux des Quattrocentistes, qui regarde vaguement à travers les persiennes se dérouler la vie quiète d'une petite cité provinciale. Dans un italien fort correct l'ambassadeur, quoiqu'il ne s'exprimât que rarement dans la langue de Dante, s'enquit des conditions de son hôte, après qu'il eût manié avec un plaisir d'artiste le corps du violon et vérifié l'authenticité de sa signature. Il semblait s'adresser à l'un de ses pairs, mettant une discrétion élégante dans la présentation de sa requête, traitant son interlocuteur avec un évident souci de considération; l'entretien témoignait de sa part des qualités si profondes de négociateur que j'eusse aimé retenir par le détail les paroles échangées et la manière qu'il sut employer pour obtenir l'acquiescement du citoyen de Cortone. Si minime, malgré la valeur marchande de l'objet en jeu, que fût l'importance du débat, quand on la comparait à celle de tractations d'Etat à Etat, je n'en assistais pas moins, dans cet humble salon, à une véritable séance diplomatique entre deux partenaires, disposés assurément à conclure un traité mais sans que le prix en fût trop onéreux d'une part, trop médiocre de l'autre. L'accord s'établit sur des

bases très raisonnables, et quelques jours plus tard je fus chargé de refaire le voyage et de rapporter, après règlement, le nouvel Amati dont le soir même l'ambassadeur, tout vibrant d'émotion, fit résonner les cordes à travers la Galerie des Carrache.

V

Quand la saison devenait trop chaude, M. Barrère quittait la ville et allait se rafraîchir quelques semaines à Camaldoli, charmante localité boisée, à mille mètres de hauteur, dans la province d'Arezzo. Il emportait deux violons et, pour maintenir le contact avec le Palais Farnèse, avec lui partait un de ses collaborateurs qui se chargeait de tables de chiffres, de rames de papier et d'une machine à écrire. Il aimait « son » Camaldoli où il pouvait s'isoler, faire de la musique avec à son chevet des volumes de Balzac et de Dickens. Il y accomplissait aussi de longues randonnées en montagne. C'est de là, en juillet 1914, que les premiers symptômes de la guerre nous obligèrent à rentrer brusquement.

Dans cet hôtel, moitié cloître, moitié auberge, nous suivions avec avidité les conséquences diplomatiques de l'attentat de Serajevo et les quotidiens italiens annonçaient chaque matin pour le lendemain la remise d'une note austro-hongroise à Belgrade. Alors régnait à travers la péninsule la douceur brûlante de l'été. M. Robert de Billy, conseiller de l'ambassade, esprit des plus subtils et mordants, qui s'était toujours montré, ainsi que Mme de Billy, tout à fait amical à mon égard, prenait quelques vacances en Suisse. M. Joseph Ollé-Laprune, premier secrétaire, un des plus utiles et des plus dévoués collaborateurs de l'ambassadeur (4), se trouvait aux environs de la capitale avec sa jeune femme. A l'ambassade d'Italie à

(4) M. Joseph Ollé-Laprune mérite que son nom demeure dans notre histoire diplomatique. Outre sa longue et fidèle collaboration à l'œuvre de son chef, ce secrétaire d'ambassade, catholique fervent et excellent républicain par tradition de famille, avait avec beaucoup de finesse établi, d'accord avec le Quai d'Orsay et le Palais Farnèse, une liaison très discrète avec le Vatican et les autorités ecclésiastiques de la Ville Eternelle. Ces relations qui nous furent parfois très utiles, notamment pour la protection

Paris, calme plat. L'ambassadeur, M. Tittoni, croisait sur les côtes de Norvège, laissant la charge du poste au prince Ruspoli. A Rome M. Jean Roger assurait la liaison entre Camaldoli, le Quai d'Orsay et les différents ministères italiens : il correspondait chaque jour avec nous, tout en dépêchant les quelques affaires en suspens, mais soudain le ciel se chargea de nuages menaçants. Un matin, je déchiffrai un bref message expédié dans la nuit et signé : Roger, — bref mais combien alarmant. Il nous avertissait que cent trente télégrammes étaient parvenus au Palais Farnèse, alors que la veille il n'en avait reçu que six.

Plus tard, après que le rideau du drame se fût abaissé, j'ai lu bien des livres, des articles de revues et de journaux, signés d'écrivains français et étrangers, sur les origines du conflit qui en peu de jours, comme un incendie dévorant toutes choses sur sa route, allait passer du terrain de la diplomàtie à celui des combats. Combien d'hommes — même parmi nos compatriotes —, mêlant la politique intérieure aux affaires extérieures, se sont efforcés de prouver que la France et ses gouvernants d'alors, M. Raymond Poincaré à leur tête, portaient leur lourde part de responsabilités! Ce fut, ce sera toujours une maladie inguérissable de certains Français de susciter ou de ranimer la discorde dans leur propre pays, d'abattre leurs adversaires uniquement pour la joie de l'emporter, insoucieux du mal profond que leur attitude provoque sur le plan international. Ces articles, ces ouvrages, je les ai lus mais je n'ai guère retenu le nom de leurs auteurs, car autant en a emporté le vent et depuis cette époque l'histoire a remis chaque homme à peu près à sa vraie place.

de nos missions religieuses et congrégations en Orient, témoignent du souci qu'avait notre gouvernement, que l'on qualifiait d'anticlérical, de ménager nos intérêts à l'époque où les relations diplomatiques avec le Saint-Siège était officiellement rompues.

Je revois par la pensée les minutieux rapports que ce diplomate, dont le visage rappelait celui d'un moine ligueur, préparait de son écriture large et énergique, puis soumettait à M. Barrère et qui étaient ensuite transmis à Paris. De toute son activité il reste un souvenir privilégié chez ses collègues et aussi dans les archives de notre ambassade la minute de ses nombreuses dépêches. C'est souvent la seule trace administrative qui demeure d'un secrétaire qui a été empêché par le destin de donner toute sa mesure : une minute de rapport revue par son chef et que celui-ci a transmis à son gouvernement.

Pour moi, modeste attaché alors, cette recherche des responsabilités, qui d'ailleurs ne se poursuit plus, tant nos préoccupations actuelles ont repoussé les événements de 1914 loin de nos pensées, cette recherche, dis-je, me paraît bien oiseuse. Il suffit de me souvenir qu'entre le 15 et le 24 juillet un seul secrétaire se trouvait à Rome, à côté de nos services consulaires, que ce secrétaire recevait à peine quelques instructions de Paris sur des affaires courantes et que subitement, dans une nuit d'été, s'abattit sur le chevalet de déchiffrement le vol de cent trente télégrammes venus de tous les postes d'Europe et que nous retransmettait le Quai d'Orsay.

Alors M. Barrère décida immédiatement son retour. Pour ne pas trop donner l'éveil aux habitants de Camaldoli — moines et estivants — il partit d'abord seul en auto. Mme Barrère que je devais accompagner allait demeurer un jour de plus et regagner Rome par le train. Nous redescendîmes donc les pentes sylvestres de notre villégiature, saluâmes en passant la silhouette familière de l'hôtel de ville de Poppi, au pied duquel avait passé Dante exilé, et nous nous trouvâmes sur le quai de la station d'Arezzo où un train nous ramena le soir à Rome, c'était le 25 juillet.

A la descente, dans cette gare que je commençais déjà à si bien connaître, nous attendaient quelques membres de l'ambassade, dont M. Ollé-Laprune, qui devait une année après être tué sur le front. J'avais hâte de lire les derniers télégrammes, mais mon collègue me conseilla avec une détermination affectueuse d'aller vite au lit et de revenir le lendemain matin, l'esprit dispos, à ma table de travail. Et c'est ce que je fis.

VI

Le temple de la Paix allait fermer ses portes et pendant cette semaine jalonnée tout au long de dates qu'on ne peut oublier (5) il nous fallut chiffrer et déchiffrer, lire les

(5) « ... Les événements se succédaient avec une rapidité foudroyante. Le 25 juillet, le Ministre austro-hongrois quittait Belgrade; le 26, l'Autri-

journaux, nous renseigner, discerner à travers tant d'informations contradictoires sur quelle voie s'engagerait le gouvernement italien placé à la croisée des chemins. Journées, soirées fiévreuses, penchés comme nous l'étions sur un visage mouvant et incertain. Alors, comprenant combien serait décisif le sort de la partie qui allait se jouer entre le Palais Farnèse, le Palais Braschi et la Consulta où siégeaient les augures de la politique romaine (6), M. Barrère, avec une rapide maîtrise que seuls les témoins que nous étions ont pu admirer, parvint à dominer la situation. Utilisant tous les atouts qu'il avait en main, alliant ses rares vertus de persuasion à sa puissante autorité, il sut démontrer au marquis de San Giuliano, alors ministre des Affaires Etrangères, que l'intérêt de la Péninsule commandait, dans l'immense conflit qui allait se déchaîner sur l'Europe, une politique de neutralité. Un après-midi, ayant eu plusieurs entretiens avec le président du Conseil, le ministre des Affaires Etrangères et certains membres du gouvernement, il revint de la Consulta, le front détendu. Son automobile s'engouffre sous la voûte profonde; le voici qui monte, traverse son cabinet, entre à la chancellerie et, au milieu de nous, expose le résultat de ses ultimes démarches; il apporte l'assurance que le gouvernement royal se conformerait à l'esprit des accords franco-italiens de 1900-1902 (7). (Ceux-ci, sans être en contradiction avec le pacte de la Triple-Alliance, en amortissaient pour nous les effets sur le flanc italien.) Les hommes qui se trouvaient à la tête des

che procédait à une première mobilisation; le 27, la Russie, l'Allemagne et la Belgique prenaient des mesures militaires; le 29, Belgrade était bombardée par les Autrichiens; le 30, les Austro-Allemands et les Franco-Russes armaient ou mobilisaient. L'Italie observait, attendait, car personne ne voulait marcher avec l'Autriche et le sentiment public était contre toute espèce d'aventure. Le 30 au soir, les journaux inspirés par M. Salandra, Président du Conseil, laissaient comprendre que l'Italie, le cas échéant, proclamerait sa neutralité.

Le jour suivant, 31 juillet, l'Allemagne remettait son ultimatum à la Russie. Le 1er août elle le notifiait à la France. » (*Le fond d'une querelle. Documents inédits sur les relations franco-italiennes. 1914-1921.* Pages 29 et 30. C. Sabini. Bernard Grasset éd., 1921).

(6) Au Palais Braschi, assez voisin du Palais Farnèse, étaient installés la présidence du Conseil et le ministère de l'Intérieur; au Palais de la Consulta, le ministère des Affaires étrangères.

(7) Sur la préparation et la portée des accords franco-italiens, on lira avec grand intérêt l'ouvrage de M. Jules Laroche, ambassadeur de France : *Quinze ans à Rome avec Camille Barrère* (1898-1913), librairie Plon.

affaires de la Péninsule et dont la finesse était une des premières qualités, se rendaient compte aussi combien aurait été impopulaire une mobilisation contre la France des forces italiennes aux côtés de l'ennemie héréditaire. Le gouvernement avait donc résolu d'adopter une attitude en harmonie avec ses accords, ses intérêts et ses sympathies. Heureux de nous en faire part tout d'abord, M. Barrère alla ensuite s'asseoir à son bureau et se mit à rédiger — car il dictait rarement — un télégramme, de son écriture fine, pressée, régulière et montante, aussi sereinement que s'il s'était agi d'informer son ministre d'une polémique sans lendemain ou de l'issue satisfaisante d'une négociation portant sur un sujet d'ordre secondaire.

Plus tard, la guerre étant terminée, et au moment des pourparlers de paix, M. Claude Delvincourt, prix de Rome de musique, hier encore directeur du Conservatoire de Paris, et qui, après une cruelle blessure, avait été affecté à l'ambassade, lui rapporta un propos qu'il tenait du général de Lanrezac : grâce à la neutralité du royaume, nos troupes qui garnissaient la frontière des Alpes avaient pu être retirées à temps pour participer à la bataille de la Marne, renfort précieux dans ces dures et glorieuses journées de septembre où s'était jouée la première partie de la guerre. Le visage de l'ambassadeur s'éclaira d'une joie intense après s'être fait répéter plusieurs fois par son jeune interlocuteur en bleu horizon la conversation qu'il avait eue avec le général. Ainsi, de son cabinet et par son action personnelle, avait-il contribué au succès de nos armes; c'est ce qu'il devait se dire à cet instant en lui-même et ce fut certainement la plus belle victoire qu'un diplomate pouvait remporter (8).

VII

Ceux qui ont suivi ce rapide récit ne m'en voudront point de faire ici une brève halte au milieu des événe-

(8) Un tronçon de la rue romaine qui débouche face au Palais porte aujourd'hui le nom de « via Marna ».

ments que revêt déjà la patine des années. Ainsi, avant de terminer sa course, le voyageur s'arrête un instant et médite sur le chemin parcouru, au-dessus des rumeurs de la plaine et de la fumée des villes.

Que reste-t-il, après sa mort, du labeur d'un diplomate, lui qui n'a pas sculpté dans le marbre et dont les pages ne peuvent être rendues publiques? Son action, son emprise sur la vie de son temps, a quelque chose d'immatériel et d'insaisissable, à peine soupçonnée de la masse. L'influence exercée par un Paul Cambon, un Jules Cambon, un Camille Barrère, pour ne citer que trois noms éclatants parmi les ambassadeurs de la III[e] République, n'est discernée, révélée ou comprise que par quelques publicistes, gouvernants ou chefs d'Etat. Fugitifs eux aussi ils disparaissent de la scène du monde et le grand public ignore — pendant que se joue la comédie ou le drame — quels furent les moyens, les instruments et les habitudes de travail d'un Camille Barrère, pour ne parler que de celui-ci, dont la pensée restait constamment fixée sur le but qu'il s'était assigné. Qui donc, en effet, à part quelques initiés encore vivants, peut supputer ce que sa longue mission, dont seul le caractère brillant apparaît, lui a coûté d'ardeur obstinée et parfois d'amère tristesse?

Méditations silencieuses dans son grand cabinet aux tonalités dorées de la Restauration; promenades à cheval ou à pied, accompagné d'un confident, à travers la campagne romaine ou sous les bois de Camaldoli; entretiens incessants avec ses amis et ses secrétaires; correspondance privée ou officielle; batailles fréquentes à coups de télégrammes pour aplanir un incident passager; dépêches multiples mais jamais prolixes où cet esprit libre exposait par sa plume ou celle de son entourage une prise de position qu'il maintenait avec courtoisie mais fermeté; efforts de persuasion, de conciliation, poursuivis sans découragement, pour atténuer des contrastes, veiller à ce qu'un mot trop vif ne vînt pas envenimer un article de presse, éviter un réquisitoire véhément à la tribune du parlement, empêcher la divulgation et l'exploitation d'un acte, d'une démarche destinée à demeurer secrets,

lui qui, suivant sa formule, était opposé à la diplomatie secrète mais partisan du secret de la diplomatie.

Voilà de quoi se composaient ses travaux et ses jours, alors que l'ouragan menaçait et qu'Annibal était près des murs. Et c'est ce qui fait la grandeur de l'homme, heureux de n'avoir pas labouré la mer (9), qui repose aujourd'hui dans l'étroit cimetière de Passy, voisin de la statue équestre du maréchal Foch, avec qui il s'était lié, au cours de la guerre, d'une si profonde affection et pour lequel il éprouvait tant d'admiration.

VIII

Maintenant, ses collaborateurs — le plus grand nombre d'entre eux — devaient songer à quitter la chancellerie tandis que se renforçait l'effectif diplomatique allemand et autrichien. J'avais, quant à moi, étant le plus jeune de mes collègues, un fascicule de mobilisation me prescrivant de me mettre en route et de rejoindre un camp aux environs de Dijon le lendemain du jour J. Je réglai donc rapidement mes affaires personnelles dans les quelques moments que je ne passais pas à la table de chiffre. Les nuits, je dormais à peine tant le texte relatant des conversations diplomatiques tournoyait dans mon cerveau avec des chiffres innombrables : c'étaient des télégrammes retransmis de Paris et en provenance de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Vienne, de Bruxelles, de Belgrade et de tant d'autres capitales, expédiés par nos représentants dont le prestige était alors sans égal à l'étranger (10).

Je devais aussi me munir de quelque argent avant mon départ si proche et mes parents se trouvaient à ce moment

(9) C'est Bolivar qui, dans le modeste pavillon où il se mourait, à Santa-Marta (Colombie), se plaignit, dans un accès de découragement, d'avoir labouré la mer. L'histoire lui a finalement rendu justice.

(10) On remarquera que la IIIe République qui a fait, sa vie durant, une telle consommation de gouvernements (un jour, en veine d'études statistiques, j'ai compté un ministère en moyenne par trimestre depuis 1871), s'est au contraire montrée très économe de ses ambassadeurs. Ainsi à la veille de la guerre de 1914 MM. Paul et Jules Cambon, M. Barrère étaient les doyens du corps diplomatique à Londres, à Berlin et à Rome, sans parler des autres postes, ce qui assurait à nos représentants la préséance et une autorité renforcée sur leurs collègues étrangers.

en voyage en Ecosse. Je câblai à mon beau-frère Pierre Carlier, consul de France, attaché à l'une des directions du ministère : je savais que je n'aurais pas fait en vain appel à lui. J'attendis avec impatience les cinq cents francs que je jugeai m'être nécessaires, mais qui ne me parvenaient pas. Le temps pressait; j'accusais les lenteurs de transmission, l'interdiction peut-être déjà décrétée de faire sortir la moindre pièce d'or. Je m'adressai alors à mon chef. Avec son obligeance accoutumée, et malgré les soucis urgents qui le harcelaient, il alla me chercher cette somme et me la remit dans le petit salon où tant de fois auparavant nous avions pris le café et où en présence de Mme Barrère, de ses filles, de ses collaborateurs, souvent de Mgr Duchesne (11), nous avions devisé de politique, d'art, de musique et de mondanités. A peine eut-il, avec une délicatesse dont il ne se départait jamais en cette matière, placé dans mes mains ce précieux viatique qu'un employé d'une banque italienne se faisait annoncer, m'apportant l'envoi de mon beau-frère. Aussitôt, à l'étonnement amusé de l'ambassadrice qui eût souhaité pourtant me voir conserver l'argent que son mari venait de m'avancer, je lui rendis vingt-cinq louis et je serrai avec soin ceux que me remettait la banque. Ce fut, en cette fin de juillet, une opération monétaire prestement menée et qui ne se renouvellera sans doute plus jamais au cours de mon existence, que celle-ci, accomplie alors que sur le cadran de l'horloge des Finances l'aiguille marquait les toutes dernières minutes d'une époque où un billet de cinq cents francs s'échangeait encore pour un rouleau d'or.

IX

Déjà nous commencions à entendre dans le lointain de l'Europe « le piétinement sourd des légions en marche », et les nuages noirs continuaient à s'accumuler; aussi je

(11) Mgr Duchesne, de l'Académie française, Directeur de l'Ecole française d'Archéologie de Rome, qui habitait au second étage du Palais, était un familier de l'ambassade. Parmi ceux-ci, je ne veux pas oublier M. Jean Martin, tué au début de la guerre, et M. René Massigli, déjà fort savant et mondain, qui sait si heureusement, comme Ambassadeur à Londres, allier la science de Normale à la finesse diplomatique.

ne pouvais — aucun d'entre nous ne pouvait — dormir d'un sommeil continu et réparateur. Il fut décidé que mon collègue et ami M. Jacques Labourel, avec lequel je vivais en un accord que seule sa mort devait délier, et moi-même coucherions, l'un ou l'autre, toute la nuit au Palais Farnèse. Le 1er août, mon tour arriva. Un lit sommaire m'avait été aménagé sur un sofa dans le grand cabinet de l'ambassadeur où deux fresques du Dominiquin, que je connaisais si bien, se faisaient vis-à-vis. Je m'y couchai donc, après avoir travaillé tard dans la soirée, et je m'endormis d'un sommeil lourd. Soudain, en pleine nuit — une heure, deux heures du matin —, des coups répétés cognés à ma porte me réveillèrent brusquement. Je me levai, j'allumai la petite ampoule électrique à mon chevet; j'ouvris : un groupe de quatre ou cinq journalistes en relations constantes avec nous entra dans la salle. Il y avait parmi eux le prince de Carini du *Matin* qui sera tué sur le front quelques mois plus tard; Guichard, représentant d'Havas; son adjoint Carrelet, mortellement blessé à Charleroi; Robert Vaucher, correspondant de nombreuses feuilles françaises et suisses. Ils étaient venus annoncer, sur la foi des agences, notre mobilisation et les premiers coups de feu à la frontière. Je remerciai ces messieurs qui s'en retournèrent lentement dans la nuit; je téléphonai au colonel de Gondrecourt, notre attaché militaire, et, de nouveau, je m'étendis sur ma couche improvisée à la recherche d'un repos qui ne venait pas. Dans quelques heures l'aube apparaîtrait m'apportant tous les bruits de la ville. Et je pensai à la guerre toute proche. Qu'était-ce que la guerre? Alors personne n'avait été habitué à son visage, à ce mot, imprimé pourtant si souvent dans les manuels d'histoire. Qui allait être frappé? Quelle nation détruite ou ruinée?... Plus tard, beaucoup plus tard, j'évoquai tous ceux qui avaient habité le Palais et qui, ombres aujourd'hui, y ont laissé leurs traces profondes ou légères. Circulent-ils toujours à travers les escaliers qu'ils avaient tant de fois montés ou descendus? Hantent-ils les couloirs, eux qui n'ont plus besoin de tourner le bouton des portes rehaussé du lys

des Farnèse? S'arrêtent-ils un instant avant de reprendre leur course insatisfaite, dans les embrasures où jadis ils se plaçaient, fumant une cigarette et admirant les jeux de la lumière sur la Place? Bientôt de ces témoins d'alors aucun ne demeurera, mais qu'il soit permis à l'un d'eux de faire revivre l'image familière de ceux qui ont disparu et de déposer un souvenir ému sur leurs tombes closes.

Dans cette nuit dramatique, ma rêverie me faisait déjà entrevoir prématurément, couché sur le sol, quelque part dans l'Est, mince tache rouge dans la prairie verte, le soldat de Rimbaud et de Baudelaire, qui mourait sans bouger dans d'immenses efforts. Pour moi, les dés étaient lancés, ils allaient retomber, mais quels signes seraient inscrits sur leur face? Je ne pouvais dormir et je me relevai. J'allai vers l'une des grandes croisées du Palais, je fis jouer l'espagnolette, j'ouvris et une bouffée d'air frais vint jusqu'à moi. La ville dormait tranquille et la place était sombre. Les maisons, sur les toits desquelles les pigeons roucoulaient aux heures tendres, avaient leurs volets clos d'où ne perçait aucune raie de lumière. Seuls, les deux carabiniers de garde faisaient les cent pas en échangeant quelques mots, les épaules couvertes de leur large cape noire, la tête coiffée d'un bicorne surmonté du plumet tricolore. Le murmure de leurs voix et le son de leurs pas rompaient le silence. Les jets d'eau que j'avais contemplés si souvent s'élançaient des larges baignoires jumelles de Caracalla. Rien d'autre à mes oreilles que ces pas qui martelaient le sol, ces murmures et le bruit frêle de ces gouttes répandues par la brise nocturne et sur le pavé rugueux. Alors mon imagination reprit son essor. Tant de figures aujourd'hui évanouies avaient traversé cette place : Benvenuto Cellini, poignardant au coin du Palais un de ses ennemis politiques; Béatrice Cenci, de blanc vêtue, conduite à l'échafaud; Michel Ange, surveillant ses tailleurs de pierre; Christine de Suède, énigmatique, rentrant un soir sous cette voûte. Dans le bleu sombre du ciel brillaient des étoiles éclatantes. Et puis le vaste silence répandu sur la ville avant les premiers feux du soleil qui couvriraient d'ocre la façade des palais

voisins. Certes, bien des hommes se sont penchés à cette même fenêtre au cours des siècles; bien d'autres reprendront à leur tour ma faction; mais je doute que jamais visage plus sensible s'inclinant sur le mystère du lendemain ait interrogé avec tant d'anxiété les astres indifférents qui commençaient à pâlir... et ce fut ainsi que se termina ma dernière nuit romaine de 1914.

POÈMES

par JEAN HERCOURT

BANLIEUE

Dardant les alvéoles des nuages
Les cheminées des fonderies
Instillent dans les veines du jour
Le sang noir des usiniers,

C'est aussi l'ample feuille
Aux nervures encrées des rails
De la gare de triage,
Feuille séchée dans les pages
Interminables des semaines.

C'est encore les filins, les câbles
Qui trament leurs mailles noires
Prenant dans leurs nasses de rouille
L'astérie fragile de l'espoir.

QUAND L'ALOUETTE

Quand l'alouette criblée de plombs
Dérive dans l'odeur de la savane,

Mille cloches soudain s'emmurent
Dans la chair immuable des menhirs :

Quand à l'aube de suie, la sirène
Relayant le hululement de minuit
Ejecte le dur caillou de la nuit,
Se fêlent l'argile de nos mains
Les atolls purs de nos regards :

Quand l'homme broyé de la houillère
Grave son cri dans la pénombre,
Les lacs, honteux de leurs baies,
Ne savent comment céler leur transparence,
Etouffer la voix de leur silence!

D'UN AUTRE ESPOIR

Il est quelque part de frais fourrages
Dont l'odeur soulève le faix des jours
Et la couleur ne modèle que nos visages :

C'est l'espoir, à ce qu'on dit, l'espoir
Dont on lit le nom sur les affiches
L'espoir en lettres de ciel sur les boulevards,

Et pour le cueillir, mille mains germent
Aux bouches du métro, aux plaies des mines,
Mille et une mains avec la mienne!

Mais qui ne recueillent que du vent
Qui ne hèlent que des nuages
Qui n'engrangent que des paroles,

Car c'est toujours le temps de la faim
En haut lieu toujours chantent nos colombes,
Elles gîtent sur les miradors les tourterelles,

Et je n'ai à partager que mon poème
Tiré de mon ventre creux : il a un goût de pierre,
La couleur du froid et l'odeur du gel,

Mais il est mon seul bien, votre bien,
Serrez-le sur votre gorge, serrez-le bien
Pétrissez-le de vos mille mains,
Mille et une avec la mienne,
Lui viendra bientôt la saveur du pain.

Mission chez les Bankchtours

par FRANÇOIS CHARLÉTY

J'avais connu Joan à l'université de Keeblandish, j'y finissais mes études, après ma démobilisation, quand elle commençait les siennes. Je l'aimais bien, elle aussi m'avait pris en amitié, elle me faisait ses confidences. Cette fille, simple, sportive, qui étudiait sérieusement l'histoire de l'art et la peinture, avait un côté assez espiègle qui lui amenait parfois des ennuis avec la Direction. Son père était un petit brasseur qui habitait non loin de la ville, sa famille était d'ailleurs tout à fait dénuée d'intérêt.

Après l'université, je m'étais installé à New-York et je tentais de me lancer dans la littérature. Je réussissais à vivre, mal, en plaçant quelques papiers de droite et de gauche et je faisais de la critique littéraire dans une revue d'avant-garde qui ne payait pas ses collaborateurs. Mais j'habitais Greenwich-Village, et, comme la plupart de mes congénères, je me croyais un grand méconnu qui ferait un jour éclater une bombe, j'étais heureux. Tout cela jusqu'au jour où un copain me présenta à Bennie Coombs.

Tout le monde a lu au moins un bouquin de Bennie, c'est un des grands maîtres du roman policier, il en publie trois ou quatre par mois sous son nom et sous différents pseudonymes. Naturellement, ce n'est pas lui qui les écrit, c'est une écurie de six garçons et une fille. Bennie fait un schéma général et chacun compose les

parties qui concernent sa spécialité. La fille n'écrit pas, elle sert de cobaye pour les romans noirs. Très vite je me révélai un as des interrogatoires et j'entrai dans la maison à poste fixe, comme spécialiste.

Nous avions un petit salaire mensuel, plus tant par ligne et une prime proportionnelle au succès du livre. Bennie était assez généreux, ma vie devint confortable, presque luxueuse. J'eus même une période extrêmement brillante quand Bennie fit pour la T.V. sa série de sketches : « les interrogatoires du Commissaire Dunner ».

Naturellement, je croyais que cela allait durer toujours et je vivais bien. Je me contentais d'écrire de temps en temps un poème abscons, qui était gravement discuté par trois ou quatre bougres aux chemises sales, lesquels représentaient à mes yeux le *nec plus ultra* de l'intelligence mondiale. Pendant cette période, j'échangeai trois ou quatre lettres avec Joan. Puis Bennie se lança dans le genre brutal, où la châtaigne remplaçait interrogatoires, déduction et tout le reste. J'essayai bien de me mettre aux scènes de bagarre, mais cela ne valait rien, c'était morne et mou; j'ai toujours été trop tendre. Ma situation déclina. C'est alors que je reçus un coup de téléphone de Joan.

Elle était à New-York, mariée à un garçon « dans les affaires ». Elle voulait me voir et me faire connaître son mari; j'allai dîner chez eux quelques jours plus tard. Gérald Marvel était un beau garçon, pas très grand mais bien entraîné. Sans argent il avait su trouver un appartement et une petite affaire de publicité : il était débrouillard. Joan avait arrangé ses trois pièces avec goût, elle se révélait une bonne maîtresse de maison. Ils avaient un vieux cabriolet à la capote pourrie avec lequel chaque week-end ils partaient camper (Gérald était fanatique de camping et c'est en campant qu'ils s'étaient connus au cours de vacances sur la côte Ouest).

Peu après j'étais devenu l'hôte habituel de la maison, Joan montrait du plaisir à me voir; Gérald était toujours

dehors, à la poursuite d'affaires grandioses, qu'il ne réalisait jamais. Il tenait quand même le coup, à l'aide de petites combinaisons sans envergure. Joan et moi passions la plupart des soirées ensemble. Elle aimait bien Gérald, qui était un garçon sain et simple, à cause de sa santé et de sa simplicité mais au fond je crois qu'il l'embêtait un peu.

Bennie renonçait de plus en plus aux interrogatoires; quand je le lui reprochais, il me répondait : « Je ne *sens* plus l'interrogatoire, il me semble un moyen trop primaire d'arriver à la solution. » Que voulez-vous répondre à cela? Mais la perspective de recommencer à me nourrir d'un café et d'un sandwich ne me disait rien. Et Joan aimait bien sortir avec moi dans ma bonne voiture et nous avions pris l'habitude d'aller dîner dans des restaurants français et italiens qui ne faisaient pas de cadeaux. De mon côté, à vivre ainsi auprès d'elle je m'étais lassé des esthètes de Greenwich-Village. Comme les affaires de Gérald devenaient elles aussi de plus en plus difficiles, nous nous creusions la cervelle pour trouver du nouveau.

◆

Je me demande encore par quel hasard cette revue d'ethnologie me tomba alors sous la main. Le fait est que je l'ouvris et que je lus l'article sur les Bankchtours. Il résumait ce que l'on savait d'eux à cette époque, c'est-à-dire pratiquement rien : que cette peuplade sauvage occupait une des seules régions encore inexplorées du continent africain, qu'ils habitaient des forêts impénétrables entourées de marécages et qu'ils avaient la fâcheuse habitude de faire pleuvoir sur leurs visiteurs, du haut des arbres, des flèches empoisonnées. L'article expliquait enfin que les avis étaient partagés sur la question de savoir si les Bankchtours avaient un embryon de vie religieuse et artistique ou non; on citait dans le clan des oui le nom du recteur de Keeblandish, qui était un ethnologue d'un certain mérite.

Je crois que c'est ce qui me donna l'idée d'organiser une expédition pour connaître ce peuple : j'avais toujours été en excellents termes avec le recteur. Si nous n'avions rien pour réaliser le projet (mes deux amis avaient tout de suite été emballés), nous pouvions du moins compter sur l'appui bienveillant de notre vieille université. A vrai dire, Keeblandish est une université assez minable et trop jeune pour être subventionnée efficacement par ses anciens élèves. Cependant le recteur pressenti par lettre me promit toute l'aide possible; cette histoire l'intéressait en tant qu'ethnologue, et ne manquerait pas, en cas de réussite, de faire une excellente publicité pour la maison. A ce moment-là, Gérald prit l'affaire en main, et je dois avouer que dès lors les choses allèrent très vite. Je suis le premier à reconnaître les qualités des gens; je leur demande seulement de ne pas se vanter au delà de leurs mérites réels.

Gérald alla à Keeblandish et là, avec l'appui officiel de l'Université dont les gens de la ville sont très fiers, il tapa tout le monde, commerçants, industriels, journaux. Si bien qu'il revint avec une somme rondelette et une partie de l'équipement qui nous était nécessaire, offert par nos supporters. Il y avait un peu de tout, judicieusement choisi par notre expert. Il rentra même triomphalement dans une ancienne ambulance militaire remise à neuf et transformée en roulotte tropicalisée : c'était le don du grand Garage de Keeblandish.

Il continua à s'occuper sérieusement de l'affaire à New-York même; je dois lui rendre cette justice, il a mis la chose en route parfaitement. Il nous obtint même trois passages gratuits pour Lisbonne. Quelques jours avant le départ, il vendit ma voiture beaucoup mieux que je ne l'aurais fait moi-même, et réussit même à tirer une certaine somme de son vieux tacot. Quand il eut acheté les rares choses nécessaires qu'il n'avait pu obtenir gratuitement, nous mîmes de côté la somme dont nous avions besoin, pour parvenir jusque chez les Bankchtours et nous nous partageâmes le reste. Pour le retour on avait le temps de voir.

Joan s'offrit une série de robes, des bagages élégants, des shorts suggestifs et du matériel de peinture; Gérald, une quantité incroyable d'hameçons, de cannes à pêche, de couteaux à usages multiples, d'épuisettes, de munitions pour les fusils dont on nous avait fait cadeau, plus une série de bouquins sur la pêche, la chasse, la mécanique, la photo, etc. Pour moi, je me contentai, d'acheter quelques pantalons de toile et je bus le reste de mon lot avec les copains pour célébrer le départ. J'étais le chef de l'expédition (elle s'appelait officiellement « expédition Hardley »), j'avais donc le droit de faire ce qui me plaisait, quoi que pût insinuer Gérald.

◆

Sur le bateau cela n'alla pas mal, sauf que Gérald n'avait jamais soif. Il faisait de la gymnastique ou lisait ses livres techniques lentement et silencieusement. Joan et moi bavardions et jouions aux petits jeux habituels à bord.

A Lisbonne, Gérald ne nous laissa pas traîner; en quelques heures il trouva un cargo qui voulut bien nous charger avec nos bagages et notre ambulance. Joan était déçue, elle avait espéré visiter le Portugal; moi, j'aurais voulu descendre en Afrique Centrale avec notre véhicule en traversant le désert; mais la solution de Gérald était la plus raisonnable, c'est certain.

Notre cargo longea la côte en s'arrêtant dans chaque port. C'était charmant, en principe; en fait, un peu long; nous mîmes plus d'un mois pour arriver à Douala. Il y plut sans arrêt pendant notre séjour. L'ardeur de Gérald n'en fut pas entamée. Il fit décharger nos bagages, obtint par je ne sais quelle intrigue des franchises douanières. Pour moi, en dehors de quelques commerçants anglais, je ne rencontrai personne dans ce pays avec qui je pusse parler : je restais enfermé avec Joan dans un hôtel encombré et sale, à regarder la pluie tomber. Nous mangions de la soi-disant cuisine

française, qui est bien meilleure à New-York. Enfin, au bout de huit jours mortels nous prîmes la route, munis, grâce à Gérald, d'une série de lettres d'introduction.

Nous avions près de deux mille kilomètres à faire avant d'arriver à notre base de départ. La route n'était pas précisément une bonne route, mais à côté de ce que nous vîmes plus tard, c'était une autostrade. Nous réussîmes à tenir une moyenne de trois cent cinquante kilomètres par jour jusqu'à Ragandi.

La ville de Ragandi est fort bien située au bord du large fleuve dont elle porte le nom. En fait, ce n'est qu'un petit poste frontière entre deux colonies et un centre de ramassage de coton et d'arachides. Nous fûmes très bien reçus par la vingtaine de blancs qui y résident; nous habitions un petit hôtel assez confortable tenu par un garçon sympathique qui se mit, de même que le douanier, à faire une cour effrénée à Joan. Leurs manœuvres ne manquaient pas de pittoresque : à eux deux, ils connaissaient au total dix mots d'anglais.

Puisque nous étions à pied d'œuvre, je m'entraînais au maniement des multiples appareils de photo et de cinéma que nous devions à la libéralité de Keeblandish. Quant à Gérald, c'est le moment qu'il choisit pour me laisser me débrouiller seul au milieu des affaires sérieuses. Il se contentait de mettre le désordre dans tous nos colis sous prétexte de chercher ses engins de pêche. Il ne sortait jamais sans deux ou trois fusils, quelques gaules et une épuisette. Il montait des lignes pour faire des essais dans le fleuve, et tâchait d'obtenir de la part des habitants des conseils méthodologiques; il recevait en riposte beaucoup de discours extrêmement volubiles, mais naturellement il n'y comprenait rien. Il y avait d'ailleurs toujours, autour de chacun de nous, un nombre réellement appréciable de personnes qui nous contemplaient. On nous offrait volontiers à boire, et je ne sais pourquoi les gens aimaient à nous donner de grandes claques dans le dos; sans doute croyaient-ils que c'est le rite convenable pour accueillir des Yankees.

◆

Je fis à Ragandi la connaissance d'un vieux mécanicien installé là depuis longtemps et qui parlait correctement anglais; il avait aussi un penchant marqué pour le whisky. En buvant avec lui je finis par récolter quelques renseignements sur les Bankchtours.

Tout d'abord, il me déconseilla d'aller chez eux : car, me dit-il, ce n'est pas la peine d'explorer un pays si on ne peut pas le raconter après, et je n'avais aucune chance d'en revenir; et puis il y avait vraiment trop de moustiques par là-bas. La remarque était plus sensée qu'elle ne pourrait le paraître au premier abord; elle n'était même pas dépourvue d'une certaine profondeur.

D'ailleurs, sous-entendait-il, il fallait être américain pour avoir l'idée saugrenue de s'intéresser à des gens aussi arriérés et stupides. Je serais édifié sur eux en examinant les quelques transfuges que je verrais au passage dans le petit village de Kanéli où je les trouverais au service de deux planteurs européens.

Il m'apprit également que sur les bords du fleuve que nous emprunterions à partir de Kanéli, nous pourrions loger dans une case presque neuve qui avait été construite en dur par un Européen mort récemment. L'endroit, me dit-il, était agréable, à moins de cinquante kilomètres du territoire bankchtour, et pratiquement à la limite des lieux habitables; au-delà commençaient les marécages. C'était dans ces parages que se trouvait le fameux cimetière des éléphants; plusieurs avaient essayé d'y atteindre; mais personne n'était jamais revenu raconter comment il était fait. (J'avais toujours cru ce cimetière une invention de Rudyard Kipling.) Si je voulais garder un bon souvenir de mon séjour en Afrique, il valait mieux ne pas dépasser, dans la direction des Bankchtours, le voisinage de la case; elle était au milieu d'une région exceptionnellement giboyeuse et au bord d'une des rivières les plus poissonneuses du pays. Evi-

demment, ce brave homme ne prenait pas notre mission très au sérieux et ne comprenait pas du tout l'intérêt qu'il pouvait y avoir à risquer sa vie, à se faire manger par les moustiques pour chercher à pénétrer chez un peuple arriéré, complètement stupide, si l'on en jugeait par les quelques échantillons connus. Je n'étais pas loin de partager son avis mais me gardai de le lui dire.

Un des planteurs de Kanéli étant venu au ravitaillement et retournant chez lui, nous décidâmes de faire route ensemble. C'était un Russe associé à un Irlandais, il parlait fort bien l'anglais. Kanéli n'est qu'à 220 kilomètres de Ragandi, mais nous mîmes plus de deux jours pour y parvenir tant la piste est sommaire; là, nous restâmes encore quarante-huit heures pour organiser notre transbordement sur les pirogues qui devaient nous mener jusqu'à la fameuse case; ce furent deux jours assez affairés où il me fallut faire preuve de toute mon autorité pour empêcher Gérald de monter notre petit kayack en toile et de partir en éclaireur sur la rivière. Les deux hommes nous reçurent très gentiment; ils nous montrèrent leurs Bankchtours.

Je crois n'avoir jamais rien vu d'aussi laid que ces êtres : de fort petite taille, ils ont des bras immenses et une tête qui semble avoir été écrasée par une pression verticale. Selon nos hôtes, ces échantillons s'étaient vraisemblablement enfuis à la suite de quelque mauvais coup, ou à cause d'une histoire de femme. On ne les garderait sans doute que peu de temps : un beau jour, ils disparaîtraient, probablement tués par une sorte de Sainte-Wheme, ou par les habitants du coin qui ne pouvaient pas les sentir; ils paraissaient, en attendant, vivre dans la terreur mais travaillaient beaucoup plus consciencieusement que les autres noirs, à condition qu'on leur montre, en le faisant devant eux, ce que l'on en attendait. On les voyait rarement arriver, comme c'était le cas en ce moment, sans qu'il y eût une femme avec eux : cette femme, alors, commandait toute la troupe.

Un seul homme pourrait nous renseigner efficacement sur ce peuple : c'était un trafiquant qui habitait au bord de la rivière, à cent kilomètres en amont de notre future case; par la route c'était un voyage de mille kilomètres. Il s'appelait Ulrich Klaus et faisait du commerce avec les Bankchtours; il échangeait du sel, des coupe-coupe et autres marchandises de première nécessité contre des peaux et certaines plantes médicinales.

Nous quittâmes ces garçons au matin du troisième jour dans trois pirogues, une petite où était Gérald entouré de colis, une grande où Joan et moi tenions à l'aise avec quatre rameurs et des bagages et une autre uniquement chargée de nos affaires. Nous n'avions que quarante milles à remonter jusqu'à la case, mais deux rapides nous obligèrent à décharger les pirogues et à les monter au niveau supérieur; ce petit voyage nous prit trois jours. Gérald était tout feu tout flamme, il avait sorti ses carabines et tirait sur tout ce qui se présentait : quelques charognards et des oiseaux d'eau. Mais il était prêt pour l'éléphant; il n'aurait malheureusement pas d'hippopotames ni de rhinocéros dans cette région; je n'en éprouvais personnellement aucun regret. En fait nous ne vîmes que quelques crocodiles.

Joan était un peu déçue; l'optimisme de Gérald était mieux trempé : il avait confiance, nous récitait consciencieusement ses bouquins et s'agitait sans cesse. Il voulut remplacer son piroguier dont il disait qu'il ne manœuvrait pas rationnellement, lui emprunta sa pelle, ne réussit qu'à tourner sur place. Pour moi j'étais calé entre les ballots, un fusil entre les jambes, sans la moindre intention de m'en servir, de peur de faire basculer notre bateau qui mit très longtemps à m'inspirer confiance.

Le troisième jour, vers deux heures de l'après-midi, la rivière, après un long passage étroit et rapide, s'élargit considérablement formant une manière de lac calme entouré de forêts, semé de quelques îles. Notre future case apparut, dans une clairière, dominant une sorte de débarcadère auquel étaient attachées des pirogues; elle

paraissait vaste et presque neuve. Avec une certaine fierté que j'estime légitime, je dis : « Eh bien, je vous ai amenés jusqu'ici, je trouve que ce n'est pas mal, maintenant c'est un peu à vous de montrer ce que vous savez faire. » Le double éclat de rire qui me répondit ne me plut guère. Mais, ayant le sens de mes responsabilités de chef d'expédition, et, je dois le dire, une très grande modestie, je ne fis aucune réflexion.

Sitôt débarqués, Joan et moi nous nous précipitâmes pour visiter la case; et Gérald déballa fébrilement ses engins de pêche; depuis trois jours que nous naviguions, nous n'avions, à son grand désespoir, guère mangé que des conserves. Il dit qu'il allait pêcher notre dîner, ce serait plus vite fait que de faire cuire du gibier (qui n'était d'ailleurs ni tué ni en vue).

La case était habitable et même assez belle, à part une ou deux pièces envahies par la végétation; nos boys firent un nettoyage sommaire, facile, car contrairement à ce que l'on nous avait dit, il n'y avait plus un meuble; les gens du village voisin avaient dû se servir. Nous fîmes donc installer les meubles perfectionnés dont Gérald nous avait célébré les mérites avec lyrisme; tout fut parfaitement arrangé. Mais quand Joan s'assit sur son lit pour changer de souliers, celui-ci s'effondra en se refermant sur elle comme un portefeuille sur un billet de banque. Après l'avoir dessertie, j'appelai le spécialiste à la rescousse. Il lui fallut environ une heure pour trouver la notice qui était classée avec le reste de sa documentation; ensuite, comme nous n'y comprîmes rien, il se mit à tout démonter, puis tenta de reconstruire de toutes les façons imaginables. Finalement il monta les lits d'une manière qui ne me parut pas très orthodoxe : on ne pouvait s'y coucher qu'à la condition de grimper dessus en rampant et il ne fallait en aucun cas s'asseoir au milieu. Du reste ce ne fut que provisoire : le lendemain matin le boy, faisant la chambre, les fit tenir en les calant avec des caisses. Avec tout cela la nuit tomba, et nos lampes perfectionnées n'étaient pas déballées. Nous dûmes nous contenter des vieilles

lampes tempêtes qui nous avaient servi pendant le voyage et naturellement manger encore des conserves malgré le décret de Gérald qui avait fixé que sitôt arrivés nous ne subsisterions que du produit de nos chasses et de nos pêches. Ce qui ne l'empêcha pas de dévorer gaillardement les trois quarts du repas.

Malgré tout, on était très bien, la lune s'était levée sur l'eau, transformant notre paysage en parfait chromo africain, mais tout nous enchantait, nous étions heureux comme des enfants qui viennent de recevoir leur première panoplie de trappeur. J'essayai bien de prendre un air blasé, mais j'étais presque aussi heureux que Gérald en découvrant tous les objets qu'il avait déposés pêle-mêle sur la table. Lui-même, d'habitude assez silencieux, fut prolixe et nous donna un aperçu de la vie qui nous attendait et des menus qui allaient constituer notre ordinaire. Il se mit ensuite à nettoyer ses fusils avec une série de petites brosses, fioles, chiffons spéciaux; cela lui prit deux bonnes heures et Joan et moi étions déjà endormis quand il fit effondrer son lit en se couchant : il s'était assis au milieu.

Le lendemain nous nous levâmes tous à l'aube; Gérald partit immédiatement avec deux fusils, une canne au lancer et quelques lignes au bord de la rivière : il m'attendrait là-bas, il fallait profiter du petit jour, heure de gros appétit chez les poissons. Je le rejoignis fébrilement; j'étais à peine prêt à faire mon premier lancer quand la brume se levant me découvrit un animal qui bâillait. Mon érudition zoologique me le désigna indubitablement pour un hippopotame : le seul animal qui n'eût pas dû se trouver là. Le sang de Gérald ne fit qu'un tour, il expédia le boy chercher des piroguiers et me dit d'aller prendre le gros fusil, lui-même gardant l'un des deux qu'il avait emportés.

— Vous avez l'intention d'aller le chercher en pirogue?

— Bien sûr.

— Mais il va nous bouffer. D'ailleurs il a disparu.

— Il est obligé de sortir la tête pour respirer; c'est à ce moment qu'il faut le tirer, évidemment... il ne faut pas rater notre coup parce qu'il pourrait pulvériser la pirogue ou l'envoyer en l'air d'un coup de tête.

C'était bien mon impression; mais je ne tenais pas à passer pour un dégonflé et je le suivis bravement. Joan décida de rester pour ranger la maison et pêcher. Je l'enviais un peu.

En effet, l'animal reparaissait de temps à autre mais toujours dans un coin différent et imprévisible. Les piroguiers n'avaient pas l'air plus enchantés que ça à l'idée de poursuivre cette bête rébarbative, mais les habitants du pays qui s'étaient massés pour nous voir partir nous encouragèrent vivement et bruyamment. Ils avaient l'air très excités.

— Vous pensez, me dit Gérald, à la masse de viande que cela représente pour eux; nous allons être considérés comme les bienfaiteurs du pays; ils nous porteront en triomphe au retour.

Ce qu'il y a de bien chez Gérald, c'est qu'il n'envisage jamais la possibilité d'un échec.

Alors commença une course zigzagante, cette bestiole apparaissant toujours là où on ne l'attendait pas. Enfin, nous tirâmes, mais le mouvement du bateau releva le tir et nos balles firent jaillir l'eau à trente mètres derrière la cible. Par hasard elles ricochèrent l'une à côté de l'autre, ce fut une occasion de nous congratuler : « Si cette sacrée pirogue ne bougeait pas tant!... » A partir de ce moment nous tirâmes chaque fois qu'il se montrait. Nous avions déjà dépensé quelques dollars de cartouches et je pensais que le canon de mon fusil ne pouvait tirer avec précision qu'une centaine de coups, quand, sans prévenir, l'animal sortit sa gueule à moins de dix mètres de nous; nous ne tirâmes ni l'un ni l'autre et les piroguiers, au lieu de stopper, sans attendre de conseils, accélérèrent de toutes leurs forces.

Nous continuâmes, j'en avais vraiment assez; il me semblait impossible, sans entraînement, de viser juste de ce bateau roulant et je n'avais aucune envie de bles-

ser un animal pourvu d'une aussi grande gueule. Mais mon partenaire était du genre tenace : cette plaisanterie dura cinq heures. Nous n'abandonnâmes que lorsque l'animal qui semblait avoir assez ri s'éloigna de plus en plus vers le nord; nous avions les yeux brûlés par le soleil et une faim atroce.

Joan nous attendait au débarcadère, vêtue d'une éblouissante robe vert pâle; elle avait dû faire une longue et soigneuse toilette qui contrastait avec celle des jours précédents et surtout avec notre tenue.

— Vous devez avoir faim; je me suis demandé pourquoi vous tiriez toujours avec tant de précision à côté de cet animal, aviez-vous peur de lui faire mal?

Seule la faim nous empêcha de développer nos protestations indignées et notre justification.

— Vous êtes-vous procuré quelques légumes pour déjeuner, demanda Gérald, des ignames, des patates, des melons, et quelques fruits? Cet après-midi, j'irai tuer une antilope et quelques oiseaux mais ce matin j'aurais bien voulu manger autre chose que ces sempiternelles conserves.

— Comment voulez-vous que je trouve tout cela? On nous a apporté quelques fruits et je me suis contentée de pêcher deux poissons et de tuer une sorte d'oiseau bleu du genre faisan.

Nous restâmes muets d'admiration un instant, puis Gérald, reprenant le premier son souffle, décida :

— C'est sûrement un paon de brousse, que l'on appelle aussi le faisan d'Afrique. Et les poissons, comment les avez-vous attrapés?

— J'ai pris un de vos hameçons que j'ai attaché au bout d'un fil, le fil au bout d'une baguette et je me suis servi d'un bout des entrailles de l'oiseau comme appât. Ça a mordu tout de suite, et vous savez, ce sont des morceaux (maintenant elle ne pouvait plus cacher sa joie); vous n'en avez jamais vu de pareils. En effet, ils pesaient chacun au moins quinze livres.

Nous nous gorgeâmes de poisson et de ce simili faisan, excellent quoique peu charnu. Les boys semblaient avoir

beaucoup plus de considération pour Joan que pour nous.

L'après-midi, je fis une bonne sieste, puis lus dans un des bouquins de Gérald le chapitre concernant la chasse à l'hippopotame : « Surtout ne tirer un hippo, y lisait-on, que de la terre ferme ou d'une embarcation importante, stable et solide, en aucun cas d'une pirogue indigène. »

La vie continua, peu à peu nous devînmes bons chasseurs et notre ravitaillement fut abondant et varié. C'étaient de merveilleuses vacances : nous avions presque oublié nos Bankchtours. Mais Joan nous rappela un jour à notre devoir : les femmes sont souvent plus consciencieuses que les hommes. Seulement, après enquête dans le pays, nous nous rendîmes compte qu'aucun indigène, quel que fût le prix proposé, ne consentirait jamais à nous accompagner là-bas. Comme il fallait trouver autre chose que la conquête directe, nous décidâmes d'aller voir le seul ami connu des Bankchtours à cent kilomètres plus haut, sur la rivière. Il nous fallut peiner pendant dix jours et toutes les ressources de la brousse se déployèrent pour agrémenter le voyage : rapides, chutes, rochers, la pirogue de Gérald se retourna avec deux appareils de photo, un fusil et toutes les affaires de Joan, ce qui ne contribua pas à améliorer son humeur, rendue exécrable par les multiples insectes qui l'avaient prise en sympathie. Et, quand enfin nous arrivâmes, ce fut pour apprendre que le trafiquant venait d'être assassiné par ses amis Bankchtours.

Je commençai à me dire que le métier d'explorateur était plus difficile que je ne l'avais cru. Je regrettai les interrogatoires de Bennie et me reprochai de n'avoir pas fait un effort plus sérieux pour décrire les scènes de bagarre. Joan, réduite à porter un seul petit short à l'heure idyllique des moustiques, ne desserrait les lèvres que pour exprimer son mépris pour les misérables échantillons d'humanité que nous étions, son mari et moi.

Il ne nous restait plus qu'à redescendre à la case pour y tenir un sérieux conseil de guerre. Il fallait réussir à tout prix si nous voulions obtenir de nos bailleurs de fond l'argent du retour. Heureusement, le retour fut plus facile que l'aller, et trois jours plus tard nous étions chez nous où, une fois lavée et revêtue d'une jupe multicolore et d'un chemisier blanc, Joan retrouva son sourire.

Nous fîmes le point financier : il nous restait trois cents dollars; peut-être qu'en vendant l'ambulance et nos divers engins nous réussirions à rentrer en cargo; mais une telle dérobade nous répugnait profondément. Que faire? Je me refusais énergiquement à aller voir les Bankchtours chez eux; je trouvais que l'ingratitude dont ils avaient fait preuve à l'égard du brave garçon qui les ravitaillait méritait une sanction. Il fallait reprendre la question à la base : nous ouvrîmes le dossier que Gérald avait constitué à Keeblandish, il était très sérieusement fait; je ne l'avais jamais regardé m'étant jusqu'à ce jour contenté de rapports oraux. Je tombai sur cette conversation avec le recteur qu'il rapportait intégralement :

« Vous comprenez, disait celui-ci, ce qu'il y a d'inté-
« ressant chez ces Bankchtours, c'est qu'ils ne semblent
« avoir aucune conception religieuse. J'ai affirmé que
« tout peuple, aussi primitif soit-il, avait une conception
« du monde et de la vie qui supposait l'existence d'êtres
« supérieurs ou fabuleux, en somme l'embryon d'une
« religion et extériorisait ses diverses aspirations par des
« créations artistiques, graphiques ou non. Ma théorie
« qui était généralement admise a été sérieusement
« contredite par le professeur Maher de l'université de
« Heidelberg et le professeur Méchin de l'université de
« Paris. Ces deux imbéciles me lancent toujours à la tête
« l'exemple des Bankchtours, qui n'en est pas un, puis-
« qu'on ne connaît pratiquement rien d'eux; c'est pour-
« quoi je suis intéressé au plus haut point par l'expé-
« dition de notre ami Hardley et si vous arriviez à
« prouver que j'ai raison nous pourrions sans aucun

« doute vous aider davantage. Mes adversaires se réfèrent
« au voyage hâtif de van Sterbergen qui n'a jamais
« pénétré en territoire Bankchtour. Ses récits fourmil-
« lent d'inexactitudes, pour ne pas dire plus. Ce serait
« une gloire immortelle pour Keeeblandish d'être à
« l'origine de la découverte de la vérité sur ce sujet. »

— Mais nous sommes sauvés, m'écriai-je, il veut de l'art bankchtour, on va lui en donner jusqu'à plus soif. Vous êtes un imbécile, Gérald, vous m'avez parlé de tout, sauf de ce qui était important.

— On en parlait déjà dans l'article de revue, et puis je ne vois pas ce que ça change; pour rapporter des échantillons de l'art Bankchtour, il faut aller chez eux et vous n'avez pas l'air d'y tenir particulièrement. D'autre part, l'existence même de cet art paraît bien problématique.

— Problématique! vous êtes fou, vous avez envie de rentrer à pied en Amérique? C'est l'art le plus riche, le plus original que l'on ait jamais vu chez les noirs.

— Qu'est-ce que vous en savez? demanda-t-il en ricanant bêtement.

— Mon cher Gérald, vous avez la chance d'avoir une femme qui est une historienne de l'art, érudite en même temps que peintre et dessinateur; ne croyez-vous pas qu'elle peut fabriquer un art dont n'importe quel Bankchtour sera fier? Quant à nous, nous pouvons enregistrer quelques disques de chants religieux et filmer des cérémonies sacrées.

J'eus mon quart d'heure de succès; ils reconnurent l'un et l'autre que j'étais un grand homme, un explorateur né et qu'à nous trois, on ferait parler de nous. Maintenant, j'étais lancé, mon esprit travaillait vite et sur du terrain solide. Dès le lendemain, j'expédiai Gérald à Kanéli demander aux planteurs de nous prêter ou de nous louer leurs spécimens Bankchtours; j'étais décidé à faire du travail sérieux avec le maximum de choses authentiques; ces échantillons nous seraient fort utiles pour les photos et pour les films.

◆

Dès que Gérald fut parti, nous nous mîmes à discuter art Bankchtour, Joan et moi. Nous rapporterions originaux et photographies d'objets usuels ornés, d'instruments de musique, de costumes de cérémonie. Nous ferions des photos de fêtes rituelles (ce sera difficile avec trois types, dit Joan), de fresques représentant des scènes de chasse (idée de Joan qui ne fut jamais réalisée). Enfin, combiné avec tout cela, un film où nous serions glorifiés les uns les autres; ça, remarqua Joan, c'est le plus important, comme disent les Français, on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

Elle se mit tout de suite à dessiner pour chercher des motifs originaux, et je partis avec un boy, qui me comprenait à moitié, à la recherche d'objets pouvant être utilisés pour notre travail. Il y avait dans les villages des environs différents artisans qui travaillaient le bois, d'autres fabriquaient des nattes, d'autres encore faisaient certains travaux en peau. J'allai les voir, j'examinai leurs procédés de décoration : ils gravaient le bois au feu ou le recouvraient de peintures de différentes couleurs à base de terres. C'était évidemment du travail africain extrêmement grossier, mais il fallait utiliser les matériaux que nous pouvions trouver sur place et transformer ces objets vulgaires en les marquant du sceau du génie Bankchtour. Je décidai de leur laisser commencer le travail à leur habitude mais de les arrêter à l'ébauche, ils continueraient ensuite sous ma direction. Pour les peaux, je demandai simplement que l'on en ramasse le plus possible. Je chargeai aussi quelques garçons de bonne volonté de me trouver toute sorte d'objets en bois : écuelles, calebasses non décorées, cuillers, etc. (je pensais même à créer une sorte de fourchette qui constituerait évidemment une découverte phénoménale de la part des Bankchtours, la fourchette me faisant penser à la brouette et à Pascal, je me

demandais s'il n'y aurait pas moyen de créer un instrument de ce genre : je fourmillais d'idées).

A la case, je trouvai Joan désespérée : — Je ne trouve que des choses banales; il faudrait un thème principal qui soit original. J'ai naturellement essayé les histoires sexuelles, mais on retombe dans le déjà-vu partout, les animaux, mais je n'en tire rien.

Je regardai ses croquis; il n'y avait évidemment rien de bien extraordinaire. Finalement, je lui dis :

— Je crois que nous ne trouverons rien d'inédit. Peut-être pourrions-nous trouver un animal qui n'ait jamais été le symbole de quoi que ce soit, ce n'est pas difficile, mais pour qu'il ait un intérêt, faudrait-il une raison valable; comme le poisson chez les premiers chrétiens, par exemple. Si nous voulons en faire le signe essentiel de l'art sacré, il faut que ce soit quelque chose de facilement compréhensible sur lequel nous puissions bâtir une métaphysique, évidemment simple. L'idée du Phallus n'est peut-être pas mauvaise.

— Oh! je vous en prie, Doug; je ne vais pas dessiner ça toute la journée, et puis c'est extrêmement rebattu.

— Alors, cherchons autre chose que vous styliserez à la Bankchtour.

Je ne sais pas qui en parla le premier, mais nous tombâmes tout de suite d'accord sur l'œil. Ce n'était certes pas nouveau, mais cela répondait à tout ce que nous désirions. Joan se mit immédiatement à faire des yeux, des yeux de toutes sortes, de toutes couleurs, ronds, en amande, œil de biche, œil en bouton de culotte, etc. Bientôt la table fut couverte de ces yeux qui me regardaient et qui finissaient par me causer une certaine gêne.

— Laissons les yeux pour le moment, décidai-je, allons faire un tour, demain nous choisirons l'œil Bankchtour.

Nous sortîmes mais l'œil nous poursuivit pendant toute la promenade; c'est quelque chose de fascinant, un œil! Il était certain que nous allions en tirer quelque chose de sensationnel. Le dîner et la soirée se

passèrent à bâtir des plans autour de cet œil; nous évoluions vers le grandiose. Si j'avais eu une équipe de décorateurs et un studio, nul doute que nous eussions pu faire un film scientifique passionnant. Je pestais contre Gérald qui ne m'avait pas mis au courant assez tôt; j'aurais apporté certains objets qui m'auraient considérablement aidé.

Le lendemain, nous choisîmes l'œil : un bouton de guêtre posé sur un dôme très aplati agrémenté de deux petites saillies de chaque côté; forme assez peu commune qui offrait de plus l'avantage d'être facile à sculpter pour les artisans dont nous disposions. Puis j'envoyai Joan étudier la technique des différentes peintures indigènes qu'elle devrait employer. Je voyais déjà nos objets entre les mains d'experts, je pensais aux analyses, aux spectrographes dont j'avais vaguement entendu parler; il ne s'agissait pas de se laisser prendre en défaut par eux. Pendant ce temps, je jetais les bases d'une métaphysique à lointaines tendances monothéistes, l'œil représentant évidemment l'omniprésence de Dieu. C'était un travail facile et intéressant pour lequel mon imagination n'avait qu'à se laisser aller; le danger était de trop en mettre. Quand Joan rentra, nous parlâmes de tout cela, elle riait comme une folle; pour la première fois je me rendis compte combien elle avait peu l'esprit scientifique. Au fond, c'était une gosse, une gosse très gentille, mais une gosse. J'étais seul à prendre l'œil au sérieux, je lui en fis la réflexion.

— Mais, Doug, vous n'allez tout de même pas prendre au sérieux une blague que vous montez vous-même!

— Je reconnais qu'au début je prenais ça pour une blague mais j'avais tort; créer de toutes pièces une civilisation originale, ses témoins, sa philosophie, c'est tout de même bougrement plus difficile que de faire le travail d'un ethnologue ou d'un archéologue qui se contente de classer ce qui a été inventé par d'autres et qu'il n'a fait que trouver, un peu comme vous trouvez

une robe dans un grand magasin : en fouillant. Tandis que nous, nous créons.

— Je ne nie pas que ce soit difficile, mais cela n'a rien à voir avec quoi que ce soit de scientifique.

— Mais, ma pauvre enfant, c'est au contraire peut-être la plus haute de toutes les sciences, qui servira de base à de nouvelles recherches, à de nouvelles théories; de plus, nous créons un art nouveau, ce qui ne me semble pas négligeable.

— Tous vos raisonnements n'empêchent pas que ce soit une fumisterie, une mystification, et même dans une certaine mesure une escroquerie, que vous montez parce que vous avez été incapable de trouver quelque chose de réel.

— Je ne vois pas du tout pourquoi nos créations seraient moins réelles que celles de ces sauvages. Maintenant, si vous préférez vous faire crever la peau pour rapporter une assiette ébréchée et sans œil, libre à vous. Tout cela pour respecter le mythe de l'authenticité!...

J'étais furieux.

Joan se contenta de sourire, et cette petite perruche a un très agréable sourire.

— Vous êtes merveilleux, Doug, quand vous vous mettez en colère. J'ai envie de vous embrasser.

— Ne vous gênez pas.

J'aime bien embrasser Joan, elle n'a pas un baiser de femme, plutôt celui d'une petite fille, mi-timide, mi-effrontée.

— Et puis ne parlons plus de tout cela, Doug, je sais parfaitement que vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, mais vous adorez le paradoxe.

Naturellement, rien n'est plus faux, je suis l'homme le plus simple et le plus direct du monde, mais je pensais à autre chose et ne me sentais plus d'humeur à poursuivre une discussion.

Ensuite, il fallut réfléchir à la question habitat; je savais que la doctrine établie faisait des Bankchtours des nomades qui ne construisaient que de petites huttes provisoires en feuillages; mais j'étais résolu à bou-

leverser de fond en comble la conception que l'on avait de la vie de ce peuple. D'après moi, et j'allais le prouver rapidement, ces huttes n'étaient utilisées que pour une sorte de camping, pour la chasse, etc... J'hésitais sur la forme à donner à leurs demeures définitives : un moment je pensai les faire habiter au sommet des arbres, mais ici, ils étaient fichtrement hauts avec des troncs lisses d'une trentaine de mètres — nous n'avions certainement pas le même genre de végétation que chez eux — et j'aimais trop les Bankchtours pour leur faire prendre de tels risques. Finalement je me rabattis sur une cité lacustre; il y avait d'après la carte un lac au milieu de leur territoire, il paraissait rationnel de situer la capitale près du lac, pourquoi pas dessus? Mon idée plut à Joan, et cela ne paraissait pas difficile à réaliser; nous ferions sur l'eau une série de huttes minuscules qui donneraient un bon ensemble de village à photographier, dans un autre coin deux ou trois grandeur nature, où nous filmerions les scènes de la vie quotidienne.

Pendant cette période où nous restâmes seuls, Joan et moi, je suivis de près le travail des artisans et leur fis changer les formes qu'ils donnaient généralement aux objets qu'ils fabriquaient; c'est ainsi qu'au lieu de laisser au tam-tam son allure de tronc d'arbre, je fis tailler de chaque côté des cornes. Au point de vue sonorité, ce n'était pas très brillant, mais c'était nouveau. Pour les tambours, j'abandonnai plus résolument encore la tradition : je les transformai en une sorte de pot de chambre monté sur trois pieds. Ce n'était pas des plus jolis, mais il est plus difficile que l'on ne croit de sortir des sentiers battus. Si j'avais pu prévoir que nous résoudrions la question de l'exploration de cette façon, j'aurais amené avec moi un peintre surréaliste, mais peut-être n'eût-il pas mieux fait, parce qu'il fallait créer des objets que l'on puisse utiliser, ce qui n'est pas le but du surréalisme en général. Dans le genre écuelle je n'innovais guère, mais Joan sculptait un œil au fond de celles qui étaient les plus soigneusement faites de

même sur les cuillers et les plats auxquels je me contentai d'apporter quelques modifications superficielles qui parfois changeaient agréablement l'allure générale. Naturellement, tous les objets n'étaient pas porteurs de l'œil, il ne fallait pas le galvauder. Joan dessinait aussi des animaux ou des motifs végétaux. Mais tout ce qui pouvait être destiné à un usage solennel portait la marque sacrée; Joan créa même une très belle louche qui figurait un œil et que nous utilisâmes pour la scène du film qui représente un mariage célébré par le grand prêtre Geropzan. Elle arriva à créer un véritable style qui caractérisait l'ensemble de nos créations, elle retoucha de nombreux objets élaborés par moi sans cette préoccupation d'unité; ce fut l'importante contribution qu'elle apporta à notre œuvre.

◆

Gérald ne revint qu'au bout d'une dizaine de jours, triomphant; sautant de sa pirogue, il nous annonça qu'il avait pu acheter à Ragandi les objets Bankchtours laissés par le traitant assassiné.

— Combien avez-vous dépensé? lui demandai-je sévèrement.

— 25 dollars.

— Ce sont 25 dollars de foutus en l'air.

Mais Joan fit remarquer que si nous ne rapportions pas d'objets authentiques dont les semblables pouvaient être connus des spécialistes, nous pourrions être soupçonnés de fraude; tandis que ces mêmes objets, une fois décorés par nous, serviraient de garants de l'authenticité de ceux que nous avions fabriqués et ornés de la même façon. Nous faisions tous des progrès (ces objets, finalement, étaient de fort peu d'intérêt et loin d'être aussi spécifiquement Bankchtours que les miens). Mais Gérald avait, dans sa seconde pirogue, une autre surprise : un couple Bankchtour, qui accompagnait ceux que nous connaissions déjà. J'examinai de près nos

futures vedettes : ils étaient franchement hideux, leur denture n'avait rien d'humain, leurs bras étaient simiesques, leurs jambes tortes; contrairement aux indigènes que nous avions rencontrés depuis notre arrivée en Afrique, ils n'étaient pas tatoués mais leurs faces semblaient des masques créés pour un carnaval satanique. Ils n'étaient certes pas difficiles à distinguer des autres noirs, d'autant que la région où nous étions était habitée par une fort belle race; au moins sur ce plan-là nous ne risquions pas d'être accusés de supercherie.

Ils avaient l'air abrutis et totalement terrorisés et les autres noirs les considéraient avec un mépris non déguisé, les détaillant en éclatant de rire. Tout cela rappelait l'atmosphère malsaine des boutiques foraines des montreurs de monstres. Ils s'inclinaient gauchement quand on s'adressait à eux, ne comprenant rien, évidemment, et notre interprète habituel n'entendait pas un mot de leur langue, mais, dit Gérald, ils savaient admirablement imiter ce que l'on faisait devant eux.

Nous allions maintenant pouvoir nous mettre sérieusement au travail; notre petite usine marchait à fond, nous avions les objets nécessaires, et Joan déployait une infatigable activité.

Mais le plus gros restait à faire : le village. Quand je lui parlai de la cité lacustre, Gérald m'arrêta net; il me fit remarquer que nous pourrions inventer presque n'importe quoi sans risque de démenti, sauf cela. En effet, si le pays Bankchtour est couvert de forêts et pratiquement impénétrable, le lac, lui, est visible d'avion, et photographiable. Si l'on ne trouvait pas la moindre trace de cité lacustre nous aurions l'air fin. J'étais très ennuyé de renoncer à ce projet; j'avais déjà imaginé un dieu aquatique et une série de héros mythologiques nageurs; mais je ne pouvais évidemment que m'incliner.

Il nous fallait donc trouver une forme d'habitation nouvelle suffisamment adaptée à un pays où il pleut six mois par an : problème difficile quand on veut systématiquement innover.

Un autre problème concernait le film : je tenais abso-

lument à représenter une fête, une cérémonie du culte et j'avais prévu l'érection d'une statue monumentale d'un dieu cyclopéen — je n'avais jamais entendu parler de cyclopes en Afrique noire — (Joan était partisan d'une sorte d'Argus). Un tel travail semblait nettement au-dessus de nos forces.

Ce fut ce moment de fièvre créatrice que choisit Gérald pour prendre une attitude affranchie et se permettre des fantaisies dans l'exécution de mes ordres. Je suis le meilleur garçon du monde et le plus facile à vivre, mais j'aime que les choses sérieuses soient faites sérieusement. D'autre part, si je reconnais volontiers que Gérald est débrouillard et utile dans bien des circonstances, il est bien certain qu'il n'a à aucun degré la classe suffisante pour contribuer à la création d'un ordre artistique, social et métaphysique de cette importance. C'est un esprit léger et il prenait toute cette histoire très légèrement. Ce qui me fut le plus pénible ce fut de voir Joan le soutenir dans une certaine mesure et sembler attacher de l'importance à ses propos. Il avait toujours été implicitement convenu entre nous qu'il était un garçon de deuxième ordre à qui l'on ne devait en aucun cas permettre de sortir de son domaine, nettement limité. Et maintenant, Joan avait l'air pleine d'admiration pour les petites trouvailles qu'il faisait et que je ne lui avais pas demandées, comme par exemple un maquillage transformant les indigènes du pays en foule bankchtour, ou bien la construction d'une pirogue, assez intelligemment combinée, je le reconnais. Il est vrai que le fait de vivre en contact étroit avec moi lui avait quand même un peu ouvert l'esprit. Mais pas beaucoup : il se permit un jour de dire que l'on aurait dû choisir un animal de préférence à l'œil : « ça aurait fait plus décoratif »!!! On comprendra que de telles âneries m'aient mis dans un état de perpétuelle fureur concentrée. Cependant je n'oubliais pas que je visais un résultat auprès duquel ces mesquines questions de personne étaient insignifiantes. J'eus le mérite que je crois rare de ne laisser rien voir de ma juste irritation et de

continuer de travailler d'arrache-pied en assumant la direction totale du travail. Mais je compris l'amertume que manifestent à certains moments les êtres marqués par le destin pour réaliser de grandes choses; Moïse par exemple. J'arrivais à dominer ce que certains auraient pu considérer comme de l'amour-propre et qui n'était que le respect de mon œuvre. Je dois dire que je sortis de cette épreuve singulièrement grandi moralement, mais n'anticipons pas.

La question village fut débattue et redébattue et il serait fastidieux d'énumérer toutes les solutions qui furent envisagées. Je pensais toujours faire un village miniature et deux ou trois cases seulement grandeur nature. Mais Gérald ayant trouvé tout un lot de nattes en échange de vingt-cinq cartouches de chasse, nous décidâmes, suivant l'avis de Joan, de simplement maquiller le village voisin en entourant ses maisons de nattes qui changeraient leurs formes, arrondissant les angles, transformant leur toit pointu en une sorte de demi-cylindre horizontal. Là encore je cédais de bonne grâce; j'espérais qu'en faisant preuve, moi, chef de l'expédition, d'une telle humilité, mes collaborateurs comprendraient quel était leur rôle, et me marqueraient l'indispensable respect.

Tout ce travail n'alla pas sans de grandes difficultés; il fallut que Gérald retournât en ville chercher quelques caisses de brandy pour que les propriétaires des cases consentissent à les laisser maquiller. Il fallut ensuite recruter des manœuvres, les faire travailler et les payer; nos fonds commençaient à être vraiment bas. Ce fut Gérald qui se chargea de tout cela évidemment; j'avais autre chose à faire; en ce qui concerne ces travaux je fis simplement les critiques nécessaires.

Pendant ce temps-là Joan abusait un peu de l'œil; elle fit même fabriquer sans me le dire, pour m'en faire la surprise, une sorte de fauteuil Dagobert dont le siège était une bouche et le dossier un œil. Evidemment cela n'était guère Bankchtour mais elle était tellement fière d'elle que j'eus la gentillesse de ne pas lui faire de

reproches et même de la féliciter. Et maintenant c'est cette même femme qui me reproche de tirer la couverture à moi, et de minimiser son rôle et celui de son mari! Comme si, sans moi, ils n'en seraient pas encore à essayer de démêler les lignes de pêche de Gérald. Enfin!...

Pour la statue colossale, Joan fit une sorte de petit totem dont la figure était un œil et la ceinture composée d'yeux à côté les uns des autres. Gérald, sur un tout petit banc de sable qui émergeait, fit avec des herbes et des rameaux d'arbres une sorte de brousse miniature. Le totem y fut posé au milieu d'une allée menant à lui. Je dois dire que plus tard, lorsque le film fut développé, je fus émerveillé; rendons à César ce qui est à César. Nous ne pûmes y caser des personnages, faute de moyens techniques suffisants, il aurait fallu que ce soit repris en studio aux Etats-Unis, mais c'eût été trop dangereux à cause des fuites possibles. Je me suis d'ailleurs fait une règle de ne jamais truquer les documents authentiquement africains que j'ai rapportés. C'est à cause de l'exiguïté de cette île que dans mon ouvrage : « Une civilisation originale et intacte dans le Centre-Afrique : les Bankchtours » il y a un chapitre intitulé l'île tabou, où il est expliqué que je ne suis allé dans cette île qu'au péril de ma vie, et que personne sans risque de mort ne pouvait y mettre les pieds. Dans le film on voit le malheureux destiné à être sacrifié à l'œil amené et débarqué dans cette île; naturellement la scène avait été jouée sur une rive du fleuve, au milieu d'une véritable brousse, où l'on ne voit évidemment pas la statue; on ne la voit pas non plus, dans le film, en même temps que nous, quand Gérald et moi allons rechercher ce pauvre diable sacrifié à ces coutumes barbares, ce que des citoyens du Pays de la Liberté ne sauraient tolérer.

Quant au temple d'où sort le grand prêtre le jour de la fête de l'initiation, c'est tout simplement notre case maquillée comme toujours avec des nattes, peintes à la chaux et tendues sur de grands piquets. Le tout fut

décoré par Joan, de même que le costume de peaux d'antilopes avec l'œil dans le dos. L'œil énorme qui sert de pendentif au grand prêtre est une noix de coco peinte par Joan; comme elle est peinte à l'huile, nous n'avons pas pu la rapporter, j'en ai fait cadeau au chef du village qui en fut enchanté. Pour bien comprendre tous ces rites que le film vous montre il est indispensable de se reporter à l'ouvrage cité ci-dessus où je démontre que le Bankchtour assimile la vision à la création, ce que j'ai appelé « la contemplation créatrice ». L'ouvrage de Gérald : « L'erreur de Douglas Hardley, l'œil récepteur des Bankchtours » est un monument de stupidité fait, hélas! pour créer un scandale et en tirer profit. J'aurais pu espérer qu'à mon contact il eût acquis au moins un peu de ce désintéressement nécessaire dans les études scientifiques à défaut d'intelligence.

(à suivre)

ROMAIN ROLLAND

LES "RACINES" ET LE "SOUFFLE"

THÈME ET VARIATIONS

par JEAN-BERTRAND BARRÈRE

> Toute notre vie apparente n'est, en réalité, que ce qui de la plante émerge au-dessus du sol. Il y a pourtant des racines, et là est la vraie vie (1).
> ... l'arbre de la race, dont les racines plongent au plus profond de la terre et qui, d'un élan sublime, tend ses bras vers le ciel (2).

EXPOSITION DU THÈME

Au moment où vient de paraître le *Journal des années de guerre* 1914-1919 (2 *bis*), contemporain des articles réunis en 1915 sous le titre *Au-dessus de la mêlée,* un homme né en 1914 ne peut qu'être frappé des mésinterprétations passionnées dont ce petit livre fut l'objet et se rappeler l'avertissement donné par Romain Rolland lui-même dans *Le Périple :*

> J'ai été attaqué, défendu, dénigré, admiré, — fort peu compris en France et au dehors. Et je ne l'ai jamais été moins que quand je semblais le plus accepté, quand on se réclamait de mes idées, de mon art et de mon nom. Et je ne l'ai jamais été moins que par ceux qu'on a quelquefois appelés — (bien contre mon gré, car je ne puis souffrir les « ismes » et les « istes »), — des « Rollandistes ». Le paradoxe est même que, souvent, je me suis senti plus proche d' « Anti-Rollandistes » acharnés que des « Rollandistes » (3).

Des protestations de ce genre sont fréquentes dans l'œuvre de Romain Rolland. Même là où il paraissait le mieux suivi,

(1) Notes inédites pour *Jean-Christophe.* Je tiens à remercier ici Mme Romain Rolland, à qui je dois la communication des textes inédits cités dans cette étude, pour la généreuse confiance qu'elle m'a témoignée.
(2) *Au-dessus de la mêlée,* Albin Michel, 114e éd., 1932, p. 21, dans l'article *Pro Aris* (sept. 1914), à propos de la cathédrale de Reims.
(2 *bis*) Ed. Albin Michel, 1952.
(3) Ed. Emile-Paul, 1946, p. 36.

il s'est plaint de voir sa pensée détournée de son véritable sens ou fixée à un moment déjà dépassé de son évolution (4). Et il en a donné ses raisons. Ainsi, se reportant à la partie de son œuvre publiée avant la Première Guerre Mondiale, il a notamment écrit :

...Bien qu'entre ces dix ans [de 1903 à 1913] mon œuvre ait paru le plus conforme... à la pensée d'un groupe idéaliste très fervent de mon pays — cette pensée constamment s'est méprise. Car elle a toujours ignoré les racines de mon œuvre; et une œuvre sans racines n'a pas plus de prix qu'un arbre suspendu au flanc d'une montagne sur un sol éboulé (5).

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu beaucoup de Romain Rolland pour constater l'importance des images dans son expression. Sa langue est éminemment métaphorique, parce qu'il était avant tout un poète. Et c'est un poète qui a fait de la musique avec des images. Et même, la musique, il la comprenait et transposait en images. Cette image des *racines*, familière à Barrès, qu'il n'aimait pas, et à Péguy, qu'il aimait, caractérise la part héréditaire du sol natal, de la province, des traditions, de la religion, de la famille, etc. Or, comme nous allons le voir, ses écrits publiés en dernier, — qui ne sont pas toujours les plus récents, — et les inédits de son *Journal* ou de sa *Correspondance* révèlent chez lui une insistance à se réclamer de tels liens qui est de nature à surprendre aussi bien ses amis que ses détracteurs. Et cette insistance est d'autant plus accusée et d'autant plus compréhensible qu'il paraissait, en effet, s'être plus aisément libéré de ces chaînes pour s'élancer vers des idéals nouveaux et contraires. Parmi ces textes, une lettre à Louis Gillet, qui remonte au 28 avril 1902, fait apparaître cet autre pôle de sa personnalité par rapport aux *racines :*

Je suis de vieille famille catholique, et de quels catholiques?

(4) Le 10 mars 1942, il s'en ouvrait encore dans cette émouvante confidence à Paul Claudel, dont il avait été à peu près séparé depuis les bancs du lycée Louis-le-Grand et qu'il avait retrouvé en 1940 : « Je me convainc, en repassant le cours de ma vie, que nous étions en tant de choses tellement plus proches l'un de l'autre, que tous ceux-là qui nous revendiquaient! Ils n'étaient occupés que de l'heure qui passe; et pour nous, cela qui ne passe point seul comptait. Encore aviez-vous (apparemment) plus de moyens de vous faire entendre : ceux de votre foi se reconnaissaient en vous (mais ils voulaient surtout vous reconnaître en eux, et c'étaient de bien pauvres chrétiens!). Moi, je n'appartenais à aucun parti; et les partis prétendaient que je leur appartinsse; ils m'expliquaient à moi-même. J'ai été beaucoup lu, très peu compris. Que j'en ai vu passer d'équipes de compagnons d'une heure, qui me voulaient l'esclave de cette heure, et s'indignaient que mon aiguille, obéissante à la loi, continuât de faire le tour du cadran. » *Fac-similé* dans *Livres de France*, Hachette, 1952.)

(5) *Le Périple*, p. 40.

Je descends des Lamoignon (je ne vous l'ai jamais dit?); je suis d'une race « enracinée » ou « racinée », comme ils disent, depuis des siècles au centre de la France. Je ne suis venu à Paris qu'à seize ans. Je ne suis sorti de France qu'après l'Ecole Normale. Rien n'y fait. Depuis le jour où le vent de la liberté a soufflé en moi, il a tout emporté : religion, patrie, famille; et il a fait lever en moi une foi, une patrie, une famille nouvelles (6).

Ce couple d'images, les *racines* et le *souffle,* m'apparaît comme un symbole fondamental de l'âme de Romain Rolland. Il désigne d'une façon exacte le débat intérieur, le combat parfois qui s'est livré en lui et la conciliation qu'il a cherchée toute sa vie à établir entre ces deux forces, aussi bien en lui que dans le monde. Je pense qu'il se serait cru peu de mérite à s'élever à de tels idéals, s'il ne s'était senti aussi foncièrement lié à toute une tradition, et c'est pourquoi, sans doute, pour suivre ses images, un « souffle » sans « racines » lui semblait une énergie vaine et sans valeur, inadéquate en tout cas à exprimer son cas personnel.

DÉVELOPPEMENT DU THÈME

Certainement, ce thème des racines est développé plus ou moins en sourdine dans *Jean-Christophe* ou dans l'*Ame enchantée.* Il ne se présente pas toujours, du reste, en opposition à celui du souffle; il arrive qu'ils se marient et que le souffle se nourrisse aux racines. Il est significatif, par exemple, que l'un des premiers écrits publiés, le premier à ma connaissance, où Romain Rolland ait éprouvé le besoin de rappeler ses origines, ce soit la préface de l'*Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante* (1929), comme pour mieux faire mesurer la différence, mais aussi la parenté retrouvée des deux pensées, occidentale et orientale, la difficulté et l'inexpérience de cet effort d'approche, mais aussi sa valeur et son mouvement naturel : un pont entre deux terres. Voici ce texte :

Je suis né et j'ai passé mes quatorze premières années dans un pays du centre de la France, où ma famille était établie depuis des siècles. Ma race est exclusivement française et catholique, sans aucun alliage étranger...

Or, en ce vase fermé, modelé dans l'argile des Gaules, avec son ciel bleu de lin et l'eau de ses rivières, j'ai trouvé, dès l'enfance, toutes les empreintes de l'univers... Ni Shakespeare, ni Beethoven, ni Tolstoy, ni Rome, mes maîtres nourriciers, ne m'ont rien révélé

(6) *Cahiers R. R.*, II, p. 190, éd. Albin Michel, 1949.

que le « Sésame, ouvre-toi » de ma ville souterraine, de mon Herculanum, qui dormait sous la lave (7).

Ne nous y trompons pas, c'est l'historien, formé aux méthodes de Taine, qui se jauge dans cet admirable et poétique acte de naissance. Or, cet appel à ses origines se rencontre, presque sous la même forme, comme un *leit-motiv,* dans les derniers ouvrages qu'on a publiés de lui, d'où cette haute figure, internationale d'expérience ainsi que de bibliographie, sort enracinée dans son terroir natal de Clamecy en Nivernais, « cinq générations de notaires » et la foi ancestrale transmise par les femmes, puisque son père, non croyant, « était de ceux qui pensent que la religion est bonne pour les enfants (8) ». L'histoire d'Olivier et des Jeannin, dans *Antoinette,* en fournit une transposition romanesque dès 1908. *Le Voyage intérieur,* paru en 1942, nous offre le développement poétique de *l'Arbre.* Entre les deux, ces indications de 1913-14, écrites à l'intention de Louis Gillet, présentent cette analyse de son hérédité morale :

Dans l'exposé rapide de ce que je dois à mes parents, je souhaiterais que vous disiez un mot de mon père. Du côté maternel, la musique, ces tendances jansénistes et puritaines, dont vous avez parlé. Du côté paternel, la forte vitalité, et l'optimisme foncier, instinctif, invincible, malgré toutes les raisons de tristesse et les accablements passagers, — la vie bonne malgré tout. Mon père (il a maintenant 77 ans) est l'homme le plus gai que j'ai connu (et dans une vie qui ne l'était guère), toujours actif, jamais malade et ne s'ennuyant jamais (même dans la solitude), marcheur infatigable et grimpeur de montagnes. Combien il est heureux que cette joyeuse et saine vitalité ait fait équilibre chez moi à la rêverie un peu sombre et volontiers pessimiste de ma famille maternelle ! Si, de celle-ci, je tiens peut-être le meilleur de ma personnalité artistique et morale, c'est pourtant l'autre qui m'a sauvé plus d'une fois dans la vie. J'ajoute que, si j'ai surtout exprimé jusqu'ici ma race maternelle, il se pourrait qu'on eût des surprises plus tard : j'ai d'autres êtres en moi, et mon *Colas Breugnon,* que je termine prochainement, est de la souche paternelle, de la vieille souche gauloise (9).

Çà et là, nous retrouvons le refrain renanien de son acte de naissance spirituel : « Je suis né d'une bourgeoisie aisée, etc. (*Le Voyage intérieur,* p. 17) », « Je suis né catholique, etc. (*Le Seuil,* p. 75). » Jean Guéhenno l'a justement

(7) Tome I, p. 19.
(8) *Le Voyage intérieur,* p. 131.
(9) *Inédit.* Louis Gillet avait préparé un livre sur Romain Rolland. Il devait y renoncer à la suite des articles publiés par celui-ci pendant la guerre. Cf. *Journal* cité, 1er juin 1915, p. 385.

remarqué dans un article publié peu après la mort de Romain Rolland : « A mesure qu'il avança dans la vie, ce défenseur de l'esprit conçut seulement plus clairement ce qu'étaient les attaches charnelles de l'esprit et se méfia davantage d'un idéalisme vague et désincarné (10). » Mais il ne s'agit pas d'une nostalgie de l'âge : ces ouvrages, publiés respectivement en 1942 et 1945, ont été écrits en 1924 et 1926. La lettre à Louis Gillet, qu'on vient de lire, est de 1902, et l'on pourrait récolter, à travers sa correspondance et son journal, à diverses époques de sa vie, d'autres déclarations analogues : elles ne sont pas toujours aussi exactement concordantes, mais se rattachent toutes au même problème, dont elles nuancent chaque fois la solution. Ainsi, à une amie britannique, il écrit en 1905 : « Je suis né dans une province du Centre, près de la Loire, où les gens sont grands buveurs et mangeurs, matérialistes et rabelaisiens. Je n'ai pas un trait commun avec eux. Pourtant ma famille est dans le pays depuis plusieurs siècles. — Nous sommes extraordinairement individualistes en France... (11). » Et, à un correspondant allemand, en 1932, il déclare que ses origines n'ont pas rétréci son horizon, tout au contraire :

> Vieux Français, de vieille race française et catholique (juste au centre, en Nivernais), — je n'ai jamais fait aucune différence entre les hommes d'une ou d'une autre nation. Je me nourrissais, dès l'enfance, tout aussi bien que de Corneille et de Molière, de Schiller et de Beethoven, de Shakespeare et de Dickens, de Cervantès et de Tolstoy. Je ne m'arrêtais pas aux heurts de l'écorce (celle des siècles ou des pays différents) : j'allais au cœur; et il me semblait partout le même (12).

De tels témoignages fixent donc deux catégories fondamentales d'images. D'un côté, le sol, l'arbre, et ses dérivés, les racines, l'écorce : c'est-à-dire ce qu'il définit ailleurs « le personnage [des] combinaisons héréditaires » et qu'il exprime dans une série parallèle d'images de récipient, le « vase fermé », la « ratoire », la « prison » même; le jeu de cartes servi, au départ, à chaque individu, sur lequel il ne peut rien et dont il doit, bien ou mal, s'accommoder, à la fois pouvoir et limites, responsabilité dont il n'est pas responsable, race et milieu de Taine et caractère des caractérologues. De l'autre côté, la force invincible qui arrache l'homme à sa terre, ce « vent de la liberté », comme il

(10) *Figaro littéraire*, 6 janvier 1945.
(11) Lettre inédite à Clara Collet, 1er avril 1905.
(12) Lettre inédite à Ludwig Hamburger, 20 mai 1932.

l'appelle, ailleurs nommé « le souffle de toute vie », l'élan spirituel, tout ce qui l'invite à dépasser ce donné et dont la quête passionnée a été jalonnée, dans le cas de Romain Rolland, par ses *Hommes illustres*, Beethoven, Tolstoï, Michel-Ange, Mazzini, dont la « Vie » demeura à l'état de projet, — Jean-Christophe aussi, dont ils étaient des « modèles héroïques » et qui devait suppléer à leurs déficiences, — ceux-là pour les années 1900-1910; puis, pour les années 1925-1936, Ramakrishna, Vivekananda, Gandhi, malgré les réserves de Rolland sur ce dernier, — « il est moins un internationaliste (comme je suis) qu'un nationaliste-idéaliste »; et ceux dont il fait le rappel dans ses *Compagnons de route*. « Il me fallait, a-t-il écrit au sujet des premiers, contre un monde qui m'étouffait, bander mes énergies, souffler en moi et autour de moi l'héroïsme (13). » Et, à travers eux, cette quête n'a été que la constante et insatiable recherche d'un principe à la fois immanent et transcendant, la Substance, Dieu. Romain Rolland a noté lui-même la fréquence significative de ces images :

On trouvera constamment, dans mon œuvre, jaillies, involontairement, comme un vol qui se brise, les expressions « *respiratoires* » : — « étouffement », — « fenêtres ouvertes », — « air libre », — « souffle des héros », — l'oiseau qui bat des ailes, ou se replie fiévreux dans la cage de la poitrine blessée (14).

Qu'on se rappelle, en effet, la préface de la *Vie de Beethoven* (15), les pages de *la Révolte* sur la crise créatrice de Jean-Christophe : « Souffle! Souffle!... Fais ce que tu veux de moi! Emporte-moi... » et « Christophe respirait à pleins poumons, sans bien comprendre ce qui était arrivé (16). » C'est sans doute à cette ivresse de liberté spirituelle que Romain Rolland doit cette réputation d' « esprit chimérique et flou », d' « idéalisme incurable et imprécis », voire de « génie germanique » qu'Anatole France (17) et bien d'autres

(13) R. A. Wilson, *The Pre-War Biographies of Romain Rolland*, Oxford University Press, 1939, lettre de R. R. à l'auteur, datée 29 juin 1936 et citée en appendice.
(14) *Le Voyage intérieur*, p. 19.
(15) « La vieille Europe s'engourdit dans une atmosphère pesante et viciée. Un matérialisme sans grandeur pèse sur la pensée et entrave l'action des gouvernements et des individus. Le monde meurt d'asphyxie dans son égoïsme prudent et vil. Le monde étouffe. »
(16) Ed. définitive, pp. 371 et 375.
(17) Marcel Le Goff, *Anatole France à la Béchellerie*, Paris, éd. Léo Delteil, 1924, pp. 96-97 (nouv. éd. Albin Michel, 1947) : « Ah! que M. France avait donc une robuste horreur de Romain Rolland; elle perçait à toutes les phrases qu'il prononçait. Il nous avoua que, pour sa part, il n'avait jamais pu lire *Jean-Christophe;* qu'il avait essayé, qu'il était mort d'ennui. La musique d'ailleurs était, sauf celle des maîtres

à sa suite lui ont faite. Gerhart Hauptmann, lui-même, en 1914, avait parlé du « sang allemand » de Romain Rolland et s'était attiré cette fière réponse : « Gerhart Hauptmann m'annexe à l'Allemagne, tout comme si j'étais une simple Belgique. Mais ni elle ni moi ne nous laisserons faire. Je n'ai pas une goutte de sang allemand... Hauptmann ne peut comprendre qu'un Français soit plus fidèle au vieil idéalisme allemand, qu'écrase l'impérialisme prussien (18). » Et bien des Français, à l'époque, à travers les fragments découpés avec malice, ne comprirent pas davantage qu'il restait fidèle, tout ensemble, au vieil idéalisme français et accueillirent d'une grimace incrédule la désignation de l'Académie suédoise. Cet idéalisme, le mot est faible, est assurément chez lui une des formes du « souffle » qui l'a porté à vivre intensément pour la vérité; la justice, et l'amour ou la fraternité des hommes en Dieu : *spiritus* est à la fois la respiration, l'âme, le souffle divin.

Si l'on veut être fidèle à son exemple, il faut, pour restituer son vrai visage spirituel, ne négliger aucun de ces deux profils et les montrer *ensemble*, avec leurs contradictions et leurs moments d'harmonie vivante. Lui-même nous y invite formellement dans ce passage du *Voyage intérieur :*

> J'ai toujours vécu, parallèlement, deux vies, — l'une, celle du personnage que les combinaisons des éléments héréditaires m'ont fait revêtir... — l'autre, celle de l'Etre sans visage... qui est la substance même et le souffle de toute vie... jusqu'aux temps accomplis de la maturité où, les coups répétés des blessures de la vie élargissant les fissures de l'écorce, la poussée de l'âme intérieure fraie à l'Etre caché son lit de fleuve dans la plaine (19).

C'est l'interférence de ces deux existences qui apparaît dans certains aspects de la vie, de la pensée et de l'œuvre de Romain Rolland et leur donne ce caractère pathétique et sincère qui continue d'attirer à lui, dans le monde entier, et même en France, des esprits et des cœurs altérés. Je ne dis pas qu'il étanche leur soif, mais il la partage, et la fait partager.

français du XVIIIe siècle, assez étrangère à M. France. La musique allemande lui était fermée, et l'idole de Romain Rolland, Beethoven, était sans action sur lui. *Jean-Christophe*, avec son idéalisme incurable et imprécis, lui était odieux. C'est qu'au fond, l'âme allemande avec son goût de la rêverie métaphysique, sa transcendance, son vague, était le contraire même du génie de M. France, formé à l'école de l'antiquité... »

(18) *Journal des années de guerre* 1914-1919, Albin Michel, 1952, p. 50.
(19) *Le Voyage intérieur*, pp. 31-32.

PREMIÈRE VARIATION : L'AMITIÉ AVEC MALWIDA VON MEYSENBUG

Le premier des *Cahiers Romain Rolland* nous a offert un choix des lettres adressées par Romain Rolland à Malwida von Meysenbug, de 1890 à 1903. Il lui avait été présenté, dans l'été de 1889, par son maître Gabriel Monod, professeur d'histoire à l'Ecole Normale, qui avait épousé l'élève et la fille adoptive de Malwida, Olga Herzen, fille de l'écrivain russe. Il la retrouva à Rome, où il la vit fréquemment, pendant ses années passées à l'Ecole française d'archéologie, et, de retour à Paris, il ne cessa de lui écrire jusqu'à la mort de celle-ci. Il avait alors vingt-trois ans, elle en avait soixante-dix. Voici ce qu'il écrit de la vieille « idéaliste » dans le chapitre du *Voyage intérieur,* « chant d'action de grâces », qu'il lui a consacré en lui donnant pour titre les deux mots de son épitaphe, *Amore, Pace :*

> Malwida : ce nom romantique... Il convenait si peu à la noble lumière de cette âme, fille de Gœthe! Baronne de Meysenbug, Rivallier d'origine, famille française, huguenote, de la Révocation, émigrée sur l'autre rive du Rhin. Que de fois, dans les amitiés qui me sont venues d'Allemagne, ai-je découvert — (et souvent par hasard, longtemps après) — au fond de ces affinités électives, l'origine française qui reste indélébile! Harmonieuse fusion de la clarté latine qui s'infiltre sous les ramures de la forêt germanique. Mais jusqu'au fond descend le regard tamisé du jour (20)...

On surprend là, curieusement poussé, — ces lignes datent de 1924-1926, — le soin de rechercher les lointaines racines de sa terre nourricière jusque dans cette belle âme, deux fois « déracinée », d'origine et aussi de volonté, puisque Malwida s'était enfuie jeune fille de Cassel, où elle était née, pour mener la vie libre qui était conforme à son idéal.

Or, il est évident que Malwida, dans la vie spirituelle de Romain Rolland, se plaçait du côté du « souffle ». Elle en a été, sinon la première — il y avait eu, dès avant, Shakespeare, Tolstoï et Beethoven —, du moins la plus vivante incarnation. Elle l'était par les grands hommes qu'elle avait connus et qu'elle représentait pour lui, Wagner, Nietzsche, Mazzini, Lenbach, Herzen, Liszt; par sa fuite, son refus des racines, et son vœu d'une vie entièrement faite à son idée; par cette grande sérénité mouvante qui se dégageait

(20) Ed. Albin Michel, 1948, p. 200.

d'elle; elle-même d'ailleurs divisée entre ses goûts, qui appartenaient à l'Allemagne du XVIII[e] siècle, et ses idéaux avancés, qui en avaient fait une amie de Mazzini. A Rome, dans le rayonnement de cette « petite femme, frêle, calme, silencieuse, vêtue de noir, très simple », le jeune Rolland « entend le souffle » (21). Il développe en lui-même toutes les curiosités, qui sont aussi des spiritualités, de la musique, de la peinture, de la littérature, de la philosophie; près d'elle, il prend déjà goût à la sagesse de l'Inde, dont elle fut l'un des premiers adeptes profanes; elle lui fait comprendre Gœthe, pour qui il gardera « un culte d'esprit » (22) et à qui il préférait jusqu'alors Schiller; sa seule présence, enfin, lui ouvre la beauté du paysage romain, auquel son souvenir reste lié par une sorte d'harmonie préétablie. Jusqu'à sa mort en 1903, elle reste la confidente de ses tentatives et de ses découvertes, que nous avons maintenant le privilège de partager.

Dans ces lettres, on voit en effet se former le monde spirituel d'un adolescent frileux au physique comme au moral et qui demande aux arts chaleur et lumière; ses condamnations se traduisent en images de sécheresse et de froid (Ibsen *glacé,* Barrès *desséchant*); ce qu'il appelle, c'est l'élan vital, que lui donne « tout ce peuple de grandes ombres plus vivantes que les vivants » (23) : sans distinction de nationalité.

DEUXIÈME VARIATION : CONCEPTION DE « JEAN-CHRISTOPHE »

La correspondance avec Malwida nous permet de surprendre l'éclosion et de suivre le progrès de divers efforts créateurs. Laissons de côté ses projets d'œuvres dramatiques, son *Théâtre du Peuple,* dont elle est remplie. Il est surtout intéressant de voir se dégager du flot grandissant des *Vies héroïques* le vaste roman-fleuve de *Jean-Christophe* (24).

(21) *Ibid.,* p. 216.
(22) Lettre inédite à Miss Slade (mars 1928).
(23) *Op. cit.,* p. 104, n. 4.
(24) Lettre à R. A. Wilson, *op. cit.,* 29 juin 1936 : « Zweig se trompe quand il dit que j'ai abandonné les biographies pour me libérer de l'histoire, dans la création de *Jean-Christophe.* La *Vie de Beethoven* est née en même temps que l'enfant Christophe. » Et lettre au même du 19 février 1937, *ibid. :* « Je vous ai dit, je crois, la commotion qui m'attendait, au cours de ma vie de *Michel-Ange...* Tout mon élan premier était coupé. Et je me convainquais que le rôle bienfaisant que j'assignais à mon art... serait mieux rempli par ma création propre d'un Jean-Christophe que par les portraits véridiques des hommes de l'histoire. »

Une des premières idées de cette « geste », comme il l'a désigné, semble apparaître dans une lettre du 10 août 1890 :

> Vous ai-je parlé de la forme artistique que je conçois, du *roman* ou *poème* musical? — La matière du roman ordinaire..., c'est essentiellement les faits... La matière du roman musical doit être le sentiment, et de préférence le sentiment dans ses formes les plus générales, les plus humaines, avec toute l'intensité dont il est capable (25).

Une telle conception peut d'ailleurs s'étendre à son œuvre entière. Tout cela se place, c'est clair, du côté du « souffle », dont les personnages, une lecture, un concert, une rencontre ne sont que les supports circonstanciels. C'est dans cet esprit que Romain Rolland composa les premiers volumes de la vie héroïque de Jean-Christophe : « Entre 1893 et 1901, mais sans songer à les publier, ni même à les faire connaître, pour ma seule joie propre et pour mon réconfort (26). » Puis, vint le moment où l'œuvre intérieure était assez formée pour que l'auteur pût en tracer la courbe générale pour Malwida (13 septembre 1902) :

> Mon roman est l'histoire d'une vie, de la naissance à la mort. Mon héros est un grand musicien allemand, que les circonstances forcent, à partir de 16 à 18 ans, à vivre en dehors de l'Allemagne, à Paris, en Italie, en Suisse, etc. Le milieu est l'Europe d'aujourd'hui. Le tempérament de mon héros n'est pas le mien; je ne lui prête que mon intelligence; mon individualité propre se retrouvera disséminée dans d'autres personnages secondaires. Mais, pour tout dire, *le héros est Beethoven dans le monde d'aujourd'hui* (27).

Admirable texte, qui nous interdit, tout d'abord, de pousser bien loin l'assimilation trop fréquente de Jean-Christophe à Romain Rolland, sauf, jusqu'à un certain point, en ce qui concerne l'expérience des idées. Olivier offre, à coup sûr, une expression plus appropriée des origines et de la sensibilité de l'écrivain (27 *bis*). Comme lui, Olivier est

(25) *Op. cit.*, p. 26.
(26) *Le Voyage intérieur*, p. 230, n. 1.
(27) *Op. cit.*, p. 313 (italiques de R. R.). Romain Rolland nous met là également en garde contre une assimilation abusive, dans une lettre inédite à Mlle A.-M. Curtius du 12 juin 1928 : « Ce n'est aucunement Beethoven que je peins sous le nom de *Jean-Christophe*, c'est un homme qui a l'indépendance d'esprit, la vue intrépidement vraie, le cœur vigoureux et sain de Beethoven, — un homme qui peut juger de haut les misères de notre temps. Mais cet homme n'est point le musicien de Bonn qui est mort il y a cent ans; il est en chacun de nous, les vivants d'aujourd'hui, — « *qui souffrent, qui luttent et qui vaincront* », comme le dit ma dédicace « *aux âmes libres de tous les pays et de tous les temps* ». Il est l'Homme éternel, dans son aspiration héroïque à la liberté et à la vérité. »
(27 *bis*) A ne pas exagérer non plus. Cf. lettre de mars 1927 à Georg Lenard : « Il est absolument faux qu'Olivier soit un portrait de moi. C'est là une imagination de critique, qui est commode et paresseuse. »

« enraciné » dans le centre de la France, mais l'ardeur de son cœur lui ouvre des horizons plus vastes et le presse d'accéder à des idéaux élargis. En revanche, Jean-Christophe est un « déraciné », arraché à son milieu (« en dehors de l'Allemagne »), et aussi un vecteur du « souffle » (« Beethoven... »). C'est le vieil idéaliste Schulz, le modeste mélomane, qui compose le mieux en lui-même les « racines » et le « souffle » : « Le septuagénaire au cœur d'adolescent, — écrit Romain Rolland, — est fait, pour une moitié, de mon grand-père Courot Edme, dont j'ai dessiné tendrement le portrait, et, pour l'autre moitié, de Malwida (28). » Il incarne l'idéalisme, implanté aux sources mêmes de son être : « Une goutte de ce ferment qui ronge s'était glissée dans sa race... A nul je ne dois plus... qu'à l'aïeul Edme, le lecteur de Montaigne, à qui la vie ne fut pas douce et qui l'aima jusqu'à la dernière goutte (29). » Chez l'une comme chez l'autre, il retrouve « même pureté naïve, même candeur, même chaleur d'espérance éternelle, renaissant des cendres de la mélancolie », et, finalement, malgré leurs différences, défie le lecteur de « les distinguer l'un de l'autre », car Schulz est pour lui le « symbole vivant de cette parenté du sang qui unit » les terroirs au delà des frontières (30). C'est par référence à cette interprétation du personnage que prend alors toute sa valeur une phrase comme celle-ci :

« Fils de l'antique Morvan Nivernais, je n'ai eu qu'à dire tout haut, simplement, d'une voix franche, les pensées et les songes qui rêvent dans le cercle rustique de Sembert et de Beaumont [collines autour de Clamecy], pour qu'ils fissent résonner les échos de la forêt germanique (31). »

TROISIÈME VARIATION : MUSIQUE, RELIGION

Paul Claudel, dans son étude sur *la Pensée religieuse de Romain Rolland* (32), a justement dit que la musique avait été, pour celui-ci, l'expression la plus directe de son sentiment religieux, c'est-à-dire de son aspiration innée au divin absolu. La « cathédrale » qu'il a élevée en l'honneur de

(28) *Le Voyage intérieur*, p. 211. Voir le portrait d'Edme Courot, *ibid.*, pp. 69-83.
(29) *Ibid.*, p. 70.
(30) *Ibid.*, p. 211.
(31) *Le Voyage intérieur*, p. 210.
(32) *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1949.

Beethoven montre que la personnalité du maître de Bonn, d'ailleurs minutieusement scrutée d'après ses *Carnets*, est transcendée lorsqu'il s'agit de sa création musicale. Or, la musique est évidemment du côté du « souffle ». Et Romain Rolland lui-même a confirmé son rôle éminent en ce sens, non seulement dans sa vie, mais même dans sa pensée et, par exemple, sur sa tendance « internationaliste » :

J'ai bien peur en effet de me vanter en me disant cosmopolite. Je voudrais l'être, plutôt que je ne le suis. Vous avez raison de dire que la langue française est une partie essentielle de mon être. Je n'ai jamais pu *penser* qu'en français... — Mais il ne faut pas oublier que ma vraie langue n'est pas la langue parlée : ma vraie langue est la musique. C'est elle qui a fait de moi un *Weltbürger*. Ce n'est pas l'esprit qui est cosmopolite en moi : c'est le cœur (33).

Et, en effet, son jugement a parfois l'acuité lucide et combative de Voltaire, auquel il lui arrive de se rattacher, tout autant que, par le cœur, à Jean-Jacques Rousseau : « Je suis un Français du pays de Voltaire, écrit-il à Seippel le 12 novembre 1917. (Chose étrange que jamais mon intelligence n'a été plus française que depuis que je me trouve en opposition avec la politique prétendue française.) » Il l'était trop pour ne pas faire la différence d'une croyance fondée sur des éléments rationnels à une foi nourrie d'irrationnel : « ...Je crois, écrivait-il à Clara Collet le 20 mai 1909, contre l'opinion courante que nous, Français, nous sommes un des peuples les plus mystiques qui aient jamais été, — mystiques de raison, comme personne ne l'est plus à présent, sauf quelques Russes peut-être. »

C'est ce respect, inné aussi, pour ainsi dire, de la raison, accentué par sa formation de normalien et d'historien, qui l'empêche de se laisser aller aveuglément aux élans de foi qui soulèvent son âme. Il l'a noté dans une réflexion de 1943 :

Etrange dualité de ma nature! Une raison ferme, tranquille, inflexible, qui ne croit pas et sur laquelle aucun argument de foi ne mord. Un instinct du cœur, qui s'abandonne aux élans de la prière — et peut-être surtout au puissant courant du fleuve invisible coulant sous terre des siècles d'âmes croyantes qui m'ont précédé et engendré. Nous cheminons ainsi sur deux chemins parallèles, sans rien pouvoir l'un sur l'autre, mais sans nous heurter (34).

Nous retrouvons là, reconnu par Romain Rolland lui-même, le débat de ces deux forces de sa personnalité. D'une part,

(33) Lettre inédite à Clara Collet, 25 avril 1906.
(34) Cité par P. Claudel.

il reste attaché à la foi chrétienne, comme il l'écrit à Malwida, par « une préférence instinctive, originelle, et qui tient à notre foi première, — qui nous fait pencher plutôt, vous vers le protestantisme, moi vers le catholicisme; — bien que nous soyons tous deux absolument libres de pensée (35). » Au delà de ces attaches, il cherche à justifier et fonder en raison ces tendances profondes. Il rend hommage à cette religion pour son universalité, parce qu'elle est une incarnation « sur terre » de « l'unité humaine ». Mais le « souffle » appelait en lui un Dieu moins défini, dégagé des faits historiques mêmes. Et il regimbait aux coups sourds et puissants du « fleuve invisible » qui, finalement, n'avait pas trouvé « son lit... dans la plaine (36). »

QUATRIÈME VARIATION : LES NATIONS ET L'HUMANITÉ

Romain Rolland n'avait pas, dans ces conditions, grand effort à faire pour s'élever au concept d'humanité et pour le vivre. Il était poussé par un élan spontané à dépasser les limites naturelles de son pays, puis de l'Europe même, pour se consacrer à la fraternité humaine qui lui apparaissait l'application même du dessein divin. Si l'on veut bien comprendre sa pensée, il faut se garder d'y voir un rêve utopique. Elle est à ses yeux historiquement fondée. Au lieu de s'arrêter à la dispersion des peuples, il se concentrait sur leurs communes origines et sentait leurs liens réels de parenté. Je ne pense pas qu'il se soit fort préoccupé de rechercher les moyens pratiques appropriés à restaurer peu à peu cette communauté humaine, tant il était pénétré de la nécessité préalable d'en prendre conscience. Et c'est à communiquer ce sentiment d'évidence qu'il s'est appliqué avec parfois, dirait-on, une impatience à ne pas le voir partagé. Témoin cette mise au point de 1927, qui pourrait en revanche faire tressaillir d'une autre impatience certains lecteurs :

Cette France, où tout m'a meurtri, enfant, blessé, heurté, où tout m'a soufflé l'esprit de révolte, la foi qui combat, la volonté de briser les murs de la prison, la passion de Dieu — il y a bien des Frances dans la France.

Cet amour anxieux de la petite patrie, cette dilection qui s'en satisfait uniquement, ce nationalisme de petite paroisse — je le

(35) *Op. cit.*, p. 248.
(36) Voir note 19. Cf. un développement de cette variation dans mon article du *Mercure de France*, 1er mars 1951, *L'Ame religieuse de Romain Rolland.*

comprends à peine chez ceux qui n'ont jamais pu sortir de leurs quatre murs (et quatre murs peuvent-ils jamais emprisonner le vol de l'esprit?), je ne le supporte pas chez ceux à qui est ouvert l'infini du temps et de l'espace, le monde entier présent et passé. *Je suis trop vieux Français pour me contenter de la France pour patrie.* Avant d'y venir et d'y fonder il y a des siècles la famille qui s'éteindra en moi — j'ai déjà parcouru l'Europe entière, et au delà. Une bonne part des Français de France sont d'une des races d'invasion. N'imaginez pas que nous soyons à ce point esclaves d'un lopin de terre, que nous lui ayons vendu notre âme libre de grands oiseaux migrateurs! Notre patrie, elle est toute la terre qu'ont foulée les pieds de nos grands-pères. Ne croyez pas que je joue avec les mots! Tout ce que je trouve, depuis l'enfance, dans la pensée, dans les visions, de ceux qui furent, de ceux qui sont, en quelque peuple d'Europe ou d'Asie, je le retrouve, je sais bien que cela fait partie de mon moi : c'est tombé de mon chariot sur la route (37).

Sa pensée, on le voit, n'est pas différente de celle qui a suscité en 1914-1915 les articles recueillis dans *Au-dessus de la mêlée.* Rendant compte du *Journal des années de guerre 1914-1919,* M. Robert Kemp a déploré, avec beaucoup de sympathie, ce qu'il appelle le « péché d'orgueil » de Romain Rolland, — on sait pourtant que celui-ci a souhaité et attendu en vain qu'un autre, que plusieurs autres, plus qualifiés par leurs fonctions ou leurs croyances, prissent la parole à sa place (38), — et il écrit : « Romain Rolland en veut aux patries. Il parle de la patrie comme s'il n'avait jamais su ce que c'était (39). » M. Kemp n'a pas pris le temps de méditer la distinction qu'a fort justement relevée M. Martin-Chauffier dans sa préface : « Qui donc, demande Rolland, pouvait alors comprendre que, si l'on se dégage de l'idée de patrie, on ne se dégage pas pour autant de la patrie? Les socialistes et les chrétiens l'avaient oublié, les autres ne l'avaient jamais su.. Les patries, cela devrait signifier une concurrence pacifique et amicale entre les divers génies nationaux, qui ferait profiter le bien de tous et enrichirait le trésor commun (40). »

Or, ce n'était pas non plus une pensée née de l'événement qui fut une douloureuse déception. Dès avril 1905, à propos de la solitude dont il était reconnaissant à Péguy de l'avoir tiré grâce aux *Cahiers de la quinzaine,* Romain Rolland pou-

(37) Lettre à Jacques Robertfrance, secrétaire d'*Europe,* 9 décembre 1927.
(38 *Le Périple,* pp. 92 et 100.
(39) *Nouvelles littéraires,* 12 février 1953.
(40) *Op. cit.,* pp. XIV-XV.

vait confier le fond de sa pensée, que Péguy connaissait et qui reste vrai de toute sa vie :

« Ce n'est pas que j'aie toutes les idées de Péguy : il s'en faut de beaucoup. Je ne suis pas si Français, — ou je suis d'une autre espèce de Français. Je ne crois pas, comme il dit dans son dernier cahier, que « la race française est la seule visiblement élue de toutes les races modernes ». J'ai entendu dire à peu près la même chose dans tous les pays où j'ai été; et cela me paraît comique. Je ne crois même pas que « les races européennes soient les seules visiblement élues », et je n'ai aucune raison d'attribuer aucun signe d'élection à l'humanité même, et à la planète où je me promène en ce moment. J'ai l'âme nomade... Je ne puis m'enchaîner à une forme de vie. Tout ce qui vit m'est cher. Ma patrie, c'est la vie (41). »

Romain Rolland a bien marqué la nuance respective de leurs patriotismes par rapport à la défaite de 1870 : « La réaction est différente chez Olivier et chez Péguy. Chez tous les deux, accablement. Mais chez Péguy, volonté de revanche; et chez Olivier, effort stoïque pour élargir son amour de la patrie en un sentiment fraternel de l'unité humaine (42). » Or, Olivier-Rolland n'avait pas moins de « racines » que Péguy, et c'est précisément ce qui a fait le drame pathétique de Romain Rolland pendant les années de guerre 1914-1918.

A. La Guerre.

A la déclaration de guerre, Romain Rolland se trouvait en Suisse, où il passait l'été. Réformé du service militaire, il y demeura jusqu'à nouvel ordre. Ce pays neutre lui permettait de poursuivre un intense échange d'opinions avec ses amis de France, de Grande-Bretagne, d'Allemagne, d'Italie, de Hollande, etc., et il y avait l'écart désiré pour conserver la clarté de son jugement et le sang-froid au milieu des passions. Se considérait-il comme neutre? Nullement. Voici ce qu'il a écrit, à ce sujet, pour des étudiants suisses en 1926 :

La neutralité a vécu. Et moi, qui ai faussement été traité de neutre, parce que je me suis placé « au-dessus de la mêlée » des

(41) Lettre à Clara Collet, 30-31 décembre 1905.

(42) *Péguy*, Albin Michel, 1945, t. I, p. 45. Cf. t. II, p. 67 : « J'aime ma patrie « comme moi-même » : c'est le commandement du cœur — et de l'Evangile. — Elle est mon sang et ma substance. Mais je me sens frère des autres patries, et je suis fils de la Cité de Dieu, — celle de la communion des êtres dans la justice mutuelle et le respect de la liberté. »

nations, — qui ne voit que j'ai plus combattu que quiconque, et que je n'ai fait que préférer à une mêlée une autre plus vaste et (à mon sens) plus féconde.

Le *Journal des années de guerre 1914-1919* reflète, en effet, le débat de son esprit et le déchirement de son cœur. André Gide lui écrit alors qu'il lui paraît dangereux de « vouloir demeurer à la fois neutre et français » (43). Gide se trompe. Romain Rolland n'est pas neutre (la re-lecture d'*Au-dessus de la mêlée* nous en convainc aisément), il est Français *et* combattant pour la vérité, la justice, la fraternité humaine. Il est trop réaliste pour ne pas mesurer que les chances de paix sont nulles avant longtemps (44). Mais que du moins le mensonge soit écarté des propagandes fondées sur lui et que les hommes, même ennemis, respectent et aiment en eux-mêmes et en autrui leur commune humanité! Chaque nouveau mensonge lui est une souffrance, chaque petit fait de fraternité lui est une joie. Sa position pendant neuf mois au Service des Prisonniers de la Croix-Rouge Internationale à Genève le met au centre des angoisses et des émotions individuelles de toutes les nations. Au pasteur Louis Ferrière, en 1917, il écrit dans ce sens :

Rien ne me touche autant qu'un témoignage de sympathie que se rendent deux hommes dont la pensée est différente et, sur certains points opposée... Il y a partout des hommes de bonne volonté, — et il y a les autres. Au lieu de faire le jeu de ceux-ci, en mettant aux prises ceux-là, j'aspire à faire l'union de tous les hommes de bonne volonté. Ils sont dans toutes les nations, et, dans toutes, également opprimés (45).

Or, le « souffle », là, rejoint les « racines ». Il ne s'agit pas d'une abstraction creuse : « Jamais il ne me viendrait à l'idée d'effacer l'individualité des races et des êtres. Il ne faut pas appauvrir le monde (46). » Mais, comme il l'écrit plus tard à un correspondant allemand, en se réjouissant qu'au Japon, aux Etats-Unis, en Allemagne, en Russie, etc., des âmes se soient reconnues en Jean-Christophe, il s'agit de chercher et de trouver, « sous la diversité de l'habit, la fraternité de sang » et, pour cela, il faut « sous toutes différences d'écorce, aller au cœur! (Et vous entendez bien que,

(43) *Journal*, p. 123 (1914).
(44) Cf. le pessimisme prophétique des lignes sur lesquelles s'achève l'édition du *Journal :* « Triste paix! Entr'acte dérisoire entre deux massacres de peuples! Mais qui pense au lendemain? » (23 juin 1919.)
(45) Cousin du Dr Ferrière, directeur du Service des Prisonniers. Lettre du 4 juillet 1917.
(46) Lettre à Clara Collet, 13 janvier 1906.

quand je dis ce mot « cœur », je ne désigne pas la seule sensibilité, mais *les énergies essentielles de l'esprit!*) (47). »

Réciproquement, cette foi humanitaire réagit sur son patriotisme qui, loin de s'atrophier, s'en nourrit et s'en enrichit. C'est là ce patriotisme élargi que, accusé de préférences germaniques, il explique au bibliographe Hector Talvart dans une lettre extrêmement intéressante du début de 1926 :

> L'exceptionnelle fortune de la terre de France fut d'avoir été le confluent de tous les sangs d'Europe — voire même d'au delà : germaniques et latins, celtiques et ligures, arabes et saxons. Cette splendide verrière, on s'acharne à la détruire, pour y substituer, comme aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, des vitres décolorées. Je me suis efforcé toute ma vie de refaire les vitraux; et, si j'ai, dans *Jean-Christophe*, ramassé, restauré de préférence les morceaux « germaniques », c'est que le marteau des démolisseurs s'était surtout contre eux stupidement exercé. Je ne veux pas d'une France de Toulouse ou de Tarascon (si beau que soit son ciel). Je veux d'une plus *Grande France* — d'une plus grande Europe — d'une synthèse des forces de la Civilisation... Mais, puisque me vient de France une voix sympathique, j'y réponds en attestant que « le plus Européen des Français » (comme on me nomme souvent) n'est, au bout du compte, qu'un *Français intégral.*

Nul ne doute de la malice contenue en ces derniers mots, mais qu'il ait aussi souffert de se sentir en avant de son temps — nous commençons juste à nous faire à l'idée d'Europe, quand celle-ci lui était déjà trop étroite — et seul. Un frisson glacé traverse les premières pages du *Journal*, écrites en août 1914 : « Je me trouve seul, exclu de cette communion sanglante... Une fois de plus, je me sens, comme dans l'Affaire Dreyfus, isolé du reste des hommes. Et je cherche à comprendre pourquoi je suis ainsi, et d'où me vient ce don funeste de ne pouvoir m'associer à aucun des grands mouvements humains (48). » Sans doute est-ce le ton, le vocabulaire de Rousseau : mais quelle conscience aiguë de soi et des problèmes! S'il se mesure aux autres, ce n'est pas pour exalter sa différence, mais presque pour s'en affliger. Non pas jusque-là toutefois : il constate son désaccord; lui et les autres ne marchent pas du même pas; mais il connaît le juste pas qui convient à d'autres, comme il pouvait l'écrire en 1905 : « Mais si je sais bien quel serait mon devoir personnel, cela ne veut point dire que ce devoir me semble le devoir de tous... La patrie pouvait impunément se détacher de moi, comme une fleur fanée; le fruit nouveau était déjà

(47) Lettre à Ludwig Hamburger, 20 mai 1932.
(48) *Op. cit.*, p. 34.

là; je vis pour un autre idéal. Mais la plus grande partie de la nation en est-elle à ce point? — et lui arracher, ou même ébranler en elle l'amour de la patrie n'est-il pas non seulement dangereux, mais criminel?... On risque de tuer le seul idéal dont la plupart des Français soient encore capables, en ce moment... Patience : c'est le mot de toute sagesse... Laissez mûrir les âmes (49). »

B. La Colonisation.

La guerre n'a pas été son seul propos : il la considérait comme un accident, une maladie — chronique? — du corps des nations. Mais il y en avait d'autres : le fait de la colonisation, par exemple, lui posait des problèmes analogues. Romain Rolland était très nettement pour l'émancipation de tous les peuples, mais une émancipation progressive, et non sans des précautions et des nuances où se manifestent à la fois son réalisme historique et son esprit de justice.

Répondant à Paul Kellog au sujet de la guerre du Rif et des événements de Syrie de 1925, il se réclame de sa formation d'historien et veut, avant de juger, avoir les éléments d'information du problème : « Pour l'apprécier avec équité, il faut le considérer du double point de vue des conquérants et des conquis. » Il fait la part du passé, d'un esprit de conquête transformé en esprit de civilisation, et du présent, c'est-à-dire d'une situation menaçante. Sans méconnaître « la prétention suspecte des premiers de servir la cause de la civilisation, en même temps que leurs intérêts », il veut examiner aussi la « situation pratique réelle » ainsi créée : « Si le conquérant s'arrête en chemin et fléchit, toute sa conquête chancelle. L'Islam entier se soulève. Et qui peut calculer les ruines, — non seulement pour la France, mais pour l'Europe? (50) » Rapprochant ce cas de celui de l'Inde, il souhaite une entente réciproque à raison de « sacrifices communs », mais craint qu'il ne soit trop tard, en constatant combien, à la vue des symptômes de faiblesse de l'Europe, « leur propre force qui renaît, leur orgueil, indien ou musulman, s'est exalté ». Et il semble bien conclure à la nécessité de faire face aux obligations de l'heure : « ils [les Européens] ne peuvent plus s'en dégager sans périr. »

Un an plus tard, il proteste formellement contre la condam-

(49) Lettre à Mlle Cosette Padoux, décembre 1905.
(50) Lettre du 18 novembre 1925.

nation d'un Indo-Chinois pour délit d'opinion, mais, en même temps, ne manque pas d'alerter ses camarades contre eux-mêmes et les invite à « combattre les stupides préjugés de vanité de races qui, en divisant les peuples d'Europe et d'Asie, ruinent l'œuvre commune de l'humanité » :

Les Européens en sont les premiers responsables. Mais les Asiatiques n'en sont pas non plus exempts. Je le vois en certains pays d'Asie, où les peuples opprimés longtemps, à peine ont-ils l'espoir de se libérer, affichent des préjugés d'orgueil, de supériorité, de race, de mépris des autres, qui ne valent pas mieux que ceux des oppresseurs. C'est une plaie de l'espèce (51).

Et cela est vrai aussi de l'Afrique. Toutefois, un bien est sorti de ce mal : c'est l'interpénétration des civilisations étrangères : « L'âge des civilisations isolées est passé. Il a réalisé des prodiges de beauté. Conservons-en le souvenir pieux, mais ne cherchons pas à répéter le passé. » Il s'agit de bâtir l'avenir sur « l'Egalité des droits et des devoirs. »

On voit que sa position à l'égard d'un tel problème est nuancée, souple, et, loin de montrer la rigueur d'un idéologue à principes, s'inspire d'une réflexion maintenue et variée au contact des réalités. Il est permis de retrouver dans ce double point de vue une fidélité égale au « souffle » et aux « racines ». Sans renier l'idéal élevé d'amour qui commande, de son cœur, sa vie et sa pensée, Romain Rolland ne dément pas non plus cet esprit de justice « en raison », à la manière de Voltaire, qui paraît être aux racines de son être.

CONCLUSION : « LES LÉONIDES »

Cette « harmonie des contraires », que Romain Rolland poursuit d'Empédocle en Pascal (52) et cherche à instaurer aussi bien en lui-même que dans le monde pensant et sentant, il en a fait la clef de son *Epilogue* du *Théâtre de la Révolution,* je veux dire du drame des *Léonides.*

(51) *Aux Etudiants et travailleurs indochinois résidant en France,* 17 mai 1926.

(52) Cf. *Empédocle d'Agrigente,* éd. du Sablier, 1931, p. 23, p. ex. : « Ils [les Présocratiques] ont réalisé l'idéal que nous rêvons : unir et harmoniser toutes les forces de l'âme, la raison et la foi, la double observation des sens et de l'œil intérieur. » Et, dans une lettre de 1916 à P. Seippel, il cite Pascal : « On ne peut faire une bonne physionomie qu'en accordant toutes nos contrariétés » etc., et le commente ainsi : « Le travail du penseur (et aussi du savant), c'est justement de saisir les contraires et de les expliquer par un principe supérieur, ou (s'il est un artiste) de *les harmoniser en lui.* »

Cette œuvre confronte en 1797 dans l'exil désormais commun, à Soleure en Suisse, les deux adversaires de *Pâques Fleuries*, le ci-devant Prince de Courtenay, émigré de la première heure, et l'ex-conventionnel Regnault, neveu de son ancien notaire, chassé à son tour par les derniers développements de la Révolution française. Tous deux sont séparés par les idéologies, les origines sociales, et un drame personnel qui en a fait deux ennemis irréconciliables. Tels sont les deux irréductibles que Rolland dramaturge s'est promis d'accorder. Après bien des heurts et des rappels de leur haine, les deux antagonistes ont renoncé à user davantage du « terrible pouvoir de destruction » de l'homme, et ils ont fait la paix. C'est l'amour qui a réalisé ce miracle. Il a surgi entre le Comte, fils du Prince, et Manon Regnault, fille du jacobin. Je simplifie (53). Ces personnages incarnent, avec de nombreuses interférences, les « racines » (de la terre, de l'aristocratie) et le « souffle » (de la révolution). Dans une apothéose finale, ces « racinés » devenus « déracinés » souhaitent de « s'enraciner » à nouveau, de fonder une « souche » commune dans une terre neuve de l'univers, et, en attendant l'heure du départ pour l'Amérique, ils regardent les « lumières du ciel [qui] s'agitent comme des herbes » (54) :

LE COMTE : — ...Nous tâcherons d'y refaire une race nouvelle de Courtenay, qui fonde ses titres, non sur le passé, mais sur l'avenir...

LE PRINCE : — Les Léonides !... L'artificier du ciel, Novembre, jette à poignées le grain d'or dans la nuit... Oui, ce sont les débris d'une constellation, la poussière héroïque d'un monde détruit, le Lion.

REGNAULT (*transporté*) : — C'est le nôtre ! Aux quatre coins du ciel, une invisible main nous lance dans l'univers.

LE PRINCE : — Pourquoi pas ?... Nous nous étions trop habitués à croire que la vie est une sage rivière de chez nous qui sinue dans le même vallon, entre les mêmes prés. Nous sommes peut-être faits pour être dispersés à tous les coins de la terre, afin que se propagent notre sang et notre pensée...

On ne sera pas surpris, après nos explications, de voir des images de la terre, du ciel et de l'eau réunies dans cet admirable tableau symbolique sur lequel s'achève le drame : la terre et le ciel s'unissent dans l'eau qui les reflète. Pourtant,

(53) Voir pour un développement nuancé mon article *Romain Rolland et Malwida*, publié dans la revue *French Studies*, Oxford, avril 1950, et dont la présente étude est une reprise sous une forme différente et avec de nouvelles variations.

(54) Ed. du Sablier, 1928, p. 198 sq. Le germe du drame, contemporain des *Loups*, remonte à l'été 1898 que R. Rolland passa à Soleure; la préface est datée de 1927.

cette fois, la rivière est le symbole d'une vie sédentaire, comme celle de Mistral, admirée en 1894, « tout entière enfermée dans le cadre étroit de la terre, où elle naquit, et où elle mourra » (55). Mais de telles rivières naît le « fleuve invisible », qui ne demande qu'à sourdre. Pour les deux ennemis, placés en face d'un monde nouveau, sont enfin venus ces « temps accomplis de la maturité où, les coups répétés des blessures de la vie élargissant les fissures de l'écorce, la poussée de l'âme intérieure fraie à l'Etre caché son lit de fleuve dans la plaine » (56). L'Univers, sous le signe céleste des Léonides, semble participer à cette union des deux ennemis, qui, sans renoncer pour autant à leurs formes de pensée différentes, sont liés à cheminer à l'avenir côte à côte, appuyés l'un sur l'autre.

Lui-même, Romain Rolland, n'a pas échappé à ce rêve paisible de terminer sa vie dans son terroir natal et de se fixer, dès 1937, sur cette « colline inspirée » de Vézelay. Il a chanté ces attaches terriennes dans une page lyrique et positive du *Voyage intérieur* (57), que je veux encore citer pour clore provisoirement cette série inépuisable de variations sur cette âme infiniment riche, et où Romain Rolland revendique avec humour son autonomie par rapport à un monde méditerranéen, tant aimé pour sa chaleur et sa lumière, son imagination et sa générosité :

Je suis terrien. Je suis fils de l'argile et de l'eau des rivières. C'est ma chair. Vous ne m'annexerez pas, hommes-poissons de la mer sans marée, — hommes des grèves et des sables, — grands peuples que j'admire, mais à distance, vous n'êtes pas de ma famille ! Si je voulais, par jeu, rebobiner à rebours la quenouille de mes existences, enrouler de nouveau le fil des générations et de leurs routes de vies que les siècles ont dévidées, je trouverais la terre, la terre à perte de vue, la terre sous les pas des tribus qui cheminent, la terre rugueuse et velue, et son souffle qui se mêle à celui de l'homme à la houe, et sa couche où se fond la substance des morts. Des plaines et des monts, des chariots qui roulent, les longs rubans des routes et les fleuves annelés. Je suis « l'homme qui marche » ; et je ne sais d'où partit mon lointain pèlerinage, si c'est de chez mes cousins du Don et de l'Oural, ou de l'au delà mythique des hauts-plateaux d'Asie ; mais je sais bien qu'à mes dernières étapes, mes toits roulants et mes longues jambes, nous sommes venus du Nord.

Et « l'homme » a poursuivi sa marche. A l'image du monde

(55) *Choix de lettres à Malwida, op. cit.*, p. 117.
(56) Cf. n. 19.
(57) P. 180.

disparu du Lion et de la constellation dispersée aux champs du ciel, il a semé ses pensées et ses sentiments aux quatre coins du monde, au souffle qui porte toujours plus haut et plus loin dans la voie trinitaire du Vrai, du Beau et du Bien (58).

(58) Cette étude représente la mise au point d'un thème de conférence qui a fait l'objet d'une tournée à travers des universités et villes de l'Allemagne de l'Ouest (janvier-février 1953).

MERCVRIALE

LE MOIS DE PARIS

PARAPETS A LOUER. — Je ne connaissais autrefois — au sujet des parapets à louer — que les notions élémentaires exigées par le certificat d'études militaires des hommes de la classe 1903 dont l'attribution dépendait des pieds, plus exactement de la résistance de la peau de la plante des pieds. Les lauréats les mieux jugés étaient les pauvres diables surmenés par les enseignements sévères du peloton des élèves caporaux, les futurs « corporaux » chefs d'escadre et, parmi les refusés, les lancepessades devenus des soldats de 1re classe. Je pus enfin parvenir à coudre le galon de laine rouge qui témoigne de cette distinction après près de sept années de services loyaux entre Mourmelon, Toul, Dongermain, Souchez et la suite, de Verdun à la Somme; ce qui me permet dans l'intimité d'évoquer des villages pulvérisés et des paysages fantastiques inutilisables.

Sur les remparts de Toul, à droite et à gauche de la Porte de Metz, il existait, selon la tradition, des parapets signés Vauban. De ces parapets, les soldats de l'Ancien Régime, de blanc vêtus et coiffés du tricorne, pouvaient apercevoir l'ennemi, le contempler presque nez à nez et lui envoyer, après la manœuvre de la charge en douze temps, des propos goguenards, d'un usage éprouvé par des siècles d'humour guerrier. Les « Face de rats » et les « Peaux de fesse » ne devaient apparaître que bien plus tard, en 1914. J'ai vainement cherché dans mes documents, qui sont nombreux, un exemple de ces boniments de parapets. On ne trouve rien ni dans Montluc, ni dans Brantôme, capitaine aux Gardes Françaises, ni dans la Popelinière, ni dans le sonnet en langage soudardant du capitaine Marc de Papillon de Lasphrise. Cependant, au XVIIIe siècle, l'argot des sociétés équivoques de la Courtille et de La Rapée fait son entrée dans le langage des troupiers. C'est, en général, l'argot de Vadé, qui fut une sorte de chansonnier réaliste de son temps. Quelques-unes de ses chansons

nous révèlent que les Gardes Françaises fréquentaient de préférence les parapets du Pont-Neuf, où les accortes chambrières et les demoiselles de boutiques donnaient de la personnalité à l'esprit de corps de ces soldats très affranchis à la fin du règne de Louis XV. Dans ces bluettes, la célébrité est acquise aux noms de Fanchon, de Ninon, de Margot-la-Ravaudeuse et de Mme Bourguignon, la femme à Petit-Louis dit Cartouche. On peut constater que l'usage des parapets tend à se disperser dans les éléments d'une chronique de Paris qui ne manque pas d'intérêt. Mais, dans Paris, des gens de traditions paisibles, pas toujours aimables, enclins à la flânerie, désirent la protection des parapets quand les amoureux de l'immobilité se penchent afin de mieux contempler l'eau dont le silence est bénéfique et plus sain que les macérations qu'elle inspire sous prétexte d'hygiène et de distraction. Il suffit de regarder une eau vivante pour macérer, mais cette fois dans la béatitude substantielle de l'inaction et de l'isolement à l'état pur. Ces anciens parapets, ce sont ceux d'Arthur Rimbaud. Il y fait allusion. Rappelez-vous ces mots : « L'Europe aux anciens parapets... » Que sont devenus ces anciens parapets de l'Europe? Pouvons-nous reconstituer leurs formes en ce temps présent? Et quels remparts, quels ponts européens désireraient ou accepteraient maintenant leur protection? Un promeneur d'Europe courbé sur les eaux du Nord ou sur les eaux du Sud pouvait, il y a encore un demi-siècle, se protéger derrière un parapet et scruter l'horizon quand son instinct l'avertissait d'un danger, d'une catastrophe venue de loin dans le monde prêt à mordre à même les remparts.

Il est donc permis de regretter la destruction des anciens parapets de l'Europe. Ils ne sont ni à vendre, ni à louer : ils n'existent plus, ce qui n'est pas engageant. Des gens comme je le suis devenu — depuis peu, d'ailleurs — aimaient à se vautrer au soleil et à se frotter le dos, comme le font les ânes, sur l'herbe des glacis. En somme, ces souvenirs de fortifications tutélaires appartiennent à la pensée des indolents. J'aime bien ceux qui se confient à leur indolence quand elle est naturelle : c'est la seule défense qu'un homme de qualité puisse opposer aux inventions saugrenues mais administratives de la puissante sottise de notre temps; ce temps qu'elle conduira jusqu'à sa perte que l'on ne doit pas confondre avec la perte si féconde du fameux temps perdu des manuels de morale sociale.

Un des gestes les plus dramatiques est celui d'un homme qui enjambe un parapet dans la nuit. Pour aller où? Le mystère des parapets romantiques apparaît dans cette question. On peut

supposer que dans le cas d'Arthur Rimbaud la décision de partir pour l'Afrique fut conforme à l'image de l'homme qui enjambe un parapet, peut-être afin de connaître le repos absolu des pêcheurs à la ligne. Le dernier personnage créé par Arthur Rimbaud après sa chute dans le vide de l'action fut Henri de Monfreid. C'est, je pense, au bord de sa mahonne ou de son dundee devant Tadjourah que le talentueux aventurier entendit les dernières paroles de Rimbaud sur son lit d'hôpital : des mots imprévus entre la Saison en Enfer et les cours du café dans les petits ports de l'Arabie.

C'est ce que l'on récolte quand l'envie vous tracasse de franchir les vieux parapets de l'Europe : on tombe lourdement dans le « sureuropéen » qui est un monde sans clients pour ceux qui vendent des mots inexplicables presque toujours impropres à la consommation. Il n'existe pas de bulletin officiel pour indiquer le cours des mots et leur cote dans les colonnes de la sentimentalité sociale.

En principe, le mot parapet porte en soi une image de quelque chose à contempler en appuyant sa poitrine contre une pierre que l'on voudrait tiédie par le soleil : c'est en langage touristique ce que l'on appelle une vue. Cette supposition généreuse qu'un parapet est un abri ne retient pas la méditation. Les personnes qui consacrent la moitié de leurs nuits à soupeser leurs chances ne découvrent jamais le point géographique d'une bonne île déserte de tout repos dans le genre de celle qui abrita et nourrit la famille exceptionnelle du Robinson Suisse. Cette famille tendrement unie retrouva le paradis terrestre, celui d'Eve et d'Adam qui l'un et l'autre, à longueur de journée, se prélassaient sur une tapisserie à fleurs vivantes, parmi des animaux d'une innocence imperméable. On peut comparer l'art d'écrire à ces sortes d'îles d'une poésie toujours sympathique dont le possesseur construit, à la mesure de ses désirs clandestins, les parapets qui en protégeront le charme et les inquiétudes. Dans l'existence d'un écrivain, ses propres livres, contemplés au moment qu'il additionne ses comptes, ressemblent à des îles, tantôt fleuries, tantôt semblables à des bagnes expiatoires. A cet instant, quelquefois solennel mais peu public, le mot parapet prend sa signification qui n'est pas seulement une béatitude d'entrepreneur de maçonnerie. Les dangers se heurtent contre les parapets de l'imprimerie. L'auteur accepte, parfois en réprimant un léger frisson, l'efficacité de ces digues qui tout en s'éloignant du passé ne se sont pas évanouies dans un avenir qu'il lui fut facile de pressentir, car c'était son métier : un

métier de défense passive soumis à des cortèges qui ne défilent pas dans toutes les rues.

Quand le temps se fait mon complice, j'appuie ma poitrine contre le parapet qui me permet de dominer la nature, tout au moins devant ma demeure. Et je désire que ce paysage devienne fabuleux, c'est-à-dire peuplé d'histoires à vérifier et à raconter. Par exemple, je crois apercevoir entre les feuilles du tilleul tous les poissons de la rivière, les poissons volants d'eau douce, ivres de joie pour avoir, enfin, atteint la cime d'un arbre sans explications. Et sur la rapide petite rivière, il me serait agréable de saluer toutes les mésanges du clos, nageant au fil de l'eau afin d'aller vers la mer à Deauville, sans doute, ou à Juan-les-Pins. C'est simplement un aspect de parapet rompu. J'oubliais de dire, afin de mieux préciser le décor spirituel de ces témoignages, que les hommes ne commencent à comprendre leur condition d'homme qu'au moment de mourir. Cet instant, généralement bref, fait toujours regretter que cette seconde de pureté ne puisse durer toute une vie.

Pierre Mac Orlan.
de l'Académie Goncourt.

LETTRES

A LA LUMIERE DU SANG. — On souhaiterait que la douloureuse tragédie qui ensanglante le Guatémala — (j'écris ces lignes dans les derniers jours de juin) — eût au moins la conséquence heureuse d'attirer l'attention sur un très grand poète et romancier : Miguel Angel Asturias. Son nom est encore peu connu chez nous. Il y a là une ignorance à réparer vite, si nous ne voulons en rougir. Et nous avons les moyens de la réparer, puisque trois des œuvres capitales d'Asturias ont été publiées en français depuis 1952 : *Monsieur le Président* (1), *Légendes du Guatémala* (2) et *Hommes de maïs* (3). Je me hâte de dire qu'elles ont eu la chance d'être traduites par deux exceptionnels connaisseurs des littératures d'Amérique latine, l'un et l'autre écrivains de race : Georges Pillement (aidé par Francisca Garcias et Yves Malartic) et Francis de Miomandre. Il fallait leur ferveur

(1) Bellenand, éditeur.
(2) Gallimard. Collection « La Croix du Sud », dirigée par Roger Caillois. Une première édition fragmentaire de cet ouvrage parut autrefois aux *Cahiers du Sud*.
(3) André Martel.

pour révéler, au sens photographique du mot, des textes dont la complexité, la langue, le lyrisme, l'architecture, opposent à la version des obstacles multiples. Miguel Angel Asturias naquit à Guatémala de l'Assomption, la capitale, en 1899. Après des études en droit, il séjourne à Londres, puis à Paris, où il suit les cours du professeur Georges Raynaud consacrés aux cultures et religions amérindiennes. Nommé « attaché culturel » à Buenos-Ayres, il entre dans la carrière diplomatique. Le voici de nouveau à Paris, en 1952, comme conseiller d'Ambassade. Hier encore, si je ne me trompe, il représentait son pays près la république de Salvador. Si l'expression « ami de la France » n'était conventionnelle, on l'emploierait volontiers à propos d'Asturias. Je pense que son cœur dut être touché de la protestation élevée par les écrivains français contre l'agression injuste dont son pays est victime. Cette protestation, d'ailleurs, lui-même la suscita.

Qu'il me soit permis d'évoquer un souvenir personnel. Lorsque j'arrivai, en septembre 1952, à Guatémala, les journalistes m'interrogèrent aussitôt, sans attendre, sur Asturias. Le connaissait-on? L'avais-je lu? Ils étaient impatients de savoir ce qu'un critique français — (et, à travers sa modeste personne, la France, Paris) — pensait de leur compatriote. Je me souviens de l'inquiétude de nos représentants là-bas, mes amis le ministre Coiffard et son adjoint Castel. N'allais-je pas avouer mon ignorance, ou exprimer des réserves? Les peuples d'Amérique Latine sont d'une telle susceptibilité... Un rien les froisse. Je le savais. Quelques semaines plus tôt, je blessais un poète brésilien, en toute innocence, pour m'être plaint des moustiques de Rio! Cette fois, rien à craindre de semblable. *Monsieur le Président* venait de paraître, salué de louanges par la presse. Je déclarai mon admiration. Nous fûmes satisfaits les uns des autres.

Je ne rapporterais pas cette anecdote si elle ne témoignait du caractère totalement *national* de l'œuvre. Le diplomate Asturias a pu vivre à l'étranger pendant longtemps, il n'en demeure pas moins l'homme de la terre où il naquit, grandit en écoutant les contes d'une nourrice indienne, promena son adolescence au long des ravins montagnards, les *barrancas*, profonds comme des blessures héritées de ces Géants ancestraux dont parle la mythologie Maya... Admirable terre! Toujours *terra incognita*. Entre un Mexique trop exposé à l'influence anglo-saxonne des Etats-Unis frontaliers et les autres pays de l'Amérique Centrale, presque tous tirant vanité de leur sang « blanc », le Guatémala se présente comme le plus indien des états. « Nos ancêtres les Mayas... » Ces mots, les Guatémaltèques les prononcent avec une juste fierté :

les Mayas furent les Hellènes de l'Amérique, les Aztecs n'en furent que les Romains. Les voisins du Guatémala s'appliquent à cacher la part reçue des autochtones, leurs vieilles familles prétendent rageusement à la *limpieza de sangre*. Ici, les deux tiers de la population sont indiens. Et il y a des indiens dans le gouvernement. On imagine que cela n'est pas considéré d'un œil favorable par les racistes des alentours, lesquels ne se privent pas d'aider à l'extinction des vieux peuples et des anciennes cultures, s'il est nécessaire de le rappeler.

Dans les campagnes, les paysans ne parlent pas l'espagnol. Ils se soucient peu de leur gouvernement. Ils ignorent même ce qui se passe dans la capitale. Depuis la réforme du colonel Jacobo Arbenz, ils savent qu'ils peuvent attendre du pouvoir autre chose que des servitudes, mais ils continuent de vivre à l'écart, méfiants et réfractaires, jaloux de leurs coutumes, traditions, croyances. Pour la plupart, ils sont convertis. Leur christianisme est un syncrétisme : les cultes d'autrefois percent sous lui, lui trouent la peau. Chaque village conserve des souvenirs lointains, des légendes où brillent les mythes de jadis comme les braises non éteintes des pyrées sacrificiels. Le Guatémala possède une « couleur », un caractère, une personnalité qu'on chercherait vainement dans les autres états de l'Amérique Centrale.

Me suis-je écarté de l'œuvre de Miguel Angel Asturias? Nullement. Ces notes rapides conduisent vers elle, la précisent déjà. De l'œuvre entier les *Légendes du Guatémala* sont la quintessence. Ce livre, le premier d'Asturias, se compose de textes, de légendes, d'une espèce de « mystère » théâtral; il exige une lecture attentive, et peut-être même sera-t-il obscur pour qui ne sait rien de la culture maya. Je recommanderais, si j'osais, qu'on lût (ou parcourût) auparavant la très importante étude de M. Raphaël Girard, *Le Popol-Vuh* (4), ouvrage de science, oui, mais capable d'éclairer l'histoire de l'Humanité. Il y a quatre cents ans, un indien Quiché transcrivit dans sa langue originelle les traditions millénaires de sa race. Heureusement, il se servit de caractères latins, ce qui permit à un religieux du XVIII[e] siècle, le Padre Francisco Ximénez, habitué aux dialectes indiens, de traduire le texte. Ce texte, c'est le *Popol-Vuh*, bible des Mayas, dont les récits et les enseignements se perpétuaient oralement. Il fut longtemps impossible de l'entendre : clair pour les indiens, il demeura secret pour les blancs. Son langage symbolique, son ésotérisme nous échappaient. On pouvait seulement deviner sa

(4) Payot, éditeur.

richesse historiographique. Aujourd'hui, sa signification demeure encore mystérieuse pour nombre de ses parties. Disons pourtant qu'il nous révèle au moins une conception indienne de l'histoire fort différente de la nôtre : le *Popol-Vuh* témoigne d'une identification parfaite de l'histoire avec les mythes. Nous ne nous trouvons pas devant l'histoire, d'une part, et les mythes, de l'autre. Nous sommes devant un mythe-histoire. Le rôle de l'histoire est de manifester le mythe par la tragédie. Une telle conception a ce qu'il faut pour dérouter les érudits d'Occident, pour lesquels l'histoire est succession d'événements. En revanche, le *Popol-Vuh* atteint à une sorte de transcendance poétique. C'est un poème sacré.

Comme tous les poèmes initiatiques, le *Popol-Vuh* propose une explication du monde, sur quoi se fonde sa morale dualiste. Il y eut, d'après le texte, non pas une, mais quatre créations, séparées par des cataclysmes destructeurs, néanmoins unies en un seul Tout par des liens de causalité. Or, les légendes, dont s'illustre et s'explicite la tradition, nous les découvrons dans l'œuvre d'Asturias, et particulièrement dans ses *Légendes du Guatémala*. Exception faite de leur appartenance à un sacré obscur, elles ont pour elles, aux yeux d'un lecteur non averti, la dense beauté de poèmes en prose. Citons le jugement de Paul Valéry à leur propos : « ...J'en demeure assez ivre. Rien ne me parut plus étrange, — je veux dire plus étranger à mon esprit, à ma faculté d'attendre de l'inattendu, — que ces *histoires-rêves-poèmes* où se confondent si bizarrement les croyances, les contes et les mœurs de tous les âges d'un peuple composite, tous les produits capiteux d'une terre puissante et toujours convulsive, en qui les forces de divers ordres qui ont engendré la vie après en avoir dressé le décor de roche et d'humus, sont encore menaçantes et fécondes, comme prêtes à créer, entre deux Océans, à coup de catastrophes, de nouvelles combinaisons et de nouveaux thèmes d'existence. » Relisons ces lignes à la lumière de l'actualité. Quelle intuition !

Ces *histoires-rêves-poèmes* naissent, dit Asturias, « quand le coucou des rêves s'éveille ». Le coucou des rêves parle, mais sa voix nous parvient à travers l'épaisseur du temps, ainsi qu'émergent de la forêt tropicale les assises des cités des empires mayas. Le chant, comme une fumée d'écobuage, monte des Tikal, des Palenque, des Uaxactum, des Copan, des villes prestigieuses endormies depuis des siècles sous la brousse et les arbres, usées d'oiseaux-mouches. Il éveille les rois morts près des aires sacrificielles, entourés de guerriers, de mages et de déchiffreurs

d'astres. Il se glisse entre les images disjointes des dieux effacés. Sans doute Kukulkan, le Quetzalcoatl des Mayas, sentenciait-il ainsi après l'orage, sur les volcans... A l'appel du coucou des rêves, l'Amérique indienne se lève, innombrable.

Elle rejoint l'autre Amérique : celle des Conquistadors, des hommes de fer ibérique, survenus à cheval. « L'Arbre de la Vie » maya se double de la Croix chrétienne. Rien n'est simplifié : sous la pluie tropicale, les temples de la foi nouvelle se gonflent d'ors baroques, les voûtes et les murs bourgeonnent en têtes d'anges, le bois suspend au-dessus des chefs inclinés une flore épaisse, les boucles végétales, les lianes éloquentes d'un churigueresque exalté de chaleur violente. Voyez les images de Miguel Angel Asturias! De la lune, il ne craint pas d'écrire : « Cette pelure de pomme de terre en or. » L'image suit l'image, le symbole succède au symbole. Le gongorisme s'épanouit en fleurs de rhétorique géantes, semeuses d'amour et de mort. Je cite : « La ville buvait l'orangeade du crépuscule, vêtue de jolis nuages de tarlatane, avec des étoiles sur la tête comme un ange de retable. Des clochers lumineux tombait, dans les rues, la bouée de sauvetage de l'*Ave-Maria* ». (*Monsieur le Président.*) Voici un art d'écrire où s'unissent le « primitivisme » indien et le baroque provincial des envahisseurs, la magie des sorciers et les superstitions de l'Espagne.

Le plus facilement accessible des livres de Miguel Angel Asturias est *Monsieur le Président*, évocation lyrique d'une dictature dont souffrit le Guatémala (celle de l'odieux Cabrera), portrait de presque toutes les dictatures de l'Amérique Latine. Dans ce roman, — un roman « rouge », — se répondent richesse et misère, amour et haine, réalisme et poésie, en un colloque d'un incroyable paroxysme. On peut entrer dans l'œuvre d'Asturias par ce livre d'indignation généreuse, ensemble pitoyable et féroce : un livre aux veines ouvertes. Puis on lira *Hommes de maïs*. Une épopée. Les Indiens Maya attribuaient au maïs une origine divine. Il ne dépérirait pas sans que meurent aussi les Jumeaux sacrés qui délivrèrent la terre des Géants. Il y a un étroit rapport étymologique entre les mots désignant le centre du monde (*ishin*) et la graminacée (*ixim*) : le maïs est central, sa culture relève des rites. L'homme naquit du maïs. La santé humaine est en relation avec le développement de la plante. Quand arrivent des *ladinos* — (les métis à la solde des exploiteurs blancs) — pour brûler les forêts, cultiver « en grand » le maïs, le transformer en profane objet de négoce, les Indiens d'aujourd'hui, descendants des anciens Mayas, s'insurgent. C'est

la guerre. Ils seraient victorieux, n'était la trahison : leur cacique, Gaspar Ilom, meurt empoisonné. Mais les sorciers poursuivent la lutte sainte, leurs ennemis tombent victimes des sortilèges... D'autres récits de sorcellerie accompagnent le sujet principal : une femme transformée en pierre, un facteur rural convaincu d'être un coyote, etc. Texte extraordinaire, fascinant, où le surnaturel déborde des pages.

Non, vraiment, on ne saurait admettre que ces livres demeurassent trop peu connus. Ce qu'un Ramuz est à son Valais, un Faulkner à son Sud américain, un Giono à sa Provence, Miguel Angel Asturias l'est à son Guatémala. Homme de son sol, et poète de ses frères, mais parlant à tous les hommes... Puisse, dans le tragique aujourd'hui, son *Nahual*, le double commis par les anciens Mayas à la protection des êtres, veiller sur lui, le défendre. ***Max-Pol Fouchet.***

Le bateau d'Emile, par *Simenon;* in-16, 236 p., 390 fr. (Gallimard). — Imperturbable, Georges Simenon poursuit une œuvre qu'il faut comparer à celle de Dumas non seulement pour l'abondance, mais pour la rapidité narratrice. La narration, à vrai dire, si elle est plus serrée que celle de Dumas (lequel muse volontiers en contant), — c'est plutôt dans la série policière qu'elle garde jusqu'au bout sa tension. Peut-être parce qu'il existe alors deux intrigues entrelacées qui s'épaulent en s'opposant : le système du chasseur, le système du gibier; si l'une des deux lignes d'intrigue tend à s'affaisser, l'autre est là pour prendre la relève. Dans les récits non policiers, par exemple dans les neuf nouvelles réunies sous le titre de *Le bateau d'Emile,* il arrive que, faute de ce renforcement contrapunctique, le dénouement désoriente et déçoive. Simenon semble d'ailleurs avoir conscience de cette faiblesse, lorsqu'il la masque ou la compense par la précipitation, par la brutalité, par un choc de surprise. Sent-il son futur lecteur réticent, il l'achève d'un coup de matraque.

Reste la fameuse *atmosphère* dont on est bien obligé de dire le nom chaque fois qu'on parle d'un de ses livres. Le nom est et demeure juste; et pourtant on commence à en être excédé; car enfin ce n'est qu'un mot. Pourrait-on savoir, ou entrevoir, de quoi elle est faite, cette « atmosphère »?

De ceci entre autres, que Simenon est toujours exactement concret. Même une idée est chez lui présentée sous un aspect concret, — sous *son* aspect concret, c'est-à-dire par les effets physiques qui en sont les signes dans un organisme. Ainsi dans la première page de la nouvelle qui donne son titre à notre recueil : « Car il ne s'agissait pas de microbes. Il s'agissait d'une idée. Une idée aussi, ça commence par une petite tache de rien du tout à laquelle on ne fait pas attention. Puis on se met à la regarder de temps en temps. On a l'impression qu'elle grandit, qu'elle s'étend. On s'efforce de la chasser et c'est un peu comme si on grattait un bouton, ça grandit toujours plus vite et un beau jour on est obligé d'aller sonner chez le docteur. » (Notez au passage le trait concret : non pas « d'aller

chez le docteur » ou « d'aller trouver le docteur », mais « d'aller *sonner* chez le docteur ».)

Or le concret va ici sans description, — sans ces morceaux de bravoure que les manuels scolaires appellent *descriptions* et qui se découpent si aisément pour faire bonne figure dans les *Morceaux choisis*. Pas d'ensembles constitués. Mais des séries fragmentées de notations qui sont insérées çà et là selon les besoins du récit, non selon les règles de composition d'un tableau détachable. Dans le complexe du concret, sont seuls retenus les traits de convergence qui servent, qui confirment le mouvement romanesque. Même remarque pour les dialogues. Ils sont fort nombreux. Leur apparence est rudimentaire. Les répliques sont brèves, et il s'y dit rarement quelque chose qui compte, — quelque chose qui compterait si on l'isolait. Ce sont des *échappements*. Ce n'est pas l'expression des pensées! c'est leur rumeur et leur bourdonnement, c'est l'expansion de leur pression. Et les dialogues concourent alors de la même manière que les éléments du décor au sens, à la couleur, à la cadence de l'action. C'est ainsi qu'une technique branchée directement et exclusivement sur le matériel implique un art très poussé du tri, de l'élimination, de l'ellipse, de l'abstrait. Voilà maintenant l'abstrait et le concret accommodés ensemble, allez vous y reconnaître.

Devant cette sélectivité nous imaginerons donc chez le romancier un certain sentiment du roman qui peut-être se confond avec ce qu'on appelle « atmosphère » quand on en contemple du dehors les effets, et qui, éprouvé du dedans, se confond peut-être avec le sentiment de soi. On comprend pourquoi Simenon n'est jamais si bon que lorsqu'il évoque des brumes, des crachins, des canaux, des péniches, les feux nocturnes des ports et l'âcre pipe de Maigret : ne jamais parler de lui-même est la ruse dont il se sert pour libérer en lui une nature profonde. Où l'on retrouve le paralogisme de la littérature prétendue réaliste. Quant à ceux qui vont doutant si cette œuvre-là aussi, Maigret inclus, est digne ou non du nom de littérature, — Dieu les bénisse. — S. P.

Les Torts Réciproques, par *Jean Claudio*, 264 pages (Édit. Calmann-Lévy). — Il y a de plus en plus de romans qui pourraient peut-être faire de bons films, mais qui sont de mauvais romans. Influence du cinéma sur la littérature? Ou arrière-pensée de l'auteur qui pense déjà à l'adaptation de son œuvre à l'écran? — G. P.

Le Carnet de Vengeance, par *André Beucler*, 272 pages, in-16, 450 fr. (Edit. Albin Michel). — Il y a de l'Hamlet là-dessous, se dit-on tout d'abord. Et l'on est un peu agacé de voir l'auteur mettre tant d'habileté à travestir, orner et déformer, avec presque trop de coquetterie, un sujet dont on tient le secret et qu'on nous oblige, semble-t-il, à survoler de très haut. Mais on s'aperçoit bientôt que ce n'est pas André Beucler qui pense au prince de Danemark, mais son personnage Colomb. Dès lors, tout change et l'on prend beaucoup de plaisir à cette histoire subtile de possession d'un adolescent par l'ombre d'un héros tragique. — G. P.

Le Vent souffle où il veut, par *Paul-André Lesort*, 297 pages in-8°, 600 fr. (Edit. Plon). — Un couple s'aime, lutte pour vivre et cherche obscurément Dieu dans les années qui vont de 1930 à 1941. Pour écrire cette simple chronique, Paul-André Lesort a choisi la voie difficile qui consiste à ne pas faire de littérature. C'est réagir avec courage contre la gratuité de beaucoup de nos romans actuels. Mais on remarquera aussi que, dans la mesure où la vie est moins recréée que décrite, c'est risquer de s'embourber dans les détails.

Le Dieu Pâle, par *Michel Déon*, 253 pages, in-16, 450 fr. (Edit. Plon). — Sur un fond de Méditerranée, trois hommes et l'épouse de l'un

d'eux sont tyrannisés par l'ombre d'un cinquième personnage : Jacqueline, la sœur de la famille, qui, coupable d'inceste avec l'un de ses frères, s'est suicidée. Le décor immuable où se déroule l'action, le petit nombre des personnages, la rigueur du récit et sa tension, font qu'on pense à une tragédie de Racine. Avec ces différences que la Grèce ou Rome sont devenus la Côte d'Azur et que les princes et princesses se sont mués en grands bourgeois. Une question se pose : suffit-il que ces grands bourgeois soient oisifs pour être dignes de représenter l'Homme, comme les protagonistes de nos tragédies? Le simple fait qu'on se le demande traduit notre étonnement, notre gêne, et révèle à quel point l'humanité qui nous entoure, les idées que nous nous faisons sur elle, les formes d'art que nous aimons sont différentes de celles du passé. Le classicisme est à repenser, non à imiter, surtout si l'on écrit des romans où le whisky coule à flot. — G. P.

Lettres à une jeune fille, de *Charles van Lerberghe*, publiées avec un avant-propos et des notes de Gustave Charlier; in-16, 288 p. (La Renaissance du Livre, Bruxelles). — Quarante-six lettres, la première du 21 juin 1899, l'avant-dernière du 4 juin 1904 (la dernière n'est pas datée). Vers la fin, la jeune fille s'est mariée, et la correspondance s'espace avant de s'arrêter; car une rêverie tendre s'y mêlait. Une extrême gentillesse. Beaucoup de précieuses indications sur le vif mouvement littéraire belge au début du siècle. Et, très précieux, une sorte de journal de *La Chanson d'Eve*, que Charles van Lerberghe composait alors, et qu'il publie au début de 1904. — S. P.

Lettres à une jeune fille, de *Char-* 18 cm, 64 p., ill., 250 fr. (se trouve au lycée). — Cette plaquette, élégamment présentée, illustrée de nobles photos, introduite par André Maurois, par M. André Marie et par M. J. Bréant, proviseur, renseigne sur l'histoire et sur le présent du lycée Corneille. Il apporte surtout un bel inédit d'Alain : un discours prononcé le 31 juillet 1902 à la distribution des prix du lycée, sur les thèmes de Thalès, d'Archimède et des servantes thraces; — sur un enseignement qui n'est pas « un art de réussir ». On sait la rareté des textes d'Alain antérieurs aux *Propos*. — S. P.

Lycée Corneille de Rouen; 13,5×18 cm, 64 p., ill., 250 fr. (se trouve au lycée). — Cette plaquette, élégamment présentée, illustrée de nobles photos, introduite par André Maurois, par M. André Marie et par M. J. Bréant, proviseur, renseigne sur l'histoire et sur le présent du lycée Corneille. Il apporte surtout un bel inédit d'Alain : un discours prononcé le 31 juillet 1902 à la distribution des prix du lycée, sur les thèmes de Thalès, d'Archimède et des servantes thraces; — sur un enseignement qui n'est pas « un art de réussir ». On sait la rareté des textes d'Alain antérieurs aux *Propos*. — S. P.

POÉSIE

Le plus grand diamant noir connu : *Saint-John Perse, Œuvre poétique*, tome I. Et un sacre encadré par les ovations successives et croissantes de Maurice Saillet, Alain Bosquet, Roger Caillois; chacun d'eux garde ses trouvailles, son optique aussi (1). *Eloges* appelant éloges, qui de nous n'aura, depuis les *Images à Crusoé* de 1909, redit : « O, j'ai lieu de louer! O fable généreuse, ô table d'abondance »?

Nos oreilles se sauront gré de ces perditions de la musique. Cet art va au-devant d'un goût de ce temps pour les solennités où une pompe incomparable console des émotions l'esprit. Ce ne serait pas juste si une jeunesse ne jurait par cette beauté où fer-

(1) *Poétique de Saint-John Perse*, par Roger Caillois (Gallimard). — *Saint-John Perse poète de gloire*, par Maurice Saillet (Mercure de France), 1952; *Saint-John Perse, Œuvre poétique*, I (Gallimard), 1953; *Saint-John Perse*, par Alain Bosquet (P. Seghers, « Poètes d'aujourd'hui »), 1953.

mentent les fièvres qui dépaysent. Telle y est une technique du panneau qu'à force de matière se spiritualise presque une idolâtrie du contour. Ainsi les générations précédentes glissaient entre les cernes de Bilitis, Monelle, Tête-d'Or, toute une frange d'apparitions. M. Saillet évoque les concerts sinueux d'Amyntas, les orfèvreries rutilantes d'Heredia même. Ici, dans un Hymnaire arborescent, tout un plus-que-Parnasse vient épanouir ses suprêmes essences.

Décors et populations répandent une influence irrésistible, toujours cependant leur identité réelle nous résiste comme un cœur fermé. Une strophe novatrice ne cesse de tirer savamment en nous et ailleurs sur des bribes, sans la moindre intention de nous dire où l'on va; hermétiques luxuriantes! cent détails concrets et appuyés composent des ensembles qu'on ne sait où domicilier; dérives sur des fleuves d'émail! toute une native obscurité surveillée a été mise au monde par le premier Batelier Ivre de Vents. Comptez sur nous, dictions d'autant plus inoubliables qu'aberrantes ou furtives, pour que vos empires d'Anomalie finissent de conquérir les emplacements des natures!

Immédiatement nous a enveloppés cette houle longue qui, portant ses refrains de crête, ondule par le travers de chaque page :

« Alors on te baignait dans l'eau-de-feuilles-vertes; et l'eau encore était du soleil vert...

« ...Sinon l'enfance, qu'y avait-il qu'il n'y a plus?

« ...Et la Maison durait, sous les arbres à plume.

« ...Mais qui saurait par où faire entrée dans son cœur? »

Rythme tellement propre à l'apparat que, pareil à un rite, c'est presque lui qui, en avant de la phrase, pousse le sens. Comme trouvé dès avant le temps, jamais il ne se manquera à lui-même, pas plus que si nous n'existions pas, car entre tous les besoins il a le besoin de soi-même. Avec quelle altière connivence ces cortèges concentriques se saluent l'un l'autre dans le demi-secret de leur code! Un jusant de poèmes monte et décroît en se retirant de plages déjà par principe absentes des cartes publiques. Un système respire par ses rouages impeccables dont nous adoptons jusqu'à l'odeur d'huile. Jamais perles de culture n'ont réalisé un baroque si parfait à partir de l'alexandrin et de ses sous-multiples, jamais chef-d'œuvre du composite n'a mieux recommandé la forcerie du lexique, la manipulation de la mappemonde, l'écrémage des savoirs humains.

Mais que ce ton de faste violent ne soit pas seulement une grandeur de bouche et une fête de la musicalité! Une étrange persuasion résulte de frottements de timbres; une dissonance est

maintenue entre l'éclat des appellations et le fuyant des allusions : « *Tout un peuple muet se lève dans mes phrases, aux grandes marges du poème.* » L'œuvre est comme posée à quelque distance d'on ne sait quel texte interdit. Une volute imperturbable claque autour d'une réticence inexpugnable. Tant de choses qui promettent d'affleurer et resteront non-lisibles organisent une sorte de Style du Palimpseste. Ces séquences ne sont pas du méandre comme les « cadences » où Barrès retardait un *Sésame, ouvre-toi*; ce sont plutôt des modulations sur le refus de répondre à notre *Sonate, que me veux-tu?* On croirait que ce phénomène paradoxal, une Ondine massive, avance sur une corde tendue entre un sens du mystère et une exultation d'exercice.

R. Caillois s'attaque d'emblée au problème décisif : invention d'un langage initiatique; ses rigoureuses analyses littérales, annoncées modestement, prennent leur importance en amorçant une étude d'alchimie verbale. Mais nous retrouvons donc toujours l'obsédant problème hérité de Rimbaud et Mallarmé, créer un langage-suffisance!

On taxe étourdiment de verbalisme les romantiques, alors que, procédant de l'intuition vers l'expression, ils cherchaient après un art d'après la vie; faudrait-il parler de *nominalisme* pour les rimbaldiens, eux qui cherchent après un monde d'après les mots? C'est une gloire à ne pas mésestimer que celle des moyens d'expression; en tout cas, la plus probable pour notre siècle; il ne s'ensuit pas — ni de notre présence en lui — que ni elle ni lui soient supérieurs à tout autre. Nos poètes tablent sur des nomenclatures de choc pour distendre en magie opératoire une euphorie vocale; d'ailleurs, chez St-J. P. la règle du jeu, R. Caillois a raison de le dire, ce n'est pas vraiment celle du surréalisme (ce poker d'as de la poésie). Mais, si l'histoire ne se dégoûte pas de nos jactances et se tire de nos pièges, elle pourra un jour nous demander quelle exacte graduation du sentiment de l'existence trahissaient, contiguës à nos voltiges de l'absurde, nos spéculations sur les valeurs de refuge linguistiques (j'y comprends les formalismes de la peinture et de la musique).

Sans bavure ni usure, des poèmes de splendeur coulent d'insolites alliages, comme le verre filé de la canne. Ces grands nombres expriment quoi? face au monde, le pouvoir de s'attacher ce beau chien en le sifflant par ses ultra-sons. On va épuiser par-devant soi-même une amère cérémonie de possession du monde. D'un commentateur à l'autre, il ne sera bruit que de royauté; de la royauté, voilà tout le tracé. Qu'ajoute cette calligraphie essentielle aux leçons de la vie et de la mort, de l'amour et des ciels?

une collection incorruptible de résonances et de reflets. Certes, cela fait un feu puissant, cette espèce de bûcher perpétuel de la mémoire : « *Le beau chant, le beau chant que voilà sur la dissipation des eaux!...* » Des cris contre le vent et la sagesse avaient une autre morsure dans l'Ecclésiaste; des sauvageries du surhumain dans Nietzsche frappaient une profondeur de portes souterraines. Affaire, non pas de potentiel, qui se maintient au comble, mais de visée : des départs vers les plus hauts objets rencontrent leur destinée dans des effractions du parler et des tensions de cordes d'instrument.

Je ne dirai rien d'une certaine rhétorique césarienne de ce temps : il y aurait plus d'illusion à rapprocher Saint-John Perse de Montherlant qu'oriflamme d'oripeau. En échange du planisphère et de l'histoire universelle, il nous rend une grandiose chorégraphie jouée à deux parties par l'univers et le poète; ceci nous laisse de chacun des deux des attitudes prises à cause de l'autre (A. Bosquet lui-même voit le poète soumis à son poème et celui-ci « à la fois... cirque et... tremplin ».) D'où l'impression qu'aux dépens d'un univers l'englobant le poète s'offre un théâtre ininterrompu. On reste sur le désir d'y voir enfin se déclarer un héros assez détaché du poète pour avoir la liberté de devenir, lui, tout à fait empereur ou prophète.

Et puis, ces richesses encyclopédiques, exaltantes qu'elles sont, se prêtent à une orgiaque façon culturale, un faire-valoir, du sublime; il y a des ingénieurs auxquels on reproche de faire trop travailler l'acier. A mesure qu'elle avance, la litanie va se charger d'énumérations à la Whitman; bien entendu, il n'y a jamais de mariée trop belle; mais c'est humilier la capacité de nos désirs que de nous montrer tout le temps l'univers en toilette de mariée.

Nos trois critiques partent de l'enthousiasme; où les appréciations diffèrent, c'est moins sur la teneur que sur la portée de l'œuvre; surtout pour la seconde moitié du recueil, ce qui veut dire le moment où la guerre et l'exil mettent aux prises avec les grandes épreuves humaines un art d'une hautaine rareté. Toutefois, de Saillet à Caillois, une remarquable entente assigne d'abord à la poésie « un certain traitement du langage » (on y revient, et je pense à Valéry invoquant Saint-Langage) ; mais, où l'un ne voit qu' « éloquence », « emphase », « récréation », l'autre parle création, révélation, cœur et âme. Encore l'autre dira-t-il « musée total » quand l'un dit « esprit de musée » : à ce coup, je me souviens que le vrai peintre du Parnasse, c'est Gustave Moreau, maître qui a d'ailleurs parmi nous autant d'élèves que d'ingrats.

Dans les pluies d'or de Saint-John Perse il reste comme une promesse qui ne tombe pas. Tant de pages sont pavoisées en l'honneur de présences taciturnes que leur magnificence prend l'excessive sonorité des lieux inhabités. Tant de chambres à trésors, n'est-ce pas justement ces enfilades de salles qui vivent des visiteurs et à l'heure des visites? Elle ne manque pas, la vie, mais cette vie supérieure et harassante des collections. Alors, et repu d'un prestigieux festin, on se demande si cet art n'affectionne pas le domaine de la stimulation.

Pourquoi, lorsque Rilke dit que « toutes les villes sentent en été », ou lorsque Saint-John Perse dit que « toute ville ceint l'ordure », la même vérité ne rend-elle pas le même son humain? Un certain empressement génial de la trouvaille poétique peut nous laisser parmi des plaisirs de péristyle. Une quantité du matériel d'orchestre, une prodigalité de la marque de fabrique, peuvent faire trembler que la passion de l'outil n'accapare un artiste. Si vous dérangez tant de lexique et d'événement, on vous posera un jour la question des musulmans à Nerval : ne crains-tu pas qu'au jour du Jugement tes créatures ne te réclament une âme?

Tels mots ayant été soupçonnés par Saillet d'être trop beaux pour n'avoir pas été forgés, l'oiseau Annaô et la graine du coccu-lus indien de ne pas appartenir à la nature, Caillois produit victorieusement leurs papiers de famille. Naturellement, tous les écoliers devraient savoir ce que veut dire *falun*, *sisal*, *thalle* ou *natron*. Mais il y a une fréquence-limite du test; une façon absolue de parier *psylle* qui me rappelle le coup du *ptyx*; une façon de poser *loess* à côté de *leurre* qui me rappelle l'opération-*mandore*; de poser *babouviste* sur un coin, qui fait tanguer mon *Babeuf* de *bouvier* à *babouin*; et il y aura un rapport entre ce principe de tangage nominal et un aspect de transe. Sûrement, Caillois justifie le poète contre le grief de fausse monnaie lexicologique; mais nous voici, nous, en cache-cache avec le cours légal; parce que le poète mise sur un sens horoscopique des mots.

Dans la querelle de *Salammbô*, je m'étonne que Flaubert veuille avoir raison en plaidant l'intégrité documentaire au détriment de la marge créatrice. On n'a de comptes à lui demander sur son orthographe et sa paléographie qu'à raison de ce qu'il met dedans. Chaque fois qu'on reproche *Jérimadeth* à Hugo, on s'y casse les dents. La manie parnassienne des termes de métier, le tape-à-l'œil des noms propres à la rime, ne sont gênants que s'ils couvrent du vide ou du vague. Tout est question de proportion entre le bruit et le fruit des mots.

Ainsi il s'agit moins de néologisme, qui peut être une fonction normale, que d'archéologie encore. J'écarquille les yeux parmi les fumées d'*écobuages*, je me retiens d'entendre *libelles et mouettes* comme si on avait écrit *libellules*, — ah! surtout, que je ne divague pas sur les digests qui demandent si c'est *escarpolette*, *extrapoler*, *straparole*, ou *métabolisme*, qui désigne des trajectoires de bazooka!

C'est que ces sondages dans des régions du quiproquo sacré, vont émouvoir des ténèbres nourricières de l'incantation : ce devoir d'user du mot jusqu'à l'attentat, il survit en fulgurantes énigmes, et dans Pindare, où Bosquet nous révèle un prototype inimaginé d'*Eloges*, et dans les chœurs grecs. Le tout est qu'une finalité de l'œuvre, c'est-à-dire, au bout du compte, un apport de pensée et de sentiment, légitime à tout endroit le volume du débit, le retentissement de la période, la courbe de la fièvre, la surcharge du cérémonial. Caillois dit oui, Saillet dit non; pour Bosquet, notre littérature vient enfin de rencontrer son seul épique.

C'est Caillois aussi, je crois, qui loue en Saint-John Perse le créateur d'un « style », au sens où l'entendent les antiquaires; ce n'est pas contestable, ni négligeable; mais le décoratif me semble ici un dangereux réservoir de comparaisons; j'oublie qu'il existe des archaïsmes d'Alexandrie, des Tanagras d'hier, du Louis XV de Louis-Philippe; je me souviens de telle esthétique moderne où une sainte et un fromage, peints chacun plus vrai que nature, n'en font pas moins ensemble une école du porte-à-faux. Je crois plus juste d'en rester aux styles littéraires; il en est dans l'histoire qui ont enivré leurs contemporains : non loin d'Ossian, dont la caducité vint de ce qu'il n'était, lui, qu'archéologique, ne croit-on pas entendre à l'avance le métal corinthien d'*Anabase?*

« Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie... Choisissons des épouses dont le lait soit du sang... »

La référence se suffira à elle-même, complétée par ce verset signalétique :

« Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée... »

Raymond Schwab.

Plein amour, poèmes, par *Lucien Becker* (Gallimard). — Une prise rapide, insistante, sur les images de la jouissance y force à demeurer toute pensée jusqu'à ce que ce soit une délivrance parmi le rattachement à l'univers : au bout des sensualités, atteindre des racines d'être et des raisons de mondes. Dans la chambre des sens on tire sur chaque lien pour l'élargir en connaissance :

Plus haut ta peau est si claire
que les jambes en sont nues pour
[tout le corps...

Ce qui ne relève que de la physique individuelle la plus précise est obligé de devenir communicable :

Le couple que nous formons ne naît
[bien que dans l'ombre...

Il arrive que les ressorts de l'expression, trop tendus, la projettent dans l'abstrait, que le cercle ou du couple ou du moi se referme, que l'effort pour créer un rythme sans convention ne se préserve pas de dissonances (« ...le même verre d'air »...).

Ma civilisation, édition corrigée et augmentée par *Gilbert Lély*, Paris, 1954. —

A des portes horriblement belles tu
[frappes,

un destin fait trouver à un poète maître de son expression un vers si grave; il l'applique à l'un de ses personnages, ne nous invite-t-il pas à y lire le sens même de son art? Question de plus plus posée aujourd'hui d'un renversement des alliances de l'esprit : l'horrible fait toutes les avances au beau, qui se laisse tenter de les lui rendre. Quand c'était expérience encore isolée, douloureuse sans doute, j'ai pensé que quelque extrême nouveauté, dans des régions peu fréquentables, avait plus de chance d'art que de contagion. Aujourd'hui que le ravage des consciences coïncide avec des monotonies d'audaces, l'égard pour la souffrance des exceptionnels ne peut consoler de la tristesse des risques. Il reste cette poignante énigme : le pouvoir de produire la beauté, accouplé à une fatalité de perversion. Spécialiste de Sade, Gilbert Lély se réclame expressément, dans son Prologue, d'une classe de « maniaques » où Restif de la Bretonne inscrit son nom sur les quais; il ne donne pas le change sur « l'exiguïté de son aire », étant « seulement attentif à la netteté de sa voix » (et d'ailleurs, il faut lui tenir compte d'une publication discrète, sans référence d'éditeur). Sur aucun de ses talents il n'entend nous laisser l'espoir de le démentir.

Prémices de la Parole, par *Marc Eigeldinger* (Caractères). — Une plénitude continue du vers et de la strophe, — mais le poète dit mieux :

Un ange prisonnier de son étroit
[cristal,

dénonce pourtant moins qu'elle n'élude d'étranges puissances qui circulent par derrière. Quatre sonnets seulement s'intitulent « gnostiques », tout le recueil est introduit (et sous ce bel exergue : « A l'impossible, le poète est tenu ») par l'affirmation que « la poésie est *gnostique* de nature ». Donc, l'auteur est parti d'une intuition de beauté pour arriver à un vocabulaire de connaissance; jusqu'à quel point le lecteur est-il assuré de refaire le chemin dans le même sens? Il se saisira de cette plénitude de la forme et va lui demander d'avoir des significations faites maintenant pour lui. Frappé par des réussites de poésie pure, c'est souvent elles-mêmes qui lui rendront difficiles leur raisons profondes :

L'impassible miroir me tend sa
[solitude...
...La rumeur souterraine à peine
[emplit le songe
De son opacité que l'âme s'obscur-
[cit...

Poésie choisie, par *René Laporte* (Julliard). — A peine ce recueil a-t-il réussi à précéder le sinistre que fut la mort prématurée de René Laporte; elle achève de rendre important le portrait — « description critique (et sentimentale) » — donné en préambule par Claude Roy. Sur quoi on s'attend bien qu'il n'y ait dans cette Encyclopédie de Laporte par Laporte que trop de dons et de tons, — ils y sont, impénitents, impatients; griseries verbales et rythmiques de la vitalité, et qui peuvent être culminantes et retombantes :

Dieu c'est Dieu
René Laporte ce n'est qu'un homme,

et qui épousent des courants et qui ouvrent des trouées :

Le sang coulait tout seul des cou-
[teaux dans nos rêves,

qui sont comme l'histoire en actes d'une généreuse instabilité d'âme poétique.

Ecrit sur un mur, par *Alexandre Voisard* (Ed. du Provincial, Porrentruy). — Quelle grâce secrète monte des pages brèves de cette plaquette, de toute sa ronde typographie aérée? Un art de ne pas nommer nourrit des laisses de proses aussi denses que des vers. Pourquoi de si nombreuses phrases en sortent-elles avec l'autorité immédiate de celles qui se préparent à devenir des compagnes?

« Aucune famille de fleurs n'ignorait le silence de l'amour. » « Alors un grand corbeau naissait des fibres du matin et on apprenait avec amertume que la princesse était morte de bonheur. » « La

joie était assise sur les escaliers de mon chagrin, et sans pitié marquait mon cœur. »

Un pouvoir attaché à des choses promenées sans doute dans la solitude, une sorte de poudre de féerie jetée par pincées, une coquetterie aussi avec des préciosités d'hier et d'aujourd'hui.

Les mains nouées, par *Colette Remarck*. — Recommandées par l'hommage aux ombres chères de Charles du Bos et Paul Desjardins, ces poésies posent à peine la forme-poème sur une récolte d'impressions si personnelles que la forme ne saurait tenir autant à la personne.

Gisante, par *Jeanne Coulon*, Préface d'Yves Demailly (Yves Demailly, Lille). — On coupe des pages qui viennent de l'inconnu, on avance à tâtons parmi des écritures, des voix, dont on cherche les visages, — subitement un accent s'échappe et vous frappe comme un coup.

Plainte sans mesure de la maladie sans issue, un cri de la souffrance physique, du courage inégal, de la vie qui se débat, atteint à la conscience le lecteur qui se sent coupable de n'être pas dans le petit peuple des « inertes gisants horizontaux » ; ira-t-il réclamer des comptes sur des choix de mots? C'est le poète qui trompe un peu sa prison blanche avec des lettres et des couleurs.

Peut-être les femmes seules savent-elles exhaler à fond la révolte contre la douleur; je pense à Sabine Sicaud, encore plus agissante sur nos nerfs que Georges-Louis Garnier, qui pourtant a succombé à l'horreur. Peut-être la détention du grand malade n'avait-elle pas encore produit un gémissement si âpre et vrai, insoutenable et qu'on va de nouveau chercher :

Tu es en deuil de toi, tu pourras [te pleurer,
tu as le temps!
...Souvent tu aimais être seul? seul, [tu vas l'être
plus que ne fut jamais prisonnier [au secret.

Et, dit son éditeur-préfacier, celle qui profère ces chants de l'antichambre de l'enfer était une voyageuse avide de toutes les beautés des pays, cette délaissée une assembleuse d'amitiés. D'ailleurs, ce qui nous touche ici n'est pas seulement de l'ordre du sentiment, mais de la forme :

Une fine feuille brillante
joue à l'étoile dans le ciel.
Une frêle image d'antan
joue au bonheur dans ma tristesse.
Foin de la feuille et de l'étoile!
Saccagez-moi tous ces antans
et les bonheurs et la tristesse.
Qu'il ne reste que le ciel pâle,
le ciel si beau, le ciel si vide.

R. S.

THÉATRE

CINNA, Festival Corneille par le T.N.P. *(Rouen)*. — *CYRANO DE BERGERAC* en italien, Festival international d'art dramatique *(Théâtre Sarah Bernhardt)*. — *LA MOUETTE* de Tchekov par la Comédie de l'Est *(Théâtre Hébertot)*. — Après un printemps indigent en productions intéressantes, voici que se bousculent aux quatre coins de Paris, et de la France, tous les festivals de toutes les couleurs — et, nécessairement, d'éclat inégal. Le fait intéressant est que l'habitude s'en est implantée et qu'elle a changé les mœurs du public. Les provinciaux qui négligent volontiers le passage de la tournée au théâtre clos sont fiers que leur ville soit le lieu d'une rencontre exceptionnelle, qui prend généralement pour cadre un monument digne d'attirer les touristes, et qui groupe en deux ou trois galas des distributions souvent couronnées de vedettes authentiques. Cela se contamine bien çà et là d'emprunts aux « oscars » des interprétations cinématogra-

phiques et il peut arriver que les grands auteurs, dans leur tombe, en ressentent quelque malaise. N'importe : vu d'ensemble, le phénomène, encore bien neuf, est heureux et les spécialistes du théâtre suivent son évolution avec le plus vif intérêt. Les provinciaux y découvrent la ferveur théâtrale, et les Parisiens, que ces festivals tirent hors de la capitale, y découvrent la province.

Ils ne savent plus très bien où donner des yeux et des oreilles d'ailleurs les pauvres Parisiens, car ce sont les mêmes semaines du début d'été qui voient venir sur les bords de la Seine les troupes des Centres Régionaux : *Grenier de Toulouse*, *Comédie de Provence*, *Comédie de l'Est*, *de l'Ouest* (ah! que ces appellations par points cardinaux sont donc factices et peu vivantes!) dont on demeure toujours curieux de noter les tendances et les progrès.

Enfin, fait nouveau de cette année, et qui me semble d'une importance majeure : le Théâtre Sarah Bernhardt s'est ouvert à une série de visites de troupes étrangères : Italie, Allemagne, Danemark, Irlande, Yougoslavie, Norvège, Pologne, Espagne, Belgique, Grande-Bretagne ont envoyé des spectacles montés avec le plus grand soin, tous représentatifs de leur art dramatique propre, tel qu'il est à cette heure, résultant dans chaque lieu du mélange des grandes influences du dehors avec le caractère autochtone.

Expérience passionnante dont il eût fallu pouvoir ne manquer aucun épisode. On souhaite vivement qu'elle aussi — comme les festivals de plein air — devienne une coutume régulière.

●

Par les soins du T. N. P., Rouen a célébré Corneille d'une façon neuve, et bien émouvante, car le lieu choisi n'était autre que la cour d'entrée de ce Palais de Justice, où le grand poète a mené ponctuellement sa vie d'avocat, et que la dernière guerre, hélas! a si cruellement martyrisé. Ses hautes fenêtres à pignons flamboyants s'accordent éloquemment aux chevaleries du *Cid*. Elles étaient peut-être des témoins plus inattendus pour les débats romains de *Cinna*. C'est en effet une loi qui déjà se dégage de l'expérience des Festivals : le monument où l'on joue devient le principal personnage du spectacle. Il lui apporte parfois une aide transfigurante (Cour des Papes d'Avignon, Primatiale Saint-Jean de Lyon, Cour de Marbre de Versailles) mais sa présence ne cesse de commander. La façade du Palais de Rouen parle d'exubérances imaginatives presque démesurées soutenues cependant par

une architecture à l'équilibre fondamental solide. On eût rêvé, tout à coup, d'y voir exalter dans *Cinna*, les mêmes griseries de surenchère héroïque que Corneille recherchait toujours, en somme. Jamais mieux que dans ce lieu de son travail quotidien je n'ai rêvé au bovarysme du bourgeois Corneille : ce fut au point de m'apercevoir que ses conspirateurs, Emilie, Cinna, avaient été eux-mêmes en proie au bovarysme né du meurtre de César par Brutus... On eût été transporté d'aise de les voir en costumes de la tragédie Louis XIII, tant ces Romains de Corneille sont romains à l'Espagnole. Leurs toges volent comme des capes, et leur civisme porte panache de plumes...

Les acteurs du T. N. P. semblent avoir hésité, à ce premier essai, entre plusieurs conceptions qui ne se sont pas fondues dans un ensemble rigoureux. Silvia Monfort, si intelligente, si harmonieusement lucide et volontaire, a cru devoir tendre et durcir sa voix de colombe. Peut-être aussi faut-il incriminer la fatigue des répétitions en plein air dans des soirées pluvieuses? Elle a attaqué le redoutable monologue initial un ton trop haut et s'en est trouvée gênée jusqu'à la fin.

Deschamps qu'on avait tant fêté dans son Don Salluste au Théâtre de Chaillot n'est pas à son affaire dans *Cinna*. Visage impérieux et énergique, encolure puissante, voix concentrée, stature un brin massive : ce sont les traits physiques d'Auguste qu'il nous apporte et dont il a vainement tenté de contrecarrer l'effet par des inégalités de registre et de rythme où il eût voulu figurer la versatilité de son héros, mais qui n'ont abouti qu'à blesser gravement l'exigeante musique cornélienne.

Comme on pouvait s'y attendre, Vilar, dans Auguste, a mis l'accent sur la mélancolie, on dirait presque sur la neurasthénie, du personnage en même temps que sur son incisive lucidité. Ce qui l'a conduit à donner, à sa clémence finale, le caractère presque agressif d'une suprême victoire sur ses adversaires. La puissance et la vraie grandeur cornélienne n'y avaient peut-être pas tout à fait leur compte, mais pour nos palais blasés du XXe siècle c'était là une épice savoureuse.

Le jeune Roger Mollien a, du moins ce soir-là, surclassé ses partenaire en prêtant au rôle ingrat de Maxime sa voix nette, son extrême intelligence, sa juste sensibilité, et un style rigoureux. Une composition achevée parmi d'incomplètes esquisses... Il faudra revoir le tout à Paris, après le « rodage » des représentations estivales.

●

Gino Cervi et sa troupe ont ouvert triomphalement le festival international par une éblouissante représentation de *Cyrano de Bergerac* en italien. Fantaisiste, plein d'humour et d'autorité tout ensemble, jonglant à l'aise avec les morceaux de bravoure, mais rayonnant dès le début d'une tendre générosité, Gino Cervi a humanisé son Cyrano sans l'avachir ni l'éteindre. C'est sans doute le meilleur que j'aie entendu, sans en excepter Coquelin lui-même qui était un peu systématiquement installé dans l'étalage de son brio, et qui manquait de véritables entrailles. Toute la compagnie qui entoure Gino Cervi est excellente. Depuis Roxane et de Guiche jusqu'aux derniers Cadets, tous vivent leurs rôles et la pièce avec cette gracieuse ardeur, cette joie instinctive du théâtre qui est l'apanage de leur race. Ils avaient été orchestrés à merveille dans une mise en scène précise, chaleureuse, allègre de Raymond Rouleau, et les décors tendrement néo-romantiques de Lila de Nobili achevaient la perfection de la fête. Une soirée mémorable et qu'il faudrait pouvoir renouveler pour une série de quelques semaines au cours de la saison prochaine.

●

La Comédie de l'Est, naguère implantée à Colmar mais qui transporte maintenant ses pénates à Strasbourg dans un immeuble construit tout exprès, est passée depuis un an sous la direction de Michel Saint-Denis, neveu de Copeau et son collaborateur de la première heure. Elle nous a apporté *La Mouette* de Tchekov dans une réalisation soignée, intelligente, où l'on sentait peut-être un peu trop, précisément et à chaque réplique, peser sur les interprètes inégalement doués l'omniprésence didactique du chef. C'était plus, finalement, dicté du dehors, selon une orthographe impeccable, que suscité du dedans, selon les mystères envoûtants et hasardeux de la suggestion dramatique. Et puis le fantôme léger, si léger, mais toujours obsédant, de Ludmilla Pitoëff hante tyranniquement tous les rôles qu'elle a vécus pour nous...

Mais il faut en tout état de cause être reconnaissant à Michel Saint-Denis et à ses acteurs de nous avoir ramené cette pièce exquise que personne ne songeait à remonter et qui n'a rien perdu de son charme. Qu'ils continuent, comme ces comédiens passionnés parmi lesquels Tchekov a vécu, à chérir et servir le beau théâtre : nos mercis les accueillent, et nos vœux les suivent.

Dussane.

CINÉMA

LE CHAMP DE L'ACTION. — L'article est utile. Le champ d'action pourrait être la vaste plaine morte où le réalisateur veut tourner Verdun. Nous allons parler d'autre chose. Le champ de l'action s'entendra comme la matière offerte à la camera, image par image. Rien de pédant ni de neuf, mais tout le contraire. Le champ a toujours eu ce sens dans le cinéma. Ainsi le champ contre-champ, qui consiste, étant donné deux personnages face à face, à les montrer de face l'un après l'autre, est-il une conquête de la rhétorique cinématographique; de même la profondeur du champ. Ce problème du champ de l'action met en cause la surface et la profondeur. Mais aussi le cinéma même, c'est-à-dire le rythme et la texture du récit. Rien de fondamentalement nouveau dans cette controverse. Le triple écran de Gance et Debrie, opposé aux écoles dites du montage, en posait déjà les termes. Quelquefois, des jeunes gens me disent qu'il n'y a plus d'école du montage parce que personne ne fait plus de cinéma comme Epstein. Voire. Et du reste pourquoi nommer Epstein? Ils ne me disent pas que personne ne fait plus de cinéma comme Eisenstein. Ce n'est pas, bien sûr, que je méprise le cinéma d'Epstein. C'est le contraire. Mais c'est pour situer la vanité de ces arguments.

Naturellement, c'est le cinémascope — et la polyvision, qui aurait été prise davantage au sérieux, eût-elle pris corps, commercialement — qui sont au principe de ce renouveau des querelles. L'humeur polémique inciterait à opposer, aux partisans du cinémascope, que le jeune cinémascope est, après Cannes, beaucoup plus mort que le cinéma d'Epstein. Le second mouvement est de refuser de jouer avec des dés pipés. Il y aura toujours des partisans de l'un et de l'autre format de l'écran, et ils pourront se battre à coups de preuves, preuves pour preuves contre, tant que subsistera quelque chose qui se nomme le cinéma, ou qui s'y apparente. (Pour références, le lecteur se reportera, s'il le juge utile, aux chroniques déjà publiées par le *Mercure* sur le cinémascope et sur la polyvision.) Les arguments des adversaires de l'écran agrandi (on a parfois envie de dire distendu) dans le sens horizontal, sont parfaitement résumés par René Clair, dans une conférence faite aux anciens élèves de l'*Institut des Hautes Etudes Cinématographiques (Idhec)* et publié dans *Sept*, qui est leur bulletin. Le cinéma, dit René Clair, a apporté deux possibilités d'expression nouvelles qui sont : 1° la possibilité de concentrer l'attention du spectateur sur un point choisi (c'est-à-dire le décou-

page); 2° la possibilité, en 1/24e de seconde, de passer d'une vision à l'autre (c'est-à-dire le montage). Comme il a été dit déjà dans le *Mercure*, la distension de l'écran en largeur entraîne la moindre utilisation de ces deux possibilités. Mais citons encore René Clair : « Quand vous avez un écran, quel que soit son format, vous êtes obligés de suivre le personnage. Or, quelles que soient nos idées respectives sur l'origine de l'homme, celui-ci a été créé, au moins dans les temps relativement modernes, vertical, tout au moins quand il agit. Alors l'écran naturel, l'écran normal, est au fond le meilleur pour cadrer ce qu'il y a de plus intéressant dans un individu s'il est seul, en premier plan, sans laisser trop de vide de chaque côté; il est aussi le meilleur pour cadrer deux individus. Or, la plupart du temps une scène se passe entre deux personnages. Bien entendu il y a aussi les scènes de foule : cependant, dans les quatre cinquièmes des dialogues ou des scènes d'une action dramatique, il y a deux individus et le format actuel est alors extrêmement pratique. » Le bon sens n'est pas inutile. Supposons que l'écran ait d'abord été l'écran du cinémascope; un jour, un grand réformateur se fût avisé que cet écran est horizontalement trop vaste; qu'il favorise la vacuité du décor aux dépens de l'action; il eût inventé un écran plus exigu, mieux approprié au va-et-vient de l'homme. De quelles louanges ce novateur n'eût-il pas été salué! Nombre des partisans du cinémascope, partisans du cinémascope dans la crainte d'être ridicules dans dix ans, auraient pris la tête du cortège.

Mais tout n'est pas dit quand on a dit que l'ancien format convient mieux à la narration dramatique. Il y a plusieurs cinémas. Indéniablement, le « grand spectacle » peut trouver profit au vaste écran horizontal : je pense aux chrétiens donnés aux lions, au cirque, à tout un huitième « art ». Mais on peut penser aussi à certains aspects du septième. H.-G. Clouzot veut, paraît-il, tourner une catastrophe maritime en cinémascope, et l'on voit bien le surcroît de fascination que le grand écran eût conféré à une pastorale érotique telle que le *Red*. Etre l'ennemi de principe du cinémascope ne serait pas aussi absurde que d'être l'ennemi de principe de l'écran coutumier; mais ce serait tout de même absurde. Il me semble qu'il y a pourtant trois dangers. Le moins important est celui encouru par le critique : un garçon estimé a consacré de longues pages à l'éloge théorique du procédé nouveau, puis déclaré roidement que le cinémascope était le vaincu de Cannes. Les deux autres dangers sont celui d'une incitation accrue au « grand spectacle », qui touche à l'avenir de la production entière, et celui, pour les cinéastes sincères, de ne pas pouvoir

soutenir la gageure de bout en bout, même si la catastrophe maritime, par exemple, appelle l'écran nouveau. Car l'histoire d'une catastrophe maritime déborde la catastrophe maritime.

La surface de l'écran n'est pas que la surface de l'écran. Elle pose le problème de la profondeur du champ comme celui du montage. L'agrandissement horizontal de la surface photographiée entraîne la profondeur accrue du champ, par une nécessité d'appropriation visuelle que l'on comprend bien, et dans laquelle des esprits hardis découvrent le « relief psychologique ». Mais, là encore, ce que l'on gagne ne remplace pas ce que l'on perd. La profondeur du champ procurée par le cinémascope est un effet panoramique; la profondeur du champ des deux scènes jouées sous la caméra, l'une au premier plan, l'autre à l'arrière-plan, dans l'exemple classique des *Plus belles années de notre vie*, est un effet dramatique. Ce mot revient. Clair a raison. Il est le leitmotiv et la clé. Sous quelque angle qu'on regarde ce problème, on est ramené à l'inéluctable conclusion : le cinémascope gagne en vertu spectaculaire ce qu'il perd en concentration narrative. Ainsi du montage. Il entraîne un ralentissement du rythme. L'œil doit tout découvrir d'une vaste image; le temps de l'assimilation optique est plus long. Le nombre des plans est donc moindre, et plus lent leur déroulement. Georges Rouquier racontait *Farrebique* en près de mille plans : le cinémascope tend, me semble-t-il, à se satisfaire de deux à trois cents. Mais un plan de cinémascope est-il chargé d'une signification narrative multiple? De vertus qui compensent le rythme rapide du montage? Evidemment, il faudra juger sur pièces. Il y a dès maintenant, toutefois, de mauvais esprits qui, jugeant sur les pièces connues à ce jour, s'obstinent à préférer Martine Carol à un harem, et peut-être même un tournesol à un champ de tournesols.

Contrairement à ce que j'ai cru longtemps, il me semble aujourd'hui que le cinéma est moins la proie des modes, moins même la proie des époques, que la littérature par exemple. Il y a de la naïveté à croire qu'un clou chasse l'autre — le cinémascope le montage, etc. — dans une perspective de progrès indéfini. Il se pourrait bien même que nous entrions, sans trop nous en douter, dans une ère de choix individuels. Les créateurs devront peut-être de moins en moins aux écoles. Voyez, justement, René Clair. Ayant un style, il n'a nul besoin du cinémascope (Clouzot, en revanche...). Ce n'est pas non plus parce qu'il y eut une école Epstein que Rouquier tourna *Farrebique* en près de mille plans, ni pour démontrer les bienfaits de l'école inverse que Renoir

fait jouer une scène d'un seul tenant à ses acteurs. Clair est Clair, Rouquier Rouquier, Renoir Renoir, assez pour aujourd'hui.

Jean Queval.

Le cinéma pendant la guerre. — Ce livre prend place, par-dessus deux volumes à paraître, dans l'*Histoire générale du cinéma*, de Georges Sadoul (Denoël). On reviendra sur son propos, peut-être pourrait-on dire sur son parti pris, le mois prochain. La méthode demeure la même : l'auteur avance simultanément sur tous les fronts : politique, économie, biographies, techniques, « critique ». Le document est capital. Sadoul a déchiffré et ordonné une matière prodigieuse — en fait, six ans de cinéma mondial, tout simplement — et dont plusieurs chapitres, ceux qui concernent les productions asiatiques, ou ceux qui concernent l'évolution économique internationale, seront une révélation absolue pour la presque unanimité des lecteurs. Une centaine d'illustrations significatives (mais, au chapitre italien, plusieurs pages pliées de travers, qui le mutilent d'autant !).

Charles Chaplin, le « self-made myth ». — Ce livre d'un Portugais, M. José-Augusto França, a été traduit en français par M. V. de Villeneuve de Mons et par l'auteur. Il laisse perplexe. Voilà quelqu'un qui connaît bien son sujet, et qui se drape dans de l'intelligence. Mais peut-on parler de Chaplin sur ce ton baroque et raffiné, avec des hypothèses de travail, et l'apparence, sous l'appareil de l'érudition, d'une insensibilité totale? Je suis peut-être injuste, et du reste ne suis-je pas du tout sûr d'avoir compris. En tout cas, l'ouvrage comporte une « introduction à Charlot », suivie d'une hypothèse de travail sur « Charles Charlot Chaplin », suivie de « Quatre paragraphes de vérification » — *homo politicus, homo parlans, homo comicus, homo judaicus* — suivis d'un chapitre sur Hannah (la mère de Charles Chaplin), d'un autre sur « Saint Verdoux, Monsieur » et d'un épilogue en petit a et petit b. Pour les studieux en grandes vacances.

Regards neufs sur le cinéma. — Au *Seuil*, collection *Regards neufs* publiée sous les auspices de *Peuple et Culture*. Metteur en œuvre : Jacques Chevalier. Illustrations de Chris Marker avec le concours de beaucoup de films. Préface d'André Bazin, postface de Chris Marker. La première partie est une anthologie ordonnée, sorte de journal à plusieurs voix où les auteurs de films répondent à la question : « Qu'est-ce que le cinéma? », de Méliès à Sica. C'est la meilleure, du moins pour la lecture. Suivent les experts. Ils se penchent sur l'industrie et sur la culture. Les principaux experts sont Gaston Bounoure (neuf fois nommé), Jacques Chevalier (sept fois), Chris Marker (trois fois), André Bazin, A. Ravé, Jean Queval (deux fois), et Louis Daquin, Edgar Morin, R. Jonas, J. Le Veugle, Raymond Debette, Urbanek, P. Zwiller, Bob Bergut. Cette armée se meut en terrain connu, diront les délicats, à voir le sommaire, où il est question du circuit non-commercial, de l'économie, des ciné-clubs de jeunes, des instituteurs en proie à la pellicule; où il y a des fiches filmographiques, des adresses utiles, une petite bibliographie commentée. Les délicats auront tort. Le propos est franchement didactique, et ce travail de rassemblement devait être entrepris.

D'autres livres. — Collection *Septième art*, dirigée au *Cerf* par Jean-Louis Tallenay et Jean Queval, derniers ouvrages parus : Jean-Louis Rieupeyrout, le *Western* (préface d'André Bazin); Pierre Leprohon : *Cinquante ans de cinéma français*; enfin, *Cinéma 53* par André Bazin (Italie et Japon), Jacques Doniol-Valcroze (voyage en U.R.S.S., cinq réalisateurs américains), Gravin Lambert (le cinérama de New-York, *Limelight*), Chris Marker (le même cinérama, choses vues à Hollywood, le dessin animé américain), Jean Queval (néo-cinéma, courts métrages, Grande-Bretagne, dessins animés, les moyennes de la production américaine), Jean-Louis Tallenay (France). Un nommé Ulysse a écrit l'avant-propos, la postface, des notes et des transitions.

Positif. — Tome II, numéro 10. Revue désormais hébergée aux *Editions de Minuit*. D'où, apparemment, outre une meilleure présentation, un sommaire renforcé (Etiemble, Steinbeck), un équilibre plus dense, et en tout cas un beau numéro — documents et réflexion

— sur le Mexique. — Les notes d'Etiemble sur ce pays vu par le cinéma sont bien désenchantées; mais, après tout, il connaît le paysage. Les analyses de l'œuvre de Bunuel (Kyrou, Jacques Demeure et la rédaction) sont ferventes et compétentes. Les entretiens (avec Gérard Philippe, et surtout avec Jean Grémillon sur l'*Amour d'une femme*) sont substantiels, vifs et raisonnablement courts. Guy Jacob complète sa note sur Jacques Prévert. Tout au plus fera-t-on à *Positif* le reproche de prendre presque tout au sérieux. Voici, par exemple, Ninon Sevilla: « visage nouveau d'un érotisme assez bovin, danseuse étonnante au regard d'allumeuse butée, et vraisemblablement frigide » (*sic*). — Mais c'est un détail, et nous avons enfin une revue de cinéma. (Mieux vaudrait tout de même qu'il ne manquât pas — du moins dans mon exemplaire — les pages 74 à 79!)

Cahiers du Cinéma. — Des numéros 34 et 35, se distinguent les précisions courageuses qu'André Lang apporte sur les intrigues de Cannes; les excellentes notes de Barthélemy Amengual et Raymond Jean sur Tati (il est rafraîchissant de rencontrer dans cette maison des gens qui, vraiment, écrivent sur leur sujet, voire sur un sujet); et les entretiens avec Jean Renoir. Mais il n'y a toujours pas de numéros des *Cahiers*; seulement des pages ajoutées à des pages, selon un rythme mensuel. Ces temps-ci, il y a plus de pages valables que d'habitude.

Becker, Renoir et le magnétophone. — Il est bien qu'une revue de cinéma soit le lieu où — en France du moins — aient été publiés les premiers entretiens enregistrés au magnétophone. Il est bien d'avoir choisi Jacques Becker et Jean Renoir pour premiers cobayes. Jacques Rivette et François Truffaut ont inventé cet œuf de Christophe Colomb.

Magnétophone et radio. — On peut bien dire que ce n'est que la moitié d'un œuf, ou un œuf bis. Jean Amrouche a montré la voie. Magnétophone ou enregistrement sur disque dans le studio, en apparence, c'est un. Le but recherché — les « mémoires improvisés » — est le même. Mais il y a trois différences. L'une est dans la méthode. Rivette et Truffaut ne sont pas limités par la durée de l'enregistrement. Il ne faut pas dire que ce n'est pas grand-chose. C'est quelque chose. On peut prendre son temps, se répéter, s'arrêter, bref tirer le meilleur parti des humeurs, de « l'inspiration » en somme. En second lieu, le cobaye ne parle, psychiquement en somme, que pour lui-même et deux interlocuteurs sympathiques. Il n'a donc aucune inhibition, ni le souci d'être directement intelligible. Enfin, l'objet est différent. Il s'agit de publier des pages dans une revue. L'improvisation même tend vers ce but, au lieu que la publication des mémoires improvisés est, dans le cas de Claudel, subordonnée à l'audition radiophonique préalable. (Sur la prose elle-même, on pourrait redire; mais tout passe parce que tout intéresse; et il y a de fascinants passages où Renoir débroussaille parmi les parenthèses.)

Jean Renoir. — Rivette et Truffaut, de plus, ont eu de la chance dans leurs choix — surtout dans le choix de Jean Renoir. Voilà tout d'abord le metteur en scène, peut-être, que l'on connaît le moins. Plusieurs périodes s'échelonnent au fil d'une évolution continue, apparemment inattendue et toujours enrichissante. Il faudrait un long travail de détection pour établir une filmographie exacte, c'est-à-dire pour déblayer le terrain, tant il y a de films d'abord, mais aussi de génériques gonflés par la gentillesse complaisante du réalisateur, et d'ébauches et de travaux parallèles. En second lieu, Renoir est véritablement un metteur en scène, et ses méthodes, ses humeurs, son tempérament importent beaucoup pour cette simple raison. Clair dit qu'il a terminé son film quand il l'a écrit; Carné se soucie de perfection; mais Renoir est un artisan qui aime les acteurs, les fait répéter longuement, préfère tourner une scène à tourner un plan, et s'obstine à modifier son histoire même, en cours de route. Ces entretiens sont importants pour bien des raisons encore. On y voit — oui, on y voit — un homme qui réfléchit sur son temps, sans s'être enfermé dans la prison des idées, mais au contraire accueillant l'expérience avec gratitude. L'homme, jamais servile, jamais arrogant, salue ses amis, parle d'Hollywood sans élever le ton, livre ses sciences, paie ses dettes. De nombreux lecteurs, même indifférents au cinéma, devraient trouver plaisir à ces entretiens, et peut-être profit.

Voir. — *El* (Bunuel); *L'amour d'une femme* (Grémillon); *Pain,*

amour et fantaisie (Comencini); *Vacances romaines* (Wyler, avec Audrey Hepburn dans le principal rôle); *Un acte d'amour* (Litvak); *Sang et lumière* (Rouquier); *Monika* (Igmar Bergman).

Obscène. — *Le Défroqué; Si Versailles m'était conté.*

Jean Epstein. — Jean Epstein a laissé un ouvrage posthume, *Esprit de cinéma*, que les éditions Jeheber (Paris-Genève) lancent en souscription (Jean Epstein a publié quelques-unes de ses pages les meilleures dans le *Mercure*). Cette souscription est faite sous le parrainage collectif de pratiquement toutes les associations françaises de culture cinématographique.

MUSIQUE

LE DEUTSCHE STAATSOPER DE BERLIN AUX CHAMPS-ELYSEES. — VISITES DE CHEFS ETRANGERS : WILHELM FURTWANGLER ET LEOPOLD STOKOVSKI — UN MOTET A QUARANTE VOIX DE THOMAS TALLIS AU CONCERT DE « L'ALAUDA ». — Sans qu'on les ait laissés paraître sur la scène de l'Opéra, les Ballets soviétiques sont repartis. Aventure assez ridicule qu'on aurait sans doute évitée si ce n'avait pas été précisément sur un théâtre national qu'on eût convié la troupe russe à se produire — ce qui n'aurait pas empêché les relations culturelles de patronner l'entreprise, mais aurait ôté à celle-ci son caractère officiel et dégagé du même coup la responsabilité de l'Etat. Mais les Russes envolés, l'Opéra de Berlin est arrivé, et pendant une dizaine de jours, a joué au Théâtre des Champs-Elysées, sans autre bruit dans la salle que celui des applaudissements. On peut cependant remarquer — sans contester la valeur de la troupe du *Deutsche Staatsoper* — que le choix des deux ouvrages qu'elle a interprétés à Paris n'est pas heureux. Mozart les a écrits l'un et l'autre, *Don Giovanni* comme *Cosí fan tutte* sur les livrets italiens de Da Ponte, qui lui donna pour commencer une collaboration fructueuse, *Le Nozze di Figaro*. Trois chefs-d'œuvre, où Wagner voyait avec raison les meilleurs des opéras italiens et remarquait non sans malice qu'ils étaient dus à un Allemand. Or c'est dans la traduction allemande que les artistes de Berlin les ont interprétés, alors que nul musicien plus que Mozart n'a su faire jaillir sa mélodie du mot mis en musique, de son accent dans la phrase, de la sonorité propre des syllabes. Tout se tient, et intimement dans cette alchimie que l'on dirait savante si elle n'avait été spontanée, naturelle chez un artiste de génie. Et jamais le proverbe, italien lui aussi, qui résume en deux mots la question des traductions, n'a trouvé plus légitime application que dans le cas des opéras italiens de Mozart. Alors on se demande pourquoi nos visiteurs n'ont pas choisi de

chanter *L'Enlèvement au Sérail* ou *La Flûte enchantée*, écrits sur des livrets allemands, ou, rien ne les obligeant à donner du Mozart, quelque ouvrage de Strauss encore inconnu à Paris, et qui eût excité davantage la curiosité du public. Ceci dit, on s'accorde à louer l'homogénéité d'une troupe qui, sans présenter d'extraordinaires vedettes, offrait (ce qui vaut mieux) un remarquable ensemble, bien dirigé par les deux chefs excellents que sont MM. Johannes Schuler et Hans Lowlein. Mais les décors et les costumes n'offraient rien qui pût soulever l'enthousiasme, au contraire...

●

Le hasard a fait se succéder à quelques semaines d'intervalle, à l'Opéra, pour des concerts, deux chefs d'orchestre de réputation « mondiale » comme on dit depuis que le mot « universel » paraît trop banal pour qualifier la renommée des grandes étoiles de la scène et de l'estrade. Wilhelm Furtwängler est venu avec l'Orchestre Philarmonique de Berlin, d'abord, et l'on a retrouvé dans un concert qui fut un des meilleurs entre ceux dont nous gardons le souvenir, la minutieuse précision et la claire intelligence d'une interprétation respectueuse jusqu'au scrupule des textes, dans la lettre et dans l'esprit. Séance couronnée par un *bis (Prélude de Tristan et Mort d'Iseult)*, dont le programme fort varié allait de la *Troisième Symphonie* de Brahms à une nouveauté, bien écrite assurément mais qui n'offre que peu d'intérêt, *Musique concertante* de Boris Blacher, en passant par le *Don Juan* de Strauss et l'ouverture de *Tannhäuser*. Tout cela joué avec une simplicité, une aisance et une sûreté dignes de tous les éloges.

Quinze jours plus tard, Léopold Stokovski paraissait à la même place, mais c'était l'Orchestre de l'Opéra qui se rangeait sous sa main. J'allais écrire sous sa baguette, et c'eût été un mensonge, car Léopold Stokovski dirige sans bâton, insigne de commandement démodé outre-Atlantique où l'on est obéi au doigt et à l'œil. Mais ce qui étonna certainement le plus le public fut la manière dont le chef avait fait disposer l'orchestre, en plaçant à sa gauche (côté jardin) premiers et seconds violons ainsi que les altos; à sa droite (côté cour) la petite harmonie, dans cet ordre : bassons, clarinettes, hautbois et cor anglais, chaque famille formant un rang perpendiculaire à la rampe; les flûtes, sur un gradin ainsi que les deux harpes, derrière lesquelles, se

tenait la batterie. Les contrebasses occupaient le gradin le plus élevé au fond de la scène et les violoncelles celui qui se trouve juste en dessous; descendant encore d'un degré, se tenaient les cors. Les autres cuivres, au-dessus des flûtes. Dispositif étrange, dont on comprend mal la raison, du moins tant que le chef n'a pas encore donné le signal mettant en branle les archets. Mais dès que la partition présente un trait rapide des basses, tout s'éclaire : il s'agissait de montrer, comme au cinéma, les dix-neuf archets des contrebasses et des violoncelles exécutant un mouvement tout pareil à celui des bielles d'une locomotive en pleine vitesse. Effet renforcé par le glissement des doigts de la main gauche le long de la touche, par le frémissement des doigts dans le *vibrato*.

Le programme de tout repos, confié à un orchestre d'une telle valeur, ne semblait réserver aucune surprise. On fut détrompé : la manière dont le chef prit certains mouvements, sa conception toute personnelle de la *Mort d'Iseult*, de la *Quatrième symphonie* de Tchaïkovski, étonnèrent les auditeurs habitués d'entendre une interprétation moins originale, sans doute, mais plus respectueuse du sens profond de ces morceaux. Il faut croire qu'ils n'étaient pas en nombre, car la plupart des spectateurs applaudirent frénétiquement. C'était peut-être à l'orchestre, après tout, qu'allait cette ovation : il la méritait pour la bonne volonté qu'il avait mise dans l'accomplissement d'une tâche — heureusement — inhabituelle...

●

On doit à l'*Alauda* qui fêtait le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation par le regretté Gustave Daumas, un concert qui laissera un souvenir durable chez tous les auditeurs. Sous la direction de Jacques Chailley, l'Alauda s'adjoignant la Chorale Montjoye, dirigée par Yves Flornoy, a exécuté le motet *Spem in alium non habui*, de Thomas Tallis, écrit à *quarante* voix sans doublures, réparties en huit chœurs à cinq voix, placés chacun sous la direction d'un chef. Spectacle curieux que celui d'une telle exécution, Jacques Chailley placé tout en haut du dernier gradin, face au public, pour être, aussi, face aux huit chefs des huit chœurs, réglant sur sa mesure l'exécution de leurs parties. On imagine la difficulté d'une telle mise au point! Tout alla parfaitement, sans le moindre flottement, sans le moindre accroc. Et chose plus extraordinaire encore, ce tour de force, qu'on croi-

rait volontiers n'offrir que l'intérêt purement formel d'un exercice d'école, la réussite d'un devoir de contrepoint où l'on aurait accumulé toutes les difficultés, est une véritable œuvre d'art dont la beauté est indéniable. Ces maîtres du XVI[e] siècle — Thomas Tallis vivait sous les règnes d'Henry VIII et de Marie Tudor — étaient décidément, en Angleterre comme en France, en Italie et dans les Flandres, des musiciens prodigieux. La montée en *crescendo* de la première partie du motet, le silence qui le coupe soudain, puis le *finale* qui va s'éteignant, sont d'une grandeur et d'une sensibilité magnifiques.

L'exécution fut digne de l'œuvre — ce qui n'est pas peu dire.

René Dumesnil.

Yves Bonnat, par *André Warnod* (Collection « Les Décorateurs de Théâtre », dirigée par Denis Bablet, Les Presses Littéraires de France, avec 23 reproductions photographiques). — Ce n'est guère qu'une plaquette — et sauf erreur la première d'une série destinée à faire connaître les peintres qui se sont spécialisés plus ou moins dans la décoration théâtrale. Mais ce petit livre documentaire semble, bien que véridique en ses moindres détails, un roman, ou encore un conte de fées. La fée, ici, c'est Suzanne Valadon, et c'est, auprès de la fée, un bon génie : Othon Friesz, qui ont révélé Yves Bonnat à lui-même et lui ont donné confiance. Les spectateurs innombrables qui ont assisté aux représentations de *Jeanne au Bûcher*, de *Septuor*, de *Boris Godounov*, à l'Opéra, jugeront que Suzanne Valadon et Othon Friesz n'eurent pas tort.

Anthologie du Cante Flamenco, par *Tomas Andrade de Silva*, Professeur au Conservatoire de Madrid. Avant-propos de Roger Wild (Editions du Tambourinaire. Illustrations de Roger Wild, 90 p.). — La copla qui sert d'épigraphe à ce très joli livre explique ce que le titre peut offrir de mystère au lecteur français peu familier de la musique et de la poésie espagnoles : « Chanter c'est pleurer... » dit le premier vers de la copla. Et le pur chant andalou est, selon la juste expression de Roger Wild, « à mi-chemin du cri et du gémissement » ; il est presque toujours l'expression de l'angoisse. Entre l' « espagnolade » telle qu'on la montre trop souvent, et ce *cante flamenco* authentique, il y a même distance qu'entre une chanson de music-hall moderne et quelque complainte de nos anciennes provinces, « venue en droiture du berceau des âges ». De récents enregistrements nous permettent de connaître dans toute leur pureté ces musiques. Le livre de M. Tomas Andrade de Silva est le commentaire indispensable de ces chants. Il est écrit — et traduit — avec un sens aigu du style qui convient pour parler d'un art à la fois très noble et très familier : toute la poésie de l'Espagne andalouse y est contenue, sobrement, mais largement.

La Voix, par *Edouard Garde* (Collection « Que sais-je ? » Presses Universitaires de France, 128 p.). — Faire tenir en 128 pages tout ce que l'on peut souhaiter de connaître sur la phonation semble une gageure, et c'est cependant ce qu'a réussi M. Edouard Garde. L'anatomie et la physiologie du larynx sont d'abord étudiés jusque dans le détail — et avec une clarté qu'on admire. Puis l'auteur passe aux récentes acquisitions dues à l'expérimentation moderne sur le larynx, aux travaux de Lindemann, de Dumont, de Laget et de Moulonguet, et, pour terminer, à l'étude des types de voix, étendue et tessiture, au rôle des hormones dans cette classification. Ouvrage très instructif et utile pour quiconque s'intéresse à la musique vocale.

Schumann et l'Ame romantique, par *Marcel Brion* (Albin Michel, 416 p., 16 planches hors texte, 980 fr.). — Il y a bien des manières d'aborder Schumann, et je crois que Marcel Brion a choisi la meilleure. Préparé à cette entreprise par ses recherches sur les romantiques allemands, il était — si l'on peut dire — en état de grâce, et tout comme un contemporain, tout comme un ami du musicien. Nul ne

s'est autant que Schumann mis tout entier dans son œuvre; chaque page est comme une confession, non point qu'il étale complaisamment ses états d'âme, mais parce qu'il nourrit sa pensée de ce qu'il y a de meilleur et de plus personnel en lui. Rien d'impudique dans ces aveux, mais une sincérité magnifique — et aussi, comme l'a bien vu Marcel Brion, une sorte de miraculeuse synthèse d'une époque et du génie d'un peuple à un moment de son histoire.

Mozart, par *Roland Tenschert*, traduit de la version anglaise d'Emily Anderson par Jean Cathelin (Corrêa, 1954, 3 fac-similés, 240 p., 630 fr.). — Il semble difficile après Wyzewa et Saint-Foix, après Curzon, après Schurig et Prod'homme, Boschot, Bernhard Paumgartner, d'apporter sur Mozart quelque chose de nouveau. Cependant le volume de Roland Tenschert se lit avec intérêt : l'auteur ne s'est pas attardé sur les détails que tout le monde connaît; il s'est borné en cette matière à dresser une chronologie suffisante en sa brièveté, et il a fait d'heureux et longs emprunts aux documents les plus sûrs et les plus vivants, à ceux qui nous livrent le cœur et l'esprit de Mozart : ses lettres. Cela non plus n'était pas nouveau. Et cependant le choix fait par Roland Tenschert semble éclairer d'un jour tout neuf bien des points de biographie, plus encore de psychologie. On se fait de Mozart une image bien souvent fausse parce que sommaire, parce que l'on ne veut retenir de ce caractère complexe comme celui de tous les hommes, que certains traits, sa vivacité légère, sa gaminerie, sa gentillesse; et l'on en vient à rétrécir le personnage. N'a-t-on pas été jusqu'à le montrer comme un grand enfant un peu niais? Raccourci commode pour illustrer la thèse de ceux qui voient en Mozart le type de l'*homo duplex*, un immense génie musical logé dans un cerveau infantile? L'auteur, archiviste au Mozarteum, a pris une connaissance profonde de tous les documents nécessaires et on ne peut douter, quand on le lit, de la justesse de ses déductions. De même il rectifie bien des jugements traditionnels et erronés sur Léopold Mozart et sur Constance qui, eux non plus, ne furent point des êtres tout d'une pièce. Mais pour en revenir à Wolfgang, il convient de méditer ce mot de Gœthe à Eckermann : « Mozart aurait dû pouvoir mettre *Faust* en musique... » Ce regret mesure l'erreur commise par ceux qui jugent l'esprit de Mozart selon les enfantillages où le jeune homme se délasse...

LETTRES GERMANIQUES

AUTOBIOGRAPHIE. — C'est une entreprise hasardeuse que d'écrire sa vie et Gœthe le savait bien qui, à soixante ans, commençait la rédaction de son célèbre « Poésie et vérité ». Si nous l'évoquons à propos de la *Chronique d'une vie* qu'a publiée à quatre-vingt-deux ans, Siegfried Trebitsch (*Chronik eines Lebens*, Artemis-Verlag, Zürich-Stuttgart-Vienne 1951, 495 p.) c'est précisément pour montrer qu'il est différentes manières de parler de soi et des autres.

En tête de *Poésie et Vérité*, Gœthe communique la lettre d'un ami, sans doute imaginaire, qui, ayant lu les douze volumes de ses œuvres complètes, constate qu'elles ne forment pas un tout cohérent et qui suggère que l'auteur les explique, les commente par le récit de sa vie. Belle occasion pour conter l'évolution de l'être d'exception qui s'appela Gœthe, pour réaliser ce « passage du subjectif à l'objectif », dans lequel Charles du Bos a vu avec raison la démarche essentielle du poète. Pareillement, S. Trebitsh déclare au début de son livre qu'il fut invité à l'écrire par ses

amis et ses éditeurs, mais qu'il se demanda longtemps comment il pourrait écrire ses « Mémoires », sans parler de lui, en ne parlant que des autres. Par exemple, il ne considère pas comme essentiel de nous dire qu'il naquît à Vienne en 1869. Il ne s'étend guère sur certains faits de sa vie, mais a soin de nous dire quelle fut, dès sa jeunesse, l'importance d'une migraine qui ne le quitta jamais et il prend à évoquer ses souvenirs d'officier de cavalerie un plaisir qui date d'avant 1914. Il nous renseigne plus longuement sur certaines de ses œuvres littéraires, sans faire valoir qu'il fut poète, auteur dramatique et romancier. Il se présente surtout comme le traducteur de Bernard Shaw et c'est peut-être une souffrance secrète en lui que de voir son œuvre éclipsée par celle du grand Anglais qu'il a révélé au monde germanique. Nous voudrions choisir dans ce récit d'une vie deux faits : ses relations avec Courteline et avec Rilke.

A Luchon, il assista un jour à une représentation de *Boubouroche*, dans laquelle Courteline et sa femme jouaient les rôles principaux. Enthousiasmé, il alla voir l'auteur dans son hôtel, puis lui rendit visite à Paris, rue Lepic, traduisit *Boubouroche* et le fit jouer à Vienne, où le succès fut immense. On le voit, le jeune Trebitsch aimait se mettre au service d'auteurs étrangers; il était un excellent ami et nous ne nous étonnons pas que la partie centrale de son livre soit intitulée « Amitiés ». Il fut payé de retour; les admirateurs de Courteline pourront lire à la page 314 la traduction de la lettre que celui-ci lui écrivit en 1919, le jour où fut signé le Traité de Versailles : « Mon cher ami... Au cours de ces quatre années affreuses il n'y eut pas une heure où nous ayons cessé d'être les amis que nous avons été. Laissez-moi en ma qualité d'aîné faire le premier pas vers vous et vous tendre la main de l'amitié... J'attends de vous lire, j'attends de vous voir. »

Sur Rilke, Trebitsch nous fournit ou nous confirme certains détails intéressants. Tous deux avaient été conviés, sans doute en 1896, par Mme d'Oesteren à une soirée qu'elle donnait au château de Veleslavin, à une lieue environ de Prague. Ils s'isolèrent dans les jardins et se confièrent leur désir commun d'être des poètes, désir contrarié par leurs familles qui rêvaient pour eux des situations matérielles plus assurées. Et Rilke lui adressa ces paroles nietzschéennes : « Nous avons droit à notre propre vie. Deviens ce que tu es, tel est le onzième commandement de Dieu. C'est sa volonté que nous devons faire, pas une autre. Il nous faut développer les germes déposés en nous par des puissances plus hautes. Voilà notre devoir sacré » (p. 79).

A cet entretien fin de siècle, nous opposerons un épisode tragi-comique qui se passa en 1915, dans la caserne des « Archives de Guerre » où Rilke venait d'être mobilisé. Un adjudant courtelinesque s'adresse aux recrues : « Comment vous appelez-vous? » — « Rainer Maria Rilke », répond le poète en treillis. — « Quoi? A qui voulez-vous donc faire croire que vous vous appelez Marie? Depuis quand un homme s'appelle-t-il Marie? Alors il faudrait vous dire « Mimi » (Mitzi). Vous en avez bien l'air. » — Fort embarrassé, Rilke essaie de se justifier : « Oh! je ne suis pas le seul. Pensez seulement à Karl Maria Weber, le compositeur du « Freischütz » (libre tireur)! » Cela lui valut cette magnifique réplique : « Ici nous ne sommes pas des tireurs libres ((Freischützen), nous ne tirons qu'au commandement. Un bon conseil : remballez-moi la Maria, Rainer Rilke. »

Le lendemain matin, Rilke fut interpellé par son supérieur immédiat, qui sans doute voulait plaire à l'adjudant : « Eh, là-haut, Mimi, descendez un peu! Au maniement d'armes! En avant! » Le poète faisait donc du maniement d'armes, sans fusil d'ailleurs, lorsque la porte de la chambrée s'ouvrit et l'on vit entrer le directeur des « Archives de Guerre » lui-même, le général von Höhn, qu'accompagnait la princesse de Thurn et Taxis, protectrice de Rilke. Lorsque celui-ci entendit le général demander à l'adjudant s'il avait parmi ses hommes « un certain Rainer Maria Rilke », il se précipita vers la princesse, cependant que le général s'écriait : « Une telle erreur! Que venez-vous faire ici? Nous avons besoin de vous aux Archives comme d'une bouchée de pain. » C'était l'Autriche en 1916.

C'était aussi le début d'une période que, dans la troisième partie de son livre, Trebitsch appelle « Weltuntergang ». Un monde va s'anéantir, « le monde d'hier », pour reprendre le titre du beau livre de son compatriote et ami Stefan Zweig, qui, moins heureux que lui, mit fin à ses jours en Amérique. Trebitsch est toujours en Suisse, où il a trouvé un refuge.

« Chronique d'une vie », dit-il; nous serions tenté de dire « Chronique d'une époque »; car dans son livre, nous trouvons moins la vie d'un homme que l'évolution d'un pays et d'une littérature qui tous deux sont entrés dans l'histoire. La mémoire de Trebitsch n'est pas sans défaillance : c'est ainsi qu'il intitule à tort un drame de Rilke « Le Pain Quotidien », au lieu de « La Vie Quotidienne » et qu'il lui attribue cette seule pièce de théâtre. Mais on peut glaner abondamment dans cette œuvre

de bonne foi et de bonne volonté, car l'auteur est un de ceux qui ont beaucoup vu et beaucoup retenu.

J.-F. Angelloz.

Spuren im Land, par *Hans Werner Richter* (Desch, Munich, 1953, 412 p., relié toile 12.60 DM). — Nous serions tentés à la fois d'opposer ce roman à la « Chronik eines Lebens » de S. Trebitsch et de l'en rapprocher comme une « autobiographie romancée ». L'auteur ne commence-t-il pas son livre par cette phrase : « Lorsque je naquis, l'empereur faisait encore ses voyages... »; or, il naquit en 1908 dans l'île d'Usedom et, semblable à son héros, il fit divers apprentissages malheureux, avant de devenir libraire, puis écrivain. Le voici parti en croisière autour de ses souvenirs, « empreintes sur le sable » de la plage où il jouait jadis, notamment avec la jeune et aimable Meta. Il les retrouve et nous les conte et nous les fait aimer, comme s'ils étaient les nôtres; souvent d'ailleurs ils sont aussi les nôtres. Mais en même temps, il nous donne l'impression de nous livrer le roman d'une existence imaginaire, d'une jeunesse dont nous attendons la suite. « Poésie et vérité », œuvre d'imagination et de sincérité, il y a les deux dans cette œuvre, qui confirme H. W. Richter comme un des meilleurs parmi les écrivains allemands de notre époque. Au moment où nous rédigeons cette chronique nous recevons la traduction du roman par André Maugé : *Empreintes sur le sable* (Editions Pierre Horay, 1954, 391 p., 720 fr.); elle nous paraît soignée et bonne.

Drei Kameraden, par *E.-M. Remarque* (Desch, Munich, 1951, 448 p., relié 16.80 DM). — L'auteur de *A l'ouest rien de nouveau* fut naturellement mis à l'index par le national-socialisme; mais il n'en continua pas moins à produire et ses œuvres paraissent maintenant chez Desch à un rythme rapide. Le premier de la série rappelle indirectement la première guerre mondiale, en même temps qu'il annonce le régime nazi et les camps de concentration, auxquels l'auteur a consacré, en 1952, *L'étincelle de vie* (Plon, 1953, 339 p., 780 fr.). Trois camarades de guerre restés bons copains et devenus même des amis ont monté un atelier de réparations de voitures; ils connaissent des hauts et des bas, mais l'entreprise se solde par une faillite. Parallèlement, une idylle amoureuse lie l'un d'eux à une jeune fille assez énigmatique, qui finit par mourir dans un sanatorium. Si nous ajoutons qu'un autre est tué au cours d'une manifestation provoquée par les nazis, nous en aurons assez dit pour ranger cette œuvre parmi les romans noirs.

Liebe deinen Nächsten, par *E.-M. Remarque* (Desch, Munich, 1953, 407 p., 16.80 DM). — Avec ce roman récent nous progressons dans le temps. Le national-socialisme a triomphé et pourchasse ses victimes en Autriche, en Bohême, en Suisse, en France même. L'un des deux amis périra pour avoir voulu revoir sa femme mourante, en Allemagne; l'autre aura la chance de partir un jour pour le Mexique et surtout celle d'emmener avec lui une jeune étudiante qu'il a rencontrée parmi les réfugiés; peut-être réussiront-ils à se créer un bonheur. Autour d'eux, Remarque rassemble bien d'autres réprouvés que la Gestapo pourchasse et souvent abat. Avec une grande pitié, qui évite les cris de haine, l'auteur se fait le romancier des épaves humaines.

Arc de Triomphe, par *E.-M. Remarque* (Desch, Munich, 1952, 416 p., 16.80 DM). — Voici le troisième roman de la série et le plus sombre, peut-être aussi le plus fort, ce qui expliquerait son succès triomphal aux Etats-Unis. Nous sommes maintenant à la veille de la deuxième guerre mondiale; nous trouvons là de nouveau des réfugiés, des nazis, un docteur, une femme et de trop nombreux alcools. Mais le personnage central, le Dr Ravic, est un chirurgien de grande valeur, condamné à n'opérer qu'illégalement et à vivre dans un milieu trouble, entre une maison close et des cliniques plus ou moins louches. Il n'aura même pas le bonheur de guérir la femme pour laquelle il s'est pris d'amour et qu'un rival a blessée mortellement; il n'aboutira, en 1939, qu'à l'internement dans un camp de concentration pour étrangers. L'Arc de Triomphe peut bien se dresser au centre de ce livre, auquel il donne son titre, comme le symbole de la liberté sur une terre d'asile; il ne veille que sur un monde interlope et condamné. Après avoir, dans ces trois romans, évoqué la période qui sépare les deux guerres mondiales, Remarque va sans doute dépasser maintenant le cap de 1939.

Hochzeitsvorbereitungen auf dem Lande, par *Kafka* (S. Fischer, Francfort, 1953, 457 p., relié 17.50 DM). — On peut regretter que le volume porte ce titre, car ces « préparatifs de mariage à la campagne », qui sont restés à l'état de l'ébauche, ne nous apprennent pas grand-chose. Mais il y a le reste, qui comprend des « Considérations sur le péché, la souffrance, l'espoir et le vrai chemin, les « Huit cahiers in-8° », des « Paralipomènes » et surtout deux grands textes : la célèbre « Lettre au Père » (162-223) et des « Fragments » (224-417). La première est un extraordinaire document, qui explique Kafka et qui fera le bonheur des psychanalystes. Quant aux « Fragments » — qu'on pourrait confronter avec ceux de Novalis pour mieux montrer l'originalité des deux écrivains — ils sont comme une confession à soi-même, moins un journal quotidien que des réflexions ou des notations quotidiennes, un effort incessant à la fois pour se comprendre et pour saisir le monde extérieur et souvent une confidence chuchotée à mi-voix. Non seulement on devra les scruter pour comprendre Kafka, mais aussi les étudier comme une catégorie littéraire comparable au « Tagebuch » et à l'aphorisme. Ces « Fragments » seront une œuvre chère aux connaisseurs.

Amerika, par *Kafka* (S. Fischer, *Francfort*, 1953, 362 p., relié 19.80 DM). — Cette œuvre constitue, avec *Le Procès* et *Le Château*, une trilogie; chronologiquement, elle est la première, car elle date de 1912. L'éditeur de Kafka, Max Brod, souligne le lien qui existe entre ses romans; ils constituent, nous dit-il, une « trilogie de la solitude »; l'accusé dans *Le procès*, l'étranger dans *Le Château* sont seuls parmi les hommes, tout comme ce jeune homme de seize ans qu'est Karl Rossmann, envoyé en Amérique par ses parents à la suite d'une aventure amoureuse avec une bonne. Mais il rencontre des êtres compatissants : un chauffeur du navire, un oncle secourable, d'autres encore. Il finira même par être admis dans l'immense théâtre de la nature d'Oklahoma, le plus grand d'Amérique et du monde, et l'on a le sentiment qu'il pourrait être heureux, si le roman ne s'interrompait pas brusquement. Aussi avons-nous dans cette œuvre une atmosphère moins sombre que dans les autres et, si l'on étudie la courbe du pessimisme de Kafka, il faudra certainement lui attribuer une place à part.

Tentation au village, par *Kafka*, trad. Marthe Robert (Grasset, 1953, 153 p., 480 fr.). — Des récits, parmi lesquels celui qui fournit le titre, des rêves, des pensées, des maximes, tout cela extrait du journal quotidien dont nous avons déjà dit l'importance, et échelonné de 1910 à 1917. Ajoutons-y une intelligente préface de Marthe Robert, qui comprend Kafka, et nous aurons un avant-goût de ce que réserve aux lecteurs, le « Journal » dont l'édition définitive est annoncée chez le même éditeur.

Die Theorie Kafkas, par *Max Bense* (Kiepenheuer et Witsch, Cologne-Berlin, 1952, 116 p., 7.80 DM). — L'intérêt particulier de ce livre réside dans la personnalité de l'auteur, spécialiste des sciences et de la philosophie des sciences; professeur à l'Ecole Supérieure Technique de Stuttgart, il est convaincu que la philosophie et la littérature ont une tâche particulière à remplir dans le monde technique d'aujourd'hui. Il s'attaque donc à Kafka en philosophie et consacre toute une partie de son ouvrage à rechercher les éléments d'une « métaphysique de la littérature », qu'il applique ensuite à Kafka. Cela donne un livre curieux et discutable, qui stimule l'esprit et féconde la recherche.

Franz Kafka. Eine Betrachtung seines Werkes, par *H. S. Reiss* (Lambert Schneider, Heidelberg, 1952, 195 p., 12.50 DM). — Qui n'a pas envie d'écrire un livre sur Kafka? H. S. Reiss, « Dozent » de langue et littérature allemande à l'Ecole des Sciences économiques et politiques de l'Université de Londres, a sans doute pensé qu'il se devait d'écrire, lui aussi, son livre, qu'il a traduit lui-même en allemand. Nous le regrettons, car son étude ne nous apporte rien de nouveau et n'atteint pas le niveau universitaire.

R. M. Rilke. Briefwechsel mit Benvenuta (Bechtle, Eblingen, 1954, 156 p.). — Nous avons, en son temps, signalé avec la sévérité qui nous paraissait convenir *Rilke und Benvenuta*, ce roman d'amour vécu, dans lequel Mme Magda von Hattingberg jouait si glorieusement le rôle d'héroïne; comme tous les Rilkéens, nous avons regretté qu'elle ne publiât pas simplement les lettres du poète. Nous nous réjouissons d'autant plus que paraissent enfin celles qu'il lui adressa de Paris, du 26 janvier au 26 février 1914, avant de la connaître. Elle lui avait écrit, comme tant d'autres, pour lui dire son besoin d'amour

et il crut avoir trouvé enfin « die im Voraus verlorene Geliebte, Nimmergekomne », comme il l'écrivait à cette époque dans un poème célèbre; il cherchait celle qui n'était jamais venue et que d'avance il avait perdue; il crut l'avoir trouvée dans la musicienne Magda von Hattingberg, sa Benvenuta; elle devait décliner l'offre. Beaucoup plus que des renseignements sur un des épisodes amoureux de la vie de Rilke, ce qui nous intéresse dans ce volume, édité par Kurt Leonhard, c'est Rilke en quête d'amour.

Baudelaire et Rilke, par *L. de Sugar* (Nouv. Edit. Latines, 1954, 189 p.). — Mme de Sugar, qui est elle-même poète, fut toujours attirée par la poésie de Baudelaire, mais elle ne découvrit Rilke que vers 1938; elle fut conquise pour toujours et voulut unir ses deux admirations dans une « étude d'influences et d'affinités spirituelles ». Il ne s'agit pas d'un petit livre trop féminin à la gloire d'un maître d'adoption, mais d'une authentique thèse de doctorat soutenue en Sorbonne, l'année dernière, et qui se plie aux règles du genre : l'auteur connaît la littérature rilkéenne et cite volontiers ses sources, elle l'enrichit de ses recherches personnelles. Aussi son livre est-il de plus en plus valable à mesure que nous progressons de chapitre en chapitre : dans les quatre premiers elle suit Rilke à la trace, préoccupée de dépister tout ce qui établit une liaison avec Baudelaire. Dans les trois derniers intitulés : « Les grands thèmes baudelairiens se retrouvent dans l'œuvre de Rilke », « Les cahiers de M. L. Brigge », « Le symbolisme baudelairien et son influence sur celui de Rilke », elle va au contraire de Baudelaire à Rilke et montre les « correspondances ». C'est là qu'elle prolonge et complète heureusement les travaux antérieurs, notamment ceux de Marga Bauer (1931), Görtz (1932), Grossmann (1938). Il est heureux qu'une comparatiste française ait fait progresser à son tour notre connaissance de Rilke en le situant dans cette lignée qui remonte à Baudelaire, le père de la poésie moderne.

Wieland (Insel - Verlag, 1954, 105 p.). — Wieland reste peu connu en Allemagne malgré le beau livre que lui consacra le germaniste Sengle, mais il y a dans sa Souabe natale, à Biberach an der Riss, un musée Wieland, qui s'efforce de lui recruter des fidèles. Pour cela on organisa en 1953 un congrès, au cours duquel quatre spécialistes ont pris la parole. Fr. Beissner a voulu conduire à Wieland en parlant de la poésie du style, Emil Staiger s'est consacré à *Musarion* et Fr. Sengle à l'étude de « Wieland et Goethe », tandis que H. W. Seiffert faisait le point de la Wielandforschung. Ces quatre conférences ont été réunies dans un charmant volume par les soins de Hansjörg Schelle et de l'Insel-Verlag.

Deutsches Theater-Lexikon, par *W. Kosch* (Ferd von Kleinmayr, Klagenfurt, Vienne, fasc. 10, avril 1954, 96 p. à 2 col. (DM. 8.20). Le 10e fascicule va de Hurke à Karl. Celui qui voudrait étudier le thème des journalistes au théâtre ou celui des Juifs, n'y trouvera pas moins de 4 à 9 colonnes de titres.

Altern als Problem für Künstler, par *G. Benn* (Limes, Wiesbaden, 1954, 46 p.) G. Benn fit à la Radio et à l'Académie bavaroise des beaux-arts une conférence sur le problème du vieillissement pour l'artiste, problème personnel, puisque le poète a maintenant soixante-huit ans. Il n'a certes pas voulu résoudre ce problème, mais il a certainement réjoui les auditeurs comme il réjouit le lecteur.

Double vie, par *G. Benn*, trad. par Alex Vialatte (Edit. de Minuit, 1954, 197 p.). — Nous nous réjouissons qu'un éditeur ait le courage de mettre à la portée du public français cette autobiographie partielle, qui lui permettra de pénétrer dans la vie du poète et même dans son œuvre. La traduction en est bonne et fait honneur à Vialatte, car le texte présente de très nombreuses difficultés.

Origine et sens de l'histoire, par *Karl Jaspers*, trad. par Hélène Naef avec la collaboration de Wolfgang Achterberg (Plon, 1954, 359 p., 840 fr.). Nous avons dit, lorsque parut *Vom Ursprung und Ziel der Geschichte*, la grande valeur de l'ouvrage; en voici une traduction complète et soignée. Elle connaîtra certainement un vif succès et prendra place à côté des livres de Toynbee, Huizinga, de tous ceux qui veulent donner un sens à l'histoire de l'humanité.

Neue Deutsche Hefte (Bertelsmann, Gütersloh, le N° de 80 p., 3 DM). — Le n° 2 de cette nouvelle revue (Mai 1954), confirme les promesses du N° 1, en même temps qu'il témoigne d'un effort européen, notamment par l'intérêt porté à la littérature autrichienne. La littérature en constitue la base, mais certains articles portent sur des

questions plus larges. Au sommaire nous trouvons des récits de Max Brod, Heimito von Doderer, des poèmes de W. von Scholz et les études suivantes : *Ganzheit des Menschen — ein Begriff oder nur ein Wort?* (Otto Bartning); — *Das Satyrspiel des Musikdramas. Zur Bildepik Wilhelm Buschs* (August Vetter); — *Die Weizsäckers* (Hilde Herrmann); — *Sternstunde des Theaters. Etwas über das Publikum* (Heinz Hilpert); — *Register der österreichischen Literatur* (Erik Graf Wickenburg); — *Die Chance des Senders Freies Berlin?* (Heinz Steinberg); — *Max Brod. Zum 70. Geburststag am 27, Mai* (Lutz Weltmann); — *Kritik oder Empörung?* (Rudolf Hartung); — *Vor Memoiren wird gewarnt* (Jan Altenburg).

Akzente (Hansen-Verlag, Munich, 96 p., 2.50 DM). — La jeune et sympathique revue se développe fort heureusement; on y sent une volonté consciente de progrès, le désir de se consacrer aux trois grandes catégories lyrique, épique et dramatique et on constate un effort pour créer des centres d'intérêt; dans ce numéro, par exemple, on trouve un récit de Barlarch, *Die Zeichnung*, et trois études qui lui sont consacrées : *Der allegorische Dialog* (Helmut Krapp); — *Ueber Barlachs Sprache* (Hans Schwerte); — *Barlach und die Bühne* (Klaus Bremer). En outre : *Heimkehr des Unsteten* (Max-Hermann Neisse); — *Die Wölfe kommen zurück* (Hans Bender); — *Unterm Polarstern* (Nelly Sachs); — *Brunnenschacht* (Richard Exner). — *Risse des Himmels* (Johannes Poethen); — *Hammerstein* (Friedrich Georg Jünger); — *Drei Gedichte* (Georg von der Vring); — *Ebbe und Flut* (Oda Schäfer); — *Vorbemerkung zu dem Tagebuch aus dem Nachlaß von Willy Seidel* (Ina Seidel); — *Tagebuch einer Orientreise* (Willy Seidel); — *Zwei Gedichte* (Karl Schwedhelm); — *Drei Gedichte* (Heinrich Ringleb); — *Straßen und Plätze* (Ilse Aichinger). — *Spuren* (Ruth Lorbe).

Merkur (Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, le N° de 100 p., 2.50 DM). — Au sommaire du N° 75 (Mai 1954) *Abschied von der europäischen Geschichte?* (Geoffrey Barraclough); — *Zur Frage der Entmythologisierung, Antwort an Karl Jaspers* (Rudolf Bultmann); — *Gedichte* (Damaso Alonso); — *Kunst und Neurose* (Lionel Trilling); — *Ruinen heute* (Günther Anders); — *Die Fahrt in den Abend. Erzählung (II)* (Ina Seidel); — *Blick auf die heutige italienische Architektur* (Hans Hinterhäuser).

Deutsche Rundschau (Verlag Deutsche Rundschau, Baden-Baden, le N° 1.80 DM. — Le N° de Juin 1954 contient : *Tage der Mahnung* (Rudolf Pechel); — *Paradoxes Italien* (Gustav René Hocke, Rom); — *Kein Tag ohne Aerger in Sofia* (Wolfram Daniel). — *Und fallen werdet ihr* (Werner A. Fischer); — *Von St. Augustine bis Tarzan* (Felix M. Wassermann); — *Unanfechtbar Mai und Juni* (Hermann Stahl); — *Die amerikanischen « Comics »* (Karl O. Paetel); — *Leben und Lebenserwartung als volkswirtschaftliches Problem* (Leon Zeitlin); — *Friedrich der Große und die Bauern von Koczy* (Ernst Sontag); — *Die Novelle im. 20. Jahrhundert ein Paradoxon* (Helmut M. Braem); — *Seltsame Ehrung* (R. Caltofen); — *In memoriam Max Pallenberg* (Moritz Lederer); — Erinnerungen an Cordon Craig (Otto Freiherr von Taube); — *Theodor Däubler, der große Rhapsode* (Fritz Dietrich); — *Rundschau, Ein seliges, seliges Sterben* (Elisabeth Kaiser); — *Urwald in der großen Stadt* (Werner Ackermann); — *Baculus lebt auf dem Mond* (Hans Daiber); — *Literarische Rundschau.*

Studium Generale (Springer, Berlin-Göttingen-Heidelberg. Le N° 6.60 DM). — Le N° d'Avril 1954 est divers avec *Nordasiatisch-europäische Urzeit in archäologischer und völkerkundlicher Sicht* (Narr. K. J.); — *Landschaft und wirtschaftliche Kultur im präkolumbischen Nordamerika* (Bartz F.); — *Europäische und aussereuropäische Völker in ethnologischer Sicht* (Petri H.); — Psychologische Beiträge zur *Völkerkunde* (Reuning H); — *Aufgaben, Grenzen und Möglichkeiten religionswissenschaftlicher Forschung* (Goldammer K.); — *Die Technik und die reine Kunst* (Thiel, M.).

Documents (SP 81 528 — BCM « C », Paris. Le N° 4/5, 300 fr.). — On lira certes avec un intérêt tout particulier le numéro double que la revue *Documents* consacre à la « République démocratique allemande », car il est riche de renseignements intéressants, mais on se demande s'il est assez objectif pour constituer un document et s'il ne devrait pas être complété par d'autres. Les principaux articles sont : *La République démocratique d'Allemagne, Vocabulaire des abréviations courantes, Physionomie générale (Configuration et frontières —*

Agriculture — Les industries extractives — L'industrie de transformation — La population — Principes et organes de la démocratisation — L'économie planifiée — La vie sociale.) *L'évolution de la République Démocratique d'Allemagne;* — *L'évolution du Parti communiste S. E. D.* (par Karl W. Fricke); — *L'année une en zone soviétique* (par le Dr Rudolf Paul); — *Vers la démocratie populaire : le Quatrième Congrès du Parti* (par Gilbert Lux); — *La « Vopo », noyau d'une armée nationale;* — *« Neues Deutschland » : Des armes au service de la paix. « Au nom du peuple! »* (un verdict) par Théo Friedenau; — *Les dirigeants de la DDR.*

Etudes Germaniques (I. A. C., 10, rue de l'Eperon, Paris-VI[e], 1 n° 2.50 fr.). — Le N° de Janvier-Mars 1954 est surtout consacré aux siècles passés. On y trouve en effet : *Thèses sur le Minnesang* (par Jean Fourquet); — *La critique de la civilisation au XVIII[e] siècle et ses antécédents religieux* (par J.-A. Bizet); — *A propos de « Leone et Lena » : Musset et Büchner* (par Henri Pilard); — *La légende de Wieland le Forgeron dans les littératures allemande et française* (par Philippe Jolivet); — *Wolfram et la légende du Graal* (A. Moret); — *Die Dichtung Stefan Georgs* (Edgar Salin); — *Rilke und Amerika* (Klaus W. Jones). — S'y ajoutent une abondante bibliographie critique, une revue des revues et des informations.

Du (Conzette et Huber, le N° 3.20 fr.). — Le N° de Mai 1954 consacré à la Suisse au travail nous permet de voir quelles réalisations techniques ont été faites ou sont en cours dans le pays. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

SHAKESPEARIANA. — Braquons, pour la première fois depuis longtemps, le faisceau sur l'actualité shakespearienne, et en premier lieu sur les éditions nouvelles des œuvres du poète.

L'an dernier paraissait à Londres (Nonesuch Press, 147/) l'édition de ses œuvres complètes dite du Couronnement, et dédiée à la reine, en quatre volumes contenant respectivement les comédies (1134 p.), les pièces historiques (1197 p.), les tragédies (1471 p.), les poèmes (263 p.). Très belle présentation, sur papiers indien et japon. L'introduction, par I. Brown, contient notamment un petit chef-d'œuvre de raccourci biographique et des considérations sur la chronologie des écrits de Shakespeare et sur la part qui put être la sienne quand il n'en est pas le seul auteur. Le texte est celui de l'in-folio de 1623, première collection des œuvres dont une partie seulement avait déjà paru in-quarto. En tête de l'in-folio, il y avait un portrait et des témoignages de contemporains. On trouve tout cela ici. En marge, non pas toutes les variantes, qui constitueraient un appareil critique trop touffu pour le simple lecteur cultivé à qui s'adresse l'édition; mais les principales variantes antérieures ou postérieures, car il y avait des erreurs ou des obscurités plus ou moins manifestes sur lesquelles on n'a cessé de gloser jusqu'à nos jours. Quand le texte des in-quarto primitifs différait trop de celui de 1623, ce qui est le cas de six d'entre eux, on a réimprimé l'in-quarto réputé le meilleur à la suite de la pièce. Le volume des tragédies en contient

trois d'attribution douteuse et qu'on ne trouve pas dans les éditions courantes : *The Two Noble Kinsmen, King Edward the Third* et *The Booke of Sir Thomas Moore*. A quelques simplifications près l'orthographe est celle de l'in-folio, fautes d'impression comprises : le parfum obtenu diffère de ce que peut communiquer l'orthographe moderne autant que celui d'un cigare allumé non au briquet, mais avec une allumette en bois.

A ceux qu'effraierait le prix des quatre tomes si bien mis au point, signalons les œuvres de Shakespeare en un volume que les éditions Odhams, à Londres, viennent de publier (1954, 1428 p., 25/). Belle réussite également. En plus des œuvres classiquement attribuées à l'homme de Stratford, y figure *Sir Thomas Moore*. De plus : la « matière préliminaire » du premier in-folio; un index des personnages avec les pièces et passages où ils paraissent; un glossaire de plus de trente grandes pages, sur trois colonnes par page; une introduction explicative et critique peuvent avoir été suggérées par les travaux de E. M. W. Tillyard antérieurs à celui dont il est rendu compte ci-après dans la revue des livres. Je trouve peu convaincant le plaidoyer destiné à justifier les traits déplaisants du héros, et à les fondre aux traits nobles. Ce caractère, compte tenu de son évolution, peut paraître à fort bon droit incohérent. Là-dessus, pour parler comme J. H. Walter, « le débat continue ».

Après les œuvres, passons à leurs critiques, historiens et commentateurs.

Voici le septième volume de la revue annuelle des études et représentations shakespeariennes dans tous les pays, *Shakespeare Survey VII* (Cambridge Univ. Press, 1954, 176 p., 8 pl. hors texte, 18/). Il est organisé autour d'un thème : le style. Un recensement liminaire montre que depuis cinquante ans le langage du dramatiste suscite un vif intérêt, et qu'il reste encore là-dessus beaucoup à dire. L'article suivant, « Shakespeare and Elizabethan English », suggère des directions de travail. Un autre étudie comment Shakespeare a cherché à utiliser son instrument poétique pour des fins dramatiques. C'est le texte lui-même des œuvres qui suscite des précisions sur l'orthographe de *Venus and Adonis*, et surtout une mise au point des attitudes actuelles vis-à-vis de ce texte, écrite par le Dr. J. D. Wilson à l'usage des non-spécialistes, mal renseignés jusqu'ici sur cette importante question. D'autres articles se rapportent de plus loin ou de très loin au style, en ce qu'ils traitent des acteurs et de leur jeu : l'un apporte des documents nouveaux sur les artistes du théâtre du Red Bull; un autre cherche à préciser les limites entre la scène et la salle

sous Elisabeth; un autre encore tente de restituer l'interprétation de Shakespeare par un des principaux acteurs du temps, Edward Alleyn. Séparées du thème central, deux contributions méritent qu'on les cite : quelques pages sur la bibliothèque shakespearienne de Birmingham, et l'essai de Mario Praz sur l'Italie de Shakespeare. Malgré la précision de certains détails, laquelle démontre la connaissance directe ou indirecte du pays, Praz est conduit, par de nombreuses incertitudes et par l'allure anglaise de bien des passages, à croire que l'Italie du poète n'est le plus souvent qu'une Angleterre transposée. Il critique assez impartialement les travaux de G. Lambin dont le *Mercure* a parlé ces dernières années. Mais il laisse trop dans l'ombre des détails de ces travaux qui portent sur la paternité possible d'un autre que Shakespeare, par exemple l'identification du château de Roussillon dans *Tout est bien* et les conclusions qu'elle suggère, ou (étrangères à tout autre égard au propos de Praz) les allusions possibles à la France contemporaine. Lambin paraît incliner vers W. Stanley. Praz veut que Shakespeare soit Shakespeare; peut-être cette conviction donne-t-elle à ses remarques sur l'Angleterre italianisée, qu'il n'est pas le premier à faire, la certitude excessive qu'il reproche à son collègue français. Ce n'est d'ailleurs là qu'un point dans un ensemble riche de faits et d'idées. Comme les précédents, ce *Survey* passe en revue les études et les représentations shakespeariennes récentes. Ceux qui ont vu cette année *Antoine et Cléopâtre* aux Champs-Elysées seront curieux de l'explication qu'en donne T. C. Kemp et de deux grandes photos hors texte, entourées elles-mêmes d'autres images non moins intéressantes.

Autre étude critique : *The Poetry of Shakespeare's Plays* (London, Duckworth, 1954, 196 p., 15/), par F. E. Halliday dont on n'a pas oublié *Shakespeare and his Critics* (*Ibid.*, *Id.*, 1949) et *A Shakespeare Companion* (*Ibid.*, *Id.*, 1952).

Qu'est-ce que la poésie de Shakespeare? « La plus sublime qualité » de son génie. On ne l'aurait guère étudiée en soi; on n'en aurait parlé qu'indirectement et presque nécessairement à l'occasion d'autres questions shakespeariennes. S'il convient de lire les pièces comme on lit les œuvres d'un poète non dramatique, c'est que la grandeur de Shakespeare créateur de personnages tient à sa supériorité de poète, et que « la critique esthétique des pièces doit commencer par un jugement de la poésie ». Rien, dit Halliday, n'interdit de les entendre; mais avant tout lire, ne cesser de relire.

En quoi consiste « la plus sublime qualité » de ce génie? Il y a les mots, pris en soi et pour leur musique; il y a leurs rapports

rythmiques; et les images et métaphores créatrices d'atmosphère. Des analyses serrées de la versification, du « rythme contrapuntique » des vers, forment la part la plus importante, la plus nouvelle, la plus utile du travail. Cette analyse suit les pièces dans l'ordre chronologique admis couramment. Elles sont divisées en cinq groupes où l'on peut voir, avec les ajustements et nuances qu'il faut, les étapes du vers shakespearien depuis la poésie « pure », cultivée pour elle-même, jusqu'à la poésie dramatique. Halliday n'est pas le premier à relever une telle évolution. Il ne paraît pas qu'on l'ait encore démontée aussi profond, avec autant d'insistance et de rigueur : dans la recherche des qualités visuelles et auditives du vers, des nombreux effets de rythmes répétés ou renversés (notamment dans l'emploi du trochée), des allitérations, assonances et rimes intérieures. A mesure qu'il va, l'auteur doit bien laisser gagner un sens de plus en plus large et flou à cette poésie qu'il voudrait capter dans les rets d'une formule. C'est en fin de compte une description, un commentaire, non une définition. Peut-être est-ce mieux ainsi. En tout cas on glanera dans son inventaire des observations qu'on ne se rappelle pas avoir déjà vues. Et il se pourrait que l'on goûte surtout sa sensibilité aux différences, la précision de ses remarques lorsqu'il passe d'un groupe de pièces à un autre, la justesse de ses distinctions sur ces franges indécises.

La querelle du livre et de la scène est illusoire aux yeux du bon sens. Il faut lire et relire. Il faut voir et entendre. Le but est d'élargir et d'approfondir le plaisir par la compréhension. Le propos de Halliday lui faisait mettre l'accent sur le texte lu. C'est la représentation qui passionne A. C. Sprague dans *Shakespearian Players and Performances* (London, Black, 1954, 236 p., 15/). En vieil habitué qui connaît son texte et guette, aux moindres détours, une interprétation nouvelle pour l'ajouter à son répertoire, il a restitué pour nous plaire quelques-unes des plus fameuses incarnations de personnages shakespeariens du XVIIIe siècle à nos jours, choisissant, dans les témoignages qui survivent au chef-d'œuvre d'une soirée parfois, des estampes de grands acteurs : Betterton et Kemble en Hamlet, Garrick en roi Lear, Mrs. Siddons en Lady Macbeth, Kean en Othello, Macready en Macbeth, Irving en Shylock, E. Booth en Iago, sans compter d'autres plus proches de nous. Leurs trouvailles enrichissent une inépuisable collection de beautés. Je recommande le chapitre sur William Poel, qui demeure, à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, le père de la mise en scène moderne par le retour au texte et sans qui l'œuvre de ses successeurs — par exemple

un Granville-Barker — n'existerait pas, du moins telle qu'elle est. Les abondantes illustrations du livre provoqueront des méditations fructueuses.

Depuis Poel on n'a cessé de remonter aux sources; d'où parfois les erreurs de l'enthousiasme. On a compris que le drame élisabéthain fut écrit pour un théâtre différent du nôtre, et l'on a voulu rapprocher la représentation moderne de ce que l'on croyait qu'elle fut à l'origine. Cette résurrection s'est attachée pour commencer à la restitution littérale. Recherche passionnante en soi, jeu auquel on se laisserait prendre aux dépens de la pièce vivante qui est le but dernier — non l'exactitude archéologique, hors-d'œuvre importun; mieux valait encore l'excès inverse de nudité auquel on avait cru un moment. A notre époque, où il ne doit guère subsister de document qui n'ait été passé en revue, et où les suggestions de détail surgissent continuellement, le dernier mot de ces travaux se trouve pour l'instant dans un article dû à chaque œuvre, avec indication des variantes proposées ici pour la première fois par l'éditeur en chef du volume, le professeur C. J. Sisson, autorité shakespearienne d'excellente réputation. Cinq collaborateurs qualifiés ont traité, en 45 pages d'introduction, de la vie de Shakespeare; du texte; de ses éditeurs, éditions et critiques; du théâtre du temps; de la langue de l'auteur; du rôle de la musique, et du « masque », genre dramatique très en vogue à l'époque. On pourrait faire quelques réserves sur le chapitre instructif mais incomplet qui traite des éditeurs et éditions du texte. Le livre est conçu de façon à éclairer le lecteur sur les principales questions que soulève l'œuvre shakespearienne, et à lui donner une idée de leur position la plus récente. Il ne se trouvait rien de tel en un seul volume, surtout à ce prix.

Parmi les rééditions des pièces qu'ont rendues nécessaires les progrès de la critique, la série « Arden » est l'une des principales. L'éditeur est Methuen, à Londres. On signalait récemment ici *Titus Andronicus* en rappelant que cette série, dirigée par le prof. U. Ellis-Fermor, est un des meilleurs instruments dont dispose le travailleur shakespearien. Chaque pièce est précédée d'une longue introduction portant sur des points variés. Les notes de bas de page sont de deux sortes : indication et situation des variantes; commentaire fouillé (sens, allusions, références de toute sorte). Voici paraître *King Henry V*, édité par J. H. Walter (1954, 215 p., 15/). Le remaniement de l'ancienne édition est presque total. Les notes, l'introduction et les appendices ont été entièrement récrits, et quelques leçons nouvelles introduites dans le texte. En plus des discussions indispensables touchant les dates

de composition, de représentation, de publication, le texte, et les pièces antérieurement écrites sur le même sujet, l'introduction contient du nouveau; partie fait, partie conjecture. Les précisions apportées rendent vraisemblable que Hall compte au moins autant que Holinshed parmi les sources historiques. Les textes allégués d'Erasme, de Chelidonius et d'autres font ressortir au moins un parallélisme entre Henry V et le prince idéal dont l'époque se formait l'image, et laissent admettre que l'évolution du héros suit l'ordre d'une véritable conversion. Ingénieuse, mais moins soutenue par les textes, est l'idée que Falstaff devait à l'origine figurer dans la pièce et qu'on a dû l'en effacer devant les protestations des héritiers de Sir John Oldcastle, original du personnage; ce qui conduit à imaginer que la reine Elisabeth passa outre ensuite à ces protestations en demandant d'autres aventures de Falstaff dans ce qui devait être les *Joyeuses épouses de Windsor*. Les intéressantes observations sur les éléments épiques de la pièce *Shakespeare Survey* cité plus haut, et surtout dans *The Globe Restored*, par C. W. Hodges (London, Benn, 1953, 199 p., 50/).

Il ne reste rien des théâtres où l'on vit jouer Shakespeare et ses contemporains. Le plus fameux sans doute était le *Globe*. Celui de Hodges est un symbole générique. Des gravures et dessins du temps montrent ces édifices à silhouettes de gazomètres. Leur situation dans l'agglomération londonienne, leur aspect extérieur nous sont familiers. Leur structure intérieure n'est connue que dans un détail rare et épars. Elle est et restera matière à conjectures. On ne sait même pas si la salle — à ciel ouvert — était ronde ou polygonale. On croit que celle du Globe était ronde parce que le prologue de *Henry V* en parle comme d'un « O en bois ». S'est-on jamais avisé que cet O n'a pas besoin d'être rond? Il y a des O gothiques et polygonaux. Et dans ce monosyllabe circulaire il fallait faire tenir le théâtre, de peur de gâcher l'image et le vers. O, ce peut être une enceinte sans rondeur littérale.

Fermons cette parenthèse toute personnelle, ouverte à l'un des articles nombreux sur lesquels porte l'enquête de Hodges et qu'il faudrait bien des pages pour énumérer. En bref, les théâtres élisabéthains sont pour lui les héritiers de scènes mobiles et parfois improvisées; dressées non seulement dans les cours d'auberges, comme il est connu, mais au coin des rues. Le point de vue est large et comparatif. On nous rappelle des exemples du même ordre flamands, hollandais, allemands, italiens, français, et jusqu'à des tréteaux basques d'aujourd'hui et à la célèbre gravure de Rembrandt, *Jésus présenté au peuple*, dans son pre-

mier état. Raisonner sur des conditions et des moyens analogues, dans la mesure où l'on sait, cela est intelligent. Les documents écrits et iconographiques sont interrogés dans un nouveau détail, un trait par-ci, un trait par-là, avec l'aisance qui puise à propos dans une information familière. 62 figures hors texte et 20 dessins à la plume de l'auteur illustrent magnifiquement ce livre complété par la citation de plusieurs documents de base.

La valeur pratique de ces recherches, au delà de leur vif intérêt de curiosité, est de permettre des représentations plus conformes à l'esprit des pièces. L'auteur ne le perd pas de vue dans sa restitution composite et conjecturale. C'est le caractère du théâtre élisabéthain, instrument et non fin, qui lui importe, et non qu'on nous le rende jusque dans ses incommodités et ses imperfections. Il aidera beaucoup les futurs metteurs en scène, non tant par la nouveauté du document que par le parti qu'il en tire et par les conclusions utilisables qui s'en dégagent.

La fin — mieux comprendre pour mieux goûter — justifie la lecture du livre de Hodges comme de tous ceux qu'on a cités auparavant.

Jacques Vallette.

LIVRES

The Moon and the Bonfires, by *C. Pavese*, tr. by M. Ceconi (144 p.). **Smoke Bellew**, by *J. London* (175 p.). **Belle**, by *G. Simenon*, tr. by *L. Varèse* (142 p.). **How the Great Religions began**, by *J. Gaer* (240 p.). **Diet to suit Yoursel**, by *W. Rose* (160 p.). Chac. : N. Y., NAL, 1954, 25 c. **Ethics in a Business Society**, by *M. W. Childs* and *D. Cater* (*Id.*, 191 p., 35 a). **The Iliad**, by *Homer*, tr. by W. H. D. Rouse (*Id.*, 309 p., 50 c.). — 1) Fortune faite, retour au village italien et déception. 2) Un nouveau venu dans l'Alaska bat les vieux routiers de l'or à leur propre jeu. 3) Ashby se découvre avec angoisse capable de folie homicide. 4) Les religions indoues, chinoises et japonaises, et l'évolution du monothéisme, racontées avec clarté, sans plus de sécheresse que des anecdotes. 5) Comment vivre vieux grâce à un régime approprié. 6) Peut-on introduire la morale chrétienne dans la politique et dans les affaires? 7) Ce jeune homme fera son chemin; avec un très utile index de la prononciation des noms propres; style de traduction très simple.

Three Elegies of Quintilius, by *P. Russell* (Tunbridge Wells, Pound Press, 1954, 28 p., 12/6). — Joli tirage limité de poèmes qui paraissent originaux, et non traduits, car il ne semble pas y avoir de poète Quintilius. On y sent l'amour des pays méditerranéens à la sève drue et ensoleillée des descriptions. Le vers souple, aéré, se coule dans une suggestion de pastiches pour affirmer les vertus d'une vie raffinée sans complications modernes.

Mauriac, by *M. Jarret-Kerr* (Cambridge, Bowes, 1954, 61 p., 6/). — Les « Studies in Modern European Literature and Thought » publient cette première étude critique de Mauriac parue en anglais. Une esquisse biographique précède un examen dont la sévérité motivée doit intéresser les Français. Il y a une part d'éloge, mais l'auteur estime que chez Mauriac le théologien fait tort au romancier. Tout le problème du romancier apologétique se pose à cette occasion.

Présences belges à Londres, par *H. A. J. van de Perre* (Bruxelles, Ecran du monde, 110 p., 90 fr. b.). — Sujet insolite pour des Français, et pourtant plein d'enseignements. Il était bon de rassembler tant de traits épars dont l'ensemble impressionnant atteste qu'on n'aura pas une vue complète de l'histoire et de la vie anglaises si l'on ne

tient pas compte des rapports incessants entre l'Angleterre et la Belgique ancienne ou moderne au cours des siècles. Plusieurs figures hors texte intéressantes.

The Young Traveller in Norway, by *B. and G. Hogg* (London, Phoenix, 1954, 152 p., 8/6). — Les deux enfants qui ont déjà tant voyagé passent un an au pays des Vikings, dont ils explorent les paysages, la vie et les coutumes. Agréable dépaysement, accompagné de 30 photos, d'une carte sur 2 pages et d'un petit guide de la prononciation.

Historic Britain, ed. by *G. Fisher* (*Ib.*, Odhams, 1954, 320 p.). — L'histoire vivante se lève ici des paysages de la G.-B. et de ses monuments, avec environ 250 belles photos. L'histoire et la légende. Les figures sont commentées. Le texte, dû à plusieurs auteurs, procède par sujets : envahisseurs, champs de bataille, construction, complots et exploits, marins et explorateurs, folklore et légende, fantômes, prisons, massacres, femmes et hommes célèbres, martyrs, contrebandiers et pirates, révoltes, sièges, sorcellerie. On est sans cesse promené d'un bout à l'autre du pays. Trésor d'information pittoresque et ordonnée.

The English Epic and its Background, by *E. M. W. Tillyard* (*Ib.*, Chatto, 1954, 558 p., 25/). — Ici aboutissent des recherches menées en ordre pendant des dizaines d'années. Si le Dr Tillyard s'est occupé tant de fois de Milton, puis de la conception élisabéthaine du monde, et des pièces historiques de Shakespeare, c'était pour mieux serrer sa définition de l'épopée et pour dégager les linéaments de cette tradition épique anglaise à laquelle inductivement il a cru pouvoir arriver à conclure. Voilà donc la synthèse de ses réflexions, appuyée sur la connaissance de l'histoire et de la critique littéraires mais bien plus encore sur la pratique et l'amour de la littérature tout court. Puisant dans un vaste fonds de lectures, il raconte l'épopée à l'époque classique, au Moyen Age, pendant la Renaissance, et juqu'au XVIIIe siècle, dans tous les pays. Pour lui les caractères du genre sont le sérieux, l'ampleur, la puissance de composition, l'inspiration chorique entendue comme l'expression de l'esprit d'une époque; et ses grands représentants anglais Langland, Spenser, Sidney, Milton, Bunyan, Pope traducteur de l'*Iliade* et Gibbon (car il donne sa place à la prose dans la littérature épique). On peut discuter. On doit admirer.

Brother to Dragons, by *R. P. Warren* (*Ib.*, Eyre and Spottiswode, 1953, 246 p., 15/). — Connu jusqu'en France par ses romans, Warren poète ne l'est pas. Voici une bonne occasion de l'aborder sous cet angle. Conte en vers, non drame à représenter; dialogue de voix dont les styles bien distincts donnent au poème, toujours écrit avec aisance et puissance, une variété stimulante. Le sujet, ou prétexte, est l'assassinat d'un nègre, en 1811, dans le Kentucky, par Lilburn Lewis, neveu de Jefferson. On arrive par degrés à cette scène horrible, l'intérêt étant soutenu par l'histoire antérieure des personnages dans un décor décrit avec une richesse d'images étonnante. L'avance de la civilisation dans ces pays est sauvage et met à nu les pires instincts. Jefferson, l'homme des Lumières, doit constater que le progrès de sa patrie n'est pas beau. Lilburn, qui représente une malédiction obscure, sombre, nouée, est-il seul coupable? Quel est le sens de son acte? Ces questions donnent lieu à des éclaircissements progressifs qui intéressent toute une conception de la condition humaine. Il y a dans cette œuvre, hantée par ce dont nous avons appris que l'homme est capable, le goût de la grandeur teinté du pessimisme particulier à notre époque : cruauté, mensonge, vanité — toutes les possibilités, toutes les impuissances, toutes les désillusions de l'homme, jusqu'au plus noble et au plus chargé d'innocence. La conclusion, si elle est positive, est exigeante. Voilà peut-être aussi, avec Wolfe et Faulkner, un des écrivains qui font le mieux comprendre un côté de l'âme américaine.

The Death of the Fourth Republic, by *R. Matthews* (*Ib.*, *Id.*, 1954, 318 p., 18/). — On aurait tort de se révolter à la lecture de ce livre qui se réclame de l'amitié pour tracer un tableau très sombre, sans un mot d'espoir, de la France actuelle ou plutôt de son régime. A nous de lui donner tort. Les faits sont-ils tous bien établis? Dans l'ensemble ils sont vrais. Ce qui manque, dans ce fragment d'histoire contemporaine brossé par un journaliste éminent qui en fut le témoin, ce pourrait être parfois le sens de la perspective ou l'ampleur complète de coup d'œil, en somme la justice-justesse. Il est vrai que la Résistance est trahie par le manque à surgir d'un grand parti de résurrection, et qu'on a vu revenir les causes de nos faiblesses passées. Mais le problème religieux est peut-être mal vu. Mais la IIIe Républi-

que a ses gloires. Mais nous sommes sortis épuisés du premier conflit mondial. L'auteur admire longuement les Résistants, comprend même le parti vichyste pris par des Français de bonne foi. C'est aux dirigeants qu'il s'en prend, aux partis de droite ou de gauche acharnés dans l'étroitesse égoïste. La faillite de nos espoirs, dit-il, est due à des maladresses plutôt qu'à des intentions criminelles. N'y a-t-il vraiment pas de recours, au point où nous en sommes? Plutôt que de se réfugier dans un stérile « Et vous? » à l'adresse de nos alliés, ne convient-il pas de prendre conscience de l'image que donne d'elle-même la France à un observateur qui n'est pas malveillant par principe?

Pinorman, by *R. Aldington* (*Ib.*, Heinemann, 1954, 226 p., 12/6). — Giuseppino *Orioli*, *Norman* Douglas, un libraire-éditeur italien et son ami, écrivain anglais connu qui vécut surtout en Italie, ont fourni le nom composite qui sert de titre à ce livre où paraît aussi un troisième ami, C. Prentice, éditeur à Londres. Dans l'intention déclarée d'instruire les biographes de Douglas au moyen de ses souvenirs, Aldington fait de l'homme un portrait assez odieux tout en reconnaissant la grandeur — limitée — de l'écrivain. Pourquoi cet acharnement? Douglas s'était mal conduit envers D. H. Lawrence, dont la biographie se trouve ainsi précisée, et la mémoire défendue, sur quelques points. Dommage qu'Aldington s'étende aussi sur ses propres querelles avec ce mort, même si dans une phrase importante il ne s'épargne pas non plus. En revanche le livre qu'il dit faire la gloire légitime de Douglas est démoli de façon bien intéressante par un ami français : cette exécution relève un livre qui n'est en somme pas des bons jours d'un écrivain de classe.

The Pot Geranium, by *N. Nicholson* (*Ib.*, Faber, 1954, 78 p., 9/6). — On n'avait pas parlé ici de N. N. depuis *Rock Face*. On le retrouve avec plaisir. Il s'agit toujours de son Cumberland natal : fleuves, montagnes, villes, bêtes. Il a l'imagination rare, juste sans effort apparent, le mot expressif, particulier, collant métaphoriquement à l'objet, l'exactitude sans petitesse dure, la netteté sans lunettes de myope, le don d'associer ou d'échanger dans une même vision l'animé et l'inanimé, de faire jaillir la vie du roc et de l'os. Parfois cet échange est un passage entre deux extrêmes, la substance brute et l'amour. Il a souvent des jeux de sons serrés, équilibrés comme un kaléidoscope. Les détails sont en place sans sacrifier l'ensemble. Ses limites sont celles de certains peintres qui montrent toujours les mêmes paysages et qu'on aime toujours autant chacun dans son domaine, parce qu'ils en font voir la variété et les sens cachés. Poète plutôt des choses que des hommes, mais très humain, et de l'espèce religieuse.

REVUES

The New Statesman and Nation, 27.5-19.6. — *Séries :* Victimes (29.5-12.6). France, Indochine; Genève; Arts, spectacles, BBC (29.5-19.6). *29.5 :* Traitements de députés. Mineures dévoyées. B. Graham. Afrique diverse. Budgets et sécurité sociale. Routes anglaises. Marxisme et communisme. *5.6 :* Syndicats raciaux. Bombe H et défense. Myxomatose partout. Nuits de la Nouvelle-Orléans. Varape anglaise. Littérature du voyage en Afrique. *12.6 :* Le savant et l'atome. Prisons. Siam. Wilma Montesi et les Jésuites. Chômeurs. Paris aux courses. Le poète Cummings conférencier. *19.6 :* Le Dr Cort. Une région déshéritée. Paysans arabes. Asiles de fous. Camp de travail. Livres d'été. Deux romans nouveaux.

The Listener, 27.5-17.6. — *Séries :* Romans (27.5-10.6). Comique et roman anglais; La bombe H; Arts, spectacles, BBC (27.5-17.6). *27.5 :* Allemagne (2 art.). Relations internationales. Elections australiennes. D. Thomas. 1re dynastie d'Egypte. Architecture géorgienne. Eglise-Etat en Norvège. *3.6 :* Cœur du problème indochinois. G.-B.-Argentine. Chefs politiques d'Asie. Trois générations d'étudiants. Maroc. Temples mégalithiques de Malte. Holst. Pêche en haute mer. *10.6 :* Enjeux indochinois. La reddition allemande. Noirs aux E.-U. Reinhardt. Fruits. Courses. *17.6 :* Réarmement allemand. L'eau et le Pakistan. Le débarquement. Une Américaine en Angleterre. Education allemande aujourd'hui. La sculpture dans son cadre. Drôleries à l'opéra. — J. V.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

CAPTIVITE DOUILLETTE. — Il est peut-être touchant qu'un érudit de province exalte ou défende ses gloires locales, mais il est plus satisfaisant encore de lui voir faire abstraction de l'esprit de clocher pour proclamer la vérité toute crue. C'est l'excellent exemple qu'a donné au Congrès national des Sociétés savantes de Toulouse M. Léon Chaize, Verdunois, qui a entretenu ses auditeurs du comportement de ses concitoyennes au temps du Premier Empire, avec les prisonniers de guerre anglais concentrés à Verdun de 1803 à 1814. M. Léon Chaize, qui est polytechnicien, a de la recherche historique une pratique certainement égale à celle de son métier d'ingénieur. Pour traiter son sujet aussi instructif que pittoresque, il a tiré un merveilleux parti d'un carton non inventorié des archives de la ville de Verdun, des registres de l'état civil de sa cité natale, des collections de journaux locaux de l'époque, des documents manuscrits de la bibliothèque municipale, de la Correspondance de Napoléon, du Mémorial de Sainte-Hélène et de nombreux ouvrages anglais. Il en est résulté un exposé vivant, probant, alerte et malicieux qui a fait la joie de ses pairs.

Après la rupture par Pitt de la paix d'Amiens, Bonaparte ordonna par le décret du 2 prairial an XI (21 avril 1803) l'internement de tous les Anglais qui se trouvaient en France. Il s'agissait généralement de riches touristes que rejoignirent par la suite les officiers faits prisonniers sur les champs de bataille, et les équipages des navires militaires ou marchands capturés par nous. Leur nombre, paraît-il, varia de 1.100 à 1.400, et ils furent concentrés à Verdun, mais non point dans des camps. Prisonniers sur parole, ils étaient libres en fait, logeant en ville avec leur famille, leur domesticité, leurs chevaux, leurs voitures. Ils pouvaient circuler dans un rayon de deux lieues autour de la ville, ayant pour unique obligation celle de répondre à un appel à dix heures du matin. Encore avaient-ils loisir de s'en dispenser moyennant un abonnement de six francs par mois au profit d'un gendarme bon enfant. Beaucoup de ces Anglais étaient riches, le gouvernement français allouait une solde aux militaires et aux marins, et des quêtes faites en Angleterre, pour les moins favorisés, produisaient des sommes considérables. Au surplus, les usuriers juifs de Verdun escomptaient-ils volontiers au taux de cent pour cent lettres de change et obligations.

Comment cette captivité de dix ans se passa-t-elle? Quels

furent les rapports de ces hôtes forcés (et largement payants) et des habitants? L'auteur de l'étude remarque que les captifs étaient en grande majorité des marins en pleine vigueur, considérant Verdun comme une escale où l'on pouvait tirer de joyeuses bordées. La prostitution se développa naturellement à tous les degrés, et *Le Narrateur de la Meuse* dans son numéro du 10 nivôse an XIV écrivait mélancoliquement : « Les vols et le libertinage se multiplient d'une manière effrayante, mais surtout dans une ville où le séjour des Anglais attire beaucoup d'étrangers et de filles publiques. » Les riches Britanniques avaient des maîtresses attitrées dont Lawrence, dans son *Tableau de Verdun*, note le luxe insolent : « Leur garde-robe eût suffi à pourvoir les magasins d'une couturière... Au théâtre, leurs châles des Indes et leurs écharpes de Bruxelles, pendaient négligemment sur le rebord des loges au grand dépit des bourgeoises de la ville et de leurs filles. Nos Anglaises mêmes se voyaient éclipsées pour le luxe et l'élégance. » Les prostituées venaient de tous les coins de la France.

Mais ce commerce ne faisait point tort aux relations clandestines entre les prisonniers et les Verdunoises, à tous les échelons de la société. Les registres de l'état civil ont enregistré les noms de filles de la bonne bourgeoisie à côté de ceux de « filles de confiance » qui étaient les bonnes à tout faire de l'époque. Elles étaient en général précoces : seize ans, quinze ans au moment de l'accouchement. Certains enfants naturels étaient immédiatement reconnus par un baronnet, un négociant, un lord même, par exemple lord Blayney, pair d'Irlande, major général, qui a laissé des *Mémoires*, où il ne parle ni de la naissance de la fille qu'il eut de la fille d'un tailleur, ni de sa participation à une société en nom collectif pour la vente du vin en gros, et où il étale son mépris des Français. Cet infortuné captif entretenait à Verdun des équipages, une écurie de courses, il y possédait deux maisons et le château d'Ancemont. Tout en se défendant de vouloir faire de la statistique, M. Léon Chaize constate que les naissances d'enfants trouvés ou naturels représentent le tiers du total des naissances à Verdun pendant le séjour des Anglais, d'où il conclut que ceux-ci ne s'étaient point ennuyés.

Il n'y en avait pas, toutefois, que pour la main gauche, et de nombreux mariages furent contractés par les Anglais pendant leur captivité à Verdun. Certains captifs avaient fait venir leur famille avec l'autorisation de Napoléon par des bateaux parlementaires abordant à Morlaix, ce qui favorisait les mariages entre compatriotes, mais sous le régime de la loi française. Il y eut treize de ces mariages. Plus nombreuses furent les unions entre

Anglais et Françaises : quarante pour Verdun seulement, sans compter les localités voisines, et la précocité s'y manifeste tout autant que pour les unions libres : 15 ans, 16 ans. Beaucoup de ces mariages, à vrai dire, présentaient un caractère d'urgence indiscutable, si l'on rapproche la date du mariage de celle de la première naissance, remarque notre chercheur, habile à faire jaser les registres les plus taciturnes.

Tous ces Anglais prisonniers vivaient agréablement à Verdun où, note l'un d'eux, ils s'étaient installés pour toujours, lorsque le 9 janvier 1814 fut donné l'ordre de les transférer à Blois, avec vingt-quatre heures pour faire leurs bagages. Ce fut d'abord une surprise, car ils ne savaient rien de la situation militaire, les journaux français observant sur ce point la plus complète discrétion, ce fut surtout une consternation. Pensez, changer des habitudes vieilles de dix ans! Et puis on était en plein hiver..... Le 12 janvier 1814, le premier détachement composé d'aspirants de marine, de patrons de vaisseaux marchands, et de petites gens se mit en route, la plupart d'entre eux ayant des compagnes françaises à leur côté. Lord Blayney, déjà cité, témoigne que ces femmes employaient avec beaucoup de justesse un choix exquis de jurons et de bons mots marins et qu'elles leur donnaient l'accent traînant usité par les matelots britanniques : on les aurait crues élevées sur les quais de Portsmouth. Mais il n'hésite pas à blâmer ceux de ses compatriotes qui laissaient des dettes en conseillant à leurs créanciers français de se payer sur les Cosaques. Il y eut cependant des évacués plus loyaux qui revinrent aussitôt qu'ils le purent tenir les engagements matrimoniaux qu'ils avaient pris auprès de jeunes Verdunoises.

En conclusion, M. Léon Chaize, après avoir souligné que ces mariages entre habitants de deux pays ennemis étaient généralement patronnés par des notabilités verdunoises au nom d'on ne sait quelle collaboration, conclut en s'étonnant d'un traitement accordé à des prisonniers qui contrastait si parfaitement avec celui réservé aux Français sur les pontons anglais. Parmi ces favorisés de Verdun figurait Abercromby qui commanda le régiment de garde de Napoléon à Sainte-Hélène...

Robert Laulan.

PHILOSOPHIE

DOCUMENTATION. — Dans une précédente chronique, nous parlions de la variété des connaissances comprises sous le nom

général de « Philosophie ». J'y songeais encore en lisant le *Bulletin analytique* (1) publié par le Centre de Documentation du Centre National de la Recherche Scientifique. La série *Philosophie*, dont la direction est assumée par Raymond Bayer, l'éminent philosophe et esthéticien, professeur à la Sorbonne, donne un volume tous les trois mois. Des milliers d'articles parus dans le monde y sont mentionnés et classés en un recueil (le numéro que je viens de consulter en comporte exactement 3.497)... Le professeur R. Bayer est assisté de huit chefs de rubriques, qui sont : Mme D. Anzieu (Généralités. Histoire de la philosophie. Métaphysique et Philosophique générale. Théorie des valeurs. Morale. Philosophie de l'Histoire et Philosophie politique) ; Mlle M. Bouteiller (Ethnologie) ; J. Desgranges (Logique et Philosophie de la connaissance) ; M. Gauthier (Histoire des Sciences et des Techniques. Linguistique et Théorie du Langage) ; Abbé P. Michaud-Quantin (Sciences religieuses. Philosophie médiévale) ; P. Oléron (Psychologie) ; J. Paris (Esthétique et Arts) ; D. Victoroff (Sociologie).

Classer, énumérer les innombrables travaux de toutes langues en chaque rubrique, ce serait déjà grosse besogne, et fort utile. Mais ce qui est plus extraordinaire, j'ai déjà eu l'occasion de le dire ici, c'est la façon dont chaque lecteur-rédacteur réussit à donner, en quelques lignes, une idée *claire* du contenu de l'article cité. Que de temps épargné pour le chercheur qui veut se documenter sur telle question qui l'intéresse spécialement ! D'un simple coup d'œil, il est fixé sur ce qui a pour lui quelque valeur. Il se publie tellement d'articles ! On ne peut tout lire. Si bien que l'on risquerait d'acquérir ou de rechercher en bibliothèques telle étude sans grand intérêt, tandis que l'on passerait à côté d'un texte essentiel. A cet égard, le *Bulletin* nous est d'un secours précieux. Ne serait-ce d'ailleurs que pour nous tenir « au courant » de l'évolution des idées en tel ou tel domaine...

Inutile de dire que deux *tables*, une « table des auteurs » et une « table analytique des concepts » (fort détaillée) nous permettent de trouver rapidement ce que nous désirons...

Est-ce tout ? Non. Aussi bien pour la Philosophie que pour les autres matières, voici ce qui est prévu au *Centre* : tout chercheur qui, pour une raison quelconque, ne peut pas consulter les articles des périodiques pourra en obtenir une reproduction micro-filmée... Toutes les analyses du *Bulletin Analytique* sont numérotées de

(1) Au Centre de Documentation du C. N. R. S. ; 16, rue Pierre-Curie, Paris (V^e^). Revue trimestrielle. (Sous les auspices du Ministère de l'Education Nationale).

telle sorte qu'en adressant au Centre de Documentation le numéro de l'extrait, ou les indications bibliographiques relatives aux articles choisis, les abonnés reçoivent la copie sur film normal (chaque page formant une image 18 × 24 mm) des originaux de ces articles. Sauf spécification contraire, le Centre fournit un micro-film négatif; lorsque l'article comporte des figures, il est préférable, — tout est prévu! — d'utiliser une copie positive.

Parmi les initiatives de cette vaste et parfaite organisation, citons encore celle-ci : chacun sait que, dans les conditions actuelles de l'édition, l'impression des travaux scientifiques n'est pas toujours possible, et que, de toute façon, elle est souvent difficile et lente. D'autre part, bien des travaux de grande étendue ne peuvent être imprimés intégralement : certaines parties doivent être supprimées (tableaux de mesures, dessins, séries de photographies, etc.) et sont ainsi perdues pour le public scientifique auquel elles seraient utiles. Alors, le *Centre* propose aux auteurs de travaux entrant dans l'une des catégories du *Bulletin Analytique* de recevoir leurs manuscrits, et de les conserver gratuitement dans ses archives. Ces travaux seront signalés comme les articles de revues dans le *Bulletin*, avec un signe spécial indiquant leur nature de manuscrit original déposé. Les micro-films en seront ensuite fournis sur demande au même titre que ceux des articles de revues. Les auteurs pourront ainsi : 1° prendre date lors du dépôt de leur manuscrit, et dès sa parution dans le *Bulletin*; 2° obtenir et distribuer les films qui représenteront ainsi l'équivalent des tirages à part de leur manuscrit intégral; 3° atteindre rapidement le public scientifique, par l'intermédiaire du *Bulletin*.

Le *Centre* se réserve, bien entendu, la faculté d'accepter ou de refuser les articles envoyés, suivant qu'ils entrent ou non dans son programme.

L'exposé ci-dessus de l'activité du Centre de Documentation montre à quel point le Centre National de la Recherche Scientifique a compris sa mission, sous la haute direction de M. J. Wyart, professeur à la Sorbonne (Secrétaire : M. G. Picard). Le Rédacteur en chef du *Bulletin Analytique* est M. Ǧ. Kersaint (Secrétaire : Mlle M. Le Cann; Bibliothécaire : Mlle A.-M. Boussion). Nous ne connaissons, pour notre part, que la partie philosophique, dirigée, nous l'avons dit, par M. le Professeur Raymond Bayer : elle nous donne une belle idée de l'ensemble. D'autres pays peuvent faire aussi bien; mais il n'est pas possible de faire mieux.

Achille Ouy.

Transfiguration, par *Marietta Martin*. Introd. par J.-P. Bonnes. Un vol. de 180 p. 14×19. Aux éditions La Colombe, Paris, 1954. Prix : 500 fr. — Même éditeur, même format : **Marietta Martin, ou la Tige et la Fleur**, par *Jean-Paul Bonnes*. Un vol de 200 p. Prix : 600 fr. — Aux éditions de La Colombe, furent publiés naguère, de Simone Weil, *l'Attente de Dieu* et *Intuitions pré-chrétiennes*, en même temps que, par J.-M. Perrin et Gustave Thibon, *Simone Weil telle que nous l'avons connue*.

Aujourd'hui, une autre héroïne et peut-être une sainte, Marietta Martin, est justement honorée à son tour. Simultanément, en effet, viennent de paraître et son livre, *Transfiguration*, et une étude de Jean-Paul Bonnes, qui a donné, au surplus, une introduction au livre de Marietta Martin. Dans cette introduction et, à plus forte raison, dans l'ouvrage entier consacré à cette âme charmante et forte, nous trouvons de précieux éclaircissements ou commentaires qui nous aident à la mieux comprendre et à la mieux aimer.

Née en 1902 à Arras, Marietta Martin fit ses études secondaires au Lycée Molière, à Paris. Elle s'achemina ensuite vers le doctorat en médecine. De 1927 à 1930, elle fut soignée à Leyzins et guérie d'une tuberculose pulmonaire. Des années passèrent. Après avoir été, dans la Résistance, sous-lieutenant du réseau « Hector », elle mourut en captivité, dans une prison de Francfort-sur-le-Mein, le 11 novembre 1944...

Elle publia de son vivant, outre sa thèse de doctorat (sur le Dr Koreff), *Histoires du Paradis* (1934). Après sa mort, parurent les poèmes d'*Adieu Temps* (1946) et ses *Lettres de Leyzin* (1948). Voici donc, maintenant, *Transfiguration*, propos dédiés à un enfant plutôt qu'écrits pour un enfant. L'auteur s'adresse à lui, certes; mais il n'aura pu recueillir le sens du message qu'en son adolescence. Ces propos sont d'un lyrisme frais et simple comme celui de saint François d'Assise... Soyez loué, Seigneur... « Pour le bonheur, merci. Des bonheurs existent, toujours, à chaque minute. Pour le bonheur d'un autre, bonheur qu'il n'attendait pas et qui vient de paraître, tel un rayon de soleil qui, après une journée sombre, filtre le soir entre les nuages... » Cantique d'amour, de foi, d'espérance. Appel vers l'au-delà, un au-delà *certain*, une fois franchi « le peu profond ruisseau appelé la mort »...

Si même nous ignorions tout de son existence, si nous ignorions que, dans la prison, en dépit de son épuisement physique, minée par la rechute de sa tuberculose, même avec les entraves des condamnés à mort, Marietta Martin savait toujours sourire, *Transfiguration* n'en demeurerait pas moins, à nos yeux, un livre très émouvant et très beau. Il se suffit à lui-même.

Dans *la Tige et la Fleur*, J.-P. Bonnes nous présente de nombreux fragments inédits. Mais ceux-là, au moins pour une grande part (le « journal » notamment) ne prennent leur vraie signification que grâce au commentateur. Qu'il le veuille ou non, son étude est, elle aussi, *une œuvre*, et non pas une simple anthologie ornée de gloses. « Six années de méditations sur les textes de Marietta Martin », dit-il, « furent pour moi d'un enrichissement spirituel incalculable ». Mais Albert Béguin, mais Mme H. Martin-Le Dieu (auteur d'une touchante plaquette sur sa fille) ne l'eussent point choisi s'ils n'avaient su *déjà* qu'il était le plus qualifié de tous pour cette difficile mission. Cet agrégé des lettres en remontrerait à bien des psychologues de carrière : il analyse une âme, un caractère, avec autant de pénétration que de talent, avec autant de précision que de délicatesse. Sa pensée sympathise tellement avec celle de l'héroïque et sainte fille que les textes d'*accompagnement* et les textes cités se fondent, s'harmonisent de façon merveilleuse. L'image s'impose à nous d'un orchestre bien conduit, enveloppant, soutenant discrètement une soliste qu'il met ainsi en valeur jusqu'à l'accord final de l'épilogue...

Le Signe, ou le passage du visible à l'invisible. Psychologie. Histoire. Mystère. Par *E. Mazure*. Un vol. de 336 p. gr. in-8°. Bloud et Gay, Paris, 1954. Prix : 1.140 fr. — M. le chanoine Eugène Mazure, docteur en théologie et en philosophie scolastique, fut directeur du grand Séminaire de Cambrai avant de diriger celui de Lille. On lui doit de nombreux ouvrages, parmi lesquels il faut citer *l'Humanisme chrétien* (1938; une nouvelle édition est sous presse), *le Sacrifice du Chef* (3e édition en 1944), *la Grand-route apologétique* (1939), etc...

Le beau livre que nous annonçons aujourd'hui a conservé pour titre le mot et l'idée autour desquels s'étaient d'abord groupées les

préoccupations et les recherches de l'auteur. Celui-ci avait souvent rencontré sur son chemin *le Signe :* en apologétique, où ce mot sert à définir le miracle; en dogmatique, où le même terme domine toutes les doctrines des sacrements et du sacrifice de la Messe.

Or, le long de cette route, en essayant de retrouver les origines psychologiques de ce concept, M. le chanoine Masure a constaté que c'est l'action et la connaissance humaine tout entières à leurs différents niveaux, naturels et surnaturels, qui utilisent la méthode du signe, depuis les formes les plus simples de la sensation jusqu'aux états intuitifs ou mystiques les plus élevés. Aussi la matière et le plan de l'ouvrage ont-ils souvent débordé l'idée qui leur avait servi de point de départ.

Ne nous en plaignons pas. Cela nous vaut vingt-cinq chapitres dont la variété recouvre une unité « en profondeur »... Cinq parties : le signe en général; le signe affectif; le signe notionnel ou objectif; le signe efficace; au delà du signe (sublimation; contemplation). Les trois derniers chapitres sont un « supplément » à l'œuvre : dans le voisinage du signe (le jeu; l'art; le mouvement symboliste dans la littérature française)...

L'humanisme chrétien, dit l'auteur dans l'épilogue, est un humanisme de symboles, au service d'une espérance qui lui est supérieure, mais dont il nous laisse voir, en sa qualité de signe, l'image, le gage et peut-être le seuil...

Les tendances constitutives de la pensée vivante, par *Michel Navratil.* 2 vol. En tout : 570 p. gr. in-8°. Bibl. de philos. contempor. Presses universit. de France, Paris, 1954. Prix : T. I, 1.000 fr.; T. II, 700 fr. — Dans un précédent ouvrage, dont nous avons rendu compte (n° de juin), l'auteur a montré que le « Je pense, donc je suis » se trouve poser un problème non résolu par Descartes : le problème de la nature de cette conscience, de cette pensée que je suis. Dans la longue étude sur la « pensée vivante » dont nous venons d'achever la lecture, M. Navratil s'est proposé de saisir ce qu'est la conscience ou pensée humaine, en décrivant d'abord les actes de cette conscience, et en s'efforçant de découvrir les caractères propres de chacune des tendances spécifiques « qui emportent dans l'unité d'un même élan plusieurs de ces actes de conscience successifs »... Il prend judicieusement le mot « pensée » en un sens large, le sens que donne Descartes lui-même dans la deuxième Méditation : une chose qui pense, c'est « une chose qui doute, qui entend, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi et qui sent... »

Ce travail comprend trois livres. L'un vise à nous faire comprendre le mode propre de temporalisation de notre conscience sensori-motrice et à montrer qu'elle implique originellement deux types complémentaires d'actes de conscience. Le livre II vise à définir les tendances à la fois diverses et complémentaires qui orientent les formes prélogiques de l'imagination et qui, elles aussi, se caractérisent par un mode commun de temporalisation. Le troisième, enfin, cherche à définir l'orientation propre de la raison théorique et de la raison pratique par rapport à celle de ces tendances sensori-motrices et de ces tendances imaginatives. Le tome I comprend les livres I et II, c'est-à-dire l'étude de la spontanéité prélogique d'ordre perceptif et d'ordre imaginatif. Le tome II comprend le livre III, c'est-à-dire l'étude de la manière dont la conscience peut se faire entendement ou volonté, et il comprend également les conclusions générales qui ressortent d'une confrontation entre la description de la spontanéité prélogique (premier tome) et la description de la réflexion (tome deuxième).

La *méthode* définie dans l'*Introduction critique à une découverte de la pensée* est magistralement appliquée ici. L'auteur effectue bien, comme il l'avait annoncé, « la saisie et l'analyse de ce qu'est une pensée humaine, d'une part en tant qu'elle sent et en tant qu'elle imagine, d'autre part, en tant qu'elle est une raison, c'est-à-dire pour autant qu'elle entend et qu'elle veut délibérément... » M. Navratil, tout en se référant à quelques devanciers ou contemporains, à qui, d'ailleurs, il ne manque pas de rendre hommage, n'en accomplit pas moins une œuvre profondément originale, toute de sincérité, de probité intellectuelle. C'est l'homme *réel* qu'il analyse, et non un homme fictif créé par le philosophe à son image et ressemblance, comme il advient trop souvent. Ajoutez à cela que son écriture est claire, qu'elle comporte le moins possible de ces néologismes dont on abuse aujourd'hui. Ce souci d'élégante clarté se retrouve dans l'ordonnance des chapitres et pa-

ragraphes, dans les titres et sous-titres bien composés. Ces qualités sont d'autant plus appréciables que la richesse même du contenu risquerait d'égarer le lecteur. Le talent d'exposition aidera une telle philosophie très neuve à conquérir la place qu'elle mérite, et à son auteur une notoriété indiscutée.

La « position » de M. Navratil est celle d'un rationalisme souple et nuancé. Il y accède en commençant, ainsi qu'il le déclare, par délimiter les fondements intérieurs sans lesquels la raison ne pourrait se constituer. Une raison qui ne craint pas la vérité doit pouvoir observer les formes irrationnelles de la conscience. Il y a, certes, des sentiments dont l'actualisation exclut la raison; et une philosophie qui affirmerait leur valeur s'opposerait par là même au rationalisme. Mais la réciproque n'est pas vraie; et il n'y a pas de raison privée de sentiment. Si, donc, il importe d'apercevoir quels sont les sentiments qui empêchent l'exercice de la raison, il importe non moins de déterminer (et l'auteur y a parfaitement réussi) quels sont les phénomènes affectifs qui sont inhérents à son actualisation.

Devant la Réalité, par *W. Malgaud*. Un vol. de 180 p. gr. in-8°. Bibl. de Philos. contempor. Section Psych. et Sociol., dirigée par M. Pradines. Presses universit. de France, Paris, 1954. Prix : 600 fr. — Comme le remarque l'auteur, les savants usent, tour à tour, d'une connaissance empirique qui est inévitablement réaliste, et de constructions théoriques idéalistes. Ils commencent par croire à un objet réel, et composent ensuite une théorie en éliminant l'apport réaliste. Il n'y a là aucune contradiction, à la condition de ne suivre l'idéalisme et le réalisme (empirique) que par des démarches alternées, sans croire que les deux voies pourront se rencontrer jamais.

Eh bien, non sans quelque analogie, il y a deux positions complémentaires pour la Psychologie. Celle-ci fausserait son problème si elle méconnaissait la définition de l'idée. Il faut donc que sa méthode soit double : qu'elle soit scientifique de la manière ordinaire, pour les faits; qu'elle soit empruntée à la Métaphysique, pour les idées. C'est une exigence de son objet. C'est aussi un avantage : on puise à deux sources; on dispose de l'ampleur de l'information scientifique d'un côté; et, de l'autre, de la sûreté de la connaissance rationnelle.

Pourtant, même quand elle emprunte une définition à la Philosophie, la Psychologie renonce à toute ambition métaphysique. Elle est exactement une science de la pensée. La pensée, selon W. Malgaud, « naît d'emblée et tout entière d'un acte, celui qui fait la trouvaille du point de vue du spectateur placé devant ses impressions. C'est là une création absolue, le tout qui suit le rien; et, dès que ce point est franchi, la pensée s'engage dans un développement continu... » Le problème, ainsi posé, est métaphysique. Mais l'auteur l'a délibérément situé — et il s'en explique — sur le plan de la Psychologie. Il arrive, après une série de développements bien articulés, à préciser que les faits biologiques ont travaillé pour la pensée, mais que « l'éclosion de l'intelligence a lieu par un acte absolument original ». Le corps, formé par l'évolution comme un se détourne de sa fonction primitive pour devenir l'instrument de l'intelligence.

Enfin, pour la Psychologie telle qu'il la conçoit, W. Malgaud lui souhaite de reprendre le problème de la connaissance au point où la Métaphysique s'arrête. Elle succéderait, en quelque sorte, à la Métaphysique, quand elle traite à son tour de l'idée.

Cet ouvrage se relie étroitement aux ouvrages précédents du même auteur, notamment *De l'action à la pensée* (même éditeur).

Philosophes espagnols de notre temps, par *Julian Marias*. Un vol. de la collect. « Philos. de l'Esprit », dirigée par L. Lavelle et R. Le Senne. 212 p. pet. in-8°. Aubier, Editions Montaigne, Paris, 1954. — Dans ce volume, dit J. Marias, j'offre au lecteur quelques études sur quatre penseurs espagnols : Unamuno, Ortega, Morente, Zubiri. Avec José Gaos leur disciple, ils expriment (ajoutons-y l'auteur lui-même) l'essentiel de ce que la philosophie a produit en Espagne, de notre temps, après trois siècles assez pauvres à cet égard. Une école philosophique est née...

Unamuno exerça sur les esprits espagnols « une influence profonde, vive, violente, telle qu'elle était alors nécessaire, faite de chaleur plus encore que de lumière... » Ortega, qui lui fit maint reproche, n'en salua pas moins sa mémoire comme celle d'un précurseur. Toutefois, c'est avec Ortega y Gasset que commence, en Espagne, une philosophie digne de ce nom. Nous trouvons dans l'ouvrage

de J. Màrias une étude très solide et très pénétrante sur Unamuno. Il replace l'homme dans son environnement intellectuel, dans son milieu historique; il note les influences européennes sur la formation de cet esprit, influences d'ailleurs assez disparates. Il nous trace un portrait du personnage un peu étrange que fut don Miguel de Unamuno : sa silhouette svelte et dure, sa façon de se vêtir à la fois simple et inusitée, ses cocottes en papier, ses modelages en mie de pain... Roman, poésie, théâtre, essais, tout, en Unamuno, est d'une originalité *voulue*. Il tenait énormément à n'être pas « classé », ou, comme il le disait, « étiqueté ». J. Marias, qui lui a consacré un livre entier (Espasa Calpe, 1943) signale chez lui un désir, et même une prétention de penser, d'écrire *sub specie aeternitatis;* un besoin de croire qu'il ne mourra pas tout entier, qu'il survivra — fût-ce par ce que Comte nommait l'« immortalité subjective »...

Tandis qu'Unamuno avait sacrifié à l'inspiration, au lyrisme, Ortega lança son offensive au nom de l'exigence doctrinale. Il ferma la porte à la fantaisie. Par ses ouvrages sur divers penseurs européens, ses traductions, éditions, il créa un « climat » philosophique en Espagne. Par ses articles, ses livres de morale et de politique, il éclaira non seulement le public espagnol, mais une grande partie de l'opinion mondiale. De 1910 à 1936, il professa la Métaphysique à l'Université de Madrid, avec grand succès. La métaphysique d'Ortega s'efforce de dépasser à la fois le réalisme et l'idéalisme, grâce à une méthode qui est celle de la *raison vitale* appliquée aux problèmes philosophiques. J. Marias se défend d'en fournir pour le moment un exposé complet. On lira néanmoins avec grand intérêt son esquisse (p. 63 à 168) sur une philosophie qui n'est encore que rarement comprise. « Je n'ai voulu être qu'un rabatteur », dit-il avec une charmante modestie.

L'ouvrage se poursuit par un éloge de don Manuel Garcia Morente, qui fut un maître exceptionnel, un universitaire de grande classe, Doyen de la Faculté de Madrid. Comme philosophe, il n'a trouvé satisfaction que chez Heidegger et *surtout* chez Ortega. Quant à Zubiri, ce fut également un maître qui enseignait sans aucune concession faite à la « facilité ». Son œuvre écrit consiste essentiellement en un gros volume intitulé *Naturaleza, Historia, Dios*, dense précipité de son labeur. Historien de la pensée, lui-même penseur, il aura contribué à édifier une philosophie chrétienne, au sens très large du terme.

J. Marias a fait suivre sa série d'études par un appendice bio-bibliographique concernant les différents philosophes et penseurs de son pays (nés depuis 1871).

Les esprits de la vie à Madagascar, par *Jacques Faublée*. Un vol. de 145 p., gr. in-8°. — Du même auteur : **La cohésion des sociétés Bara**, un vol. de 163 p. gr. in-8°. Presses universit. de France, Paris, 1954. Prix : chaque vol., 612 fr. — M. Jacques Faublée, chargé de cours à l'Ecole des Langues orientales, à qui nous devons déjà *Introduction au Malgache* (Maisonneuve), *Ethnographie de Madagascar* (La Nouvelle Edition), *Récits Bara* (Trav. et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie), vient de publier deux ouvrages illustrés de nombreuses figures, cartes, schémas, qui témoignent d'un rigoureux esprit scientifique. Références bibliographiques, index des mots malgaches, etc. Rien n'y manque. Dans le premier de ces volumes (*les Esprits de la vie à Madagascar*) ont été étudiées les religions des Bara, des Vezo, des Merina, la relation entre les pratiques religieuses et les structures sociales. Le second volume est spécialement consacré aux Bara, à leurs groupes sociaux, aux caractères de cette société.

L'auteur a mené son enquête sur place, de 1938 à 1941, grâce notamment à l'aide du C. N. R. S., selon les méthodes ethnologiques les plus précises. Il a su donner à ses exposés beaucoup de netteté. Ceux-ci intéresseront sociologues et ethnologues. Ajoutons que, même pour des non-spécialistes, la lecture en est instructive et fort agréable. Les mœurs si curieuses, bien décrites, de ces groupes sociaux, les abondantes citations de chants, prières, formules (une véritable anthologie), sont d'un pittoresque étonnant. Leur gentille naïveté, leur poésie ingénue, tout cela vient illustrer une étude savante et remarquablement méthodique.

Précis de Philosophie (Classe de Math. et de Math.-Technique), par *Armand Cuvillier*. Un vol. de VI-458 p. in-8° carré. Nombreuses illustrations, figures et tableaux. Armand Colin, Paris, 1954. — Les classes de Mathématiques et de Mathématiques-Technique ont, en philosophie, le même programme que dans les classes de Philosophie

pour la Logique et la Morale. On aurait donc pu penser que le tome II de l'excellent *Précis* composé par Armand Cuvillier pour la classe de Philosophie-Lettres conviendrait parfaitement. Et pourtant, l'auteur et l'éditeur ont voulu mieux faire : voici donc un volume *spécialement* conçu à l'intention des deux séries scientifiques.

Que présente-t-il de particulier? Les professeurs de philosophie ont souvent exprimé le regret que l'horaire si chargé de la classe de Mathématiques n'ait pas permis d'inscrire au programme de cette classe les notions élémentaires de psychologie qui sont l'introduction presque indispensable aux problèmes de philosophie des sciences et de morale. En conséquence, A. Cuvillier a placé dans ce nouveau *Précis* cinq chapitres (l'intelligence; l'attention; la raison; les tendances; la volonté; la personne et le caractère; la communication des consciences) qui, lus attentivement par les élèves, sans être étudiés comme des matières d'examen, les intéresseront et les instruiront. De même, les trois grands problèmes de la Vérité, de la Liberté et de Dieu ont été condensés en un chapitre unique : problèmes qui touchent de si près au programme que des sujets s'y rapportant (au moins indirectement) ont été parfois proposés à l'examen.

Enfin, deux appendices sur l'histoire des mathématiques et sur les rapports des mathématiques avec les différentes formes de la pensée humaine complètent, à l'usage de nos jeunes « spécialistes », le chapitre sur les mathématiques.

Comme dans tous ses ouvrages destinés aux étudiants, A. Cuvillier n'a rien épargné pour être clair et assimilable, pour faire réfléchir en instruisant.

La méthode expérimentale, par *Georges Benézé*. Un vol. de 120 p. pet. in-8°, de la collect. « Initiation philosophique », dirigée par Jean Lacroix. Presses universit. de France, Paris, 1954. Prix : 240 fr. — L'auteur a voulu, très visiblement, que son ouvrage correspondît au titre même de la collection « Initiation philosophique ». Il a su se mettre à la portée du débutant, tout en permettant au lecteur déjà instruit en ces matières d'y prendre un nouvel intérêt. Beaucoup de clarté, une très ingénieuse présentation des idées (Ses « tableaux » résument admirablement maintes questions essentielles)... Il a dit tout ce qui était à dire, illustrant ses propos de nombreux exemples bien choisis. Si cet excellent petit livre a sa place dans toute bibliothèque de classe, je gage que plus d'un étudiant, l'ayant lu, voudra en faire l'acquisition pour son propre compte. Il y apprendra beaucoup de choses qu'il importe de connaître si l'on veut comprendre la science et l'esprit scientifique. Il y trouvera aussi un modèle de style où la précision ne nuit jamais à l'élégance.

Maladie mentale et personnalité, par *Michel Foucault*. Un vol. de 115 p., petit in-8°, de la collect. « Initiation philosophique », dirigée par Jean Lacroix. Presses univers. de France, Paris, 1954. Prix : 240 fr. — La notion de personnalité semble faire éclater les cadres de la pathologie classique. Elle exige un style d'analyse qui soit différent des analyses organiques. La définition de la maladie mentale à partir de ses conditions réelles amène à une conception *unitaire* du pathologique. L'analyse pavlovienne du conflit montre, en effet, qu'il faut abandonner l'antithèse de la psychogénèse et de l'organogénèse. Les maladies mentales sont des atteintes de la personnalité tout entière; dans cette mesure, elles ont leur origine dans les conditions réelles de développement et d'existence de cette personnalité; et elles prennent leur départ dans les contradictions de ce milieu. Mais le conflit ne se transforme pas d'emblée et par simple transposition psychologique en maladie mentale; il devient maladie lorsque la contradiction des conditions d'existence devient contradiction fonctionnelle des réactions. Et c'est dans cette notion de trouble fonctionnel que la pathologie mentale trouve son unité avec la pathologie organique.

Ces quelques indications (p. 106) résument en partie l'exposé de M. Michel Foucault. Exposé très dense, dont la lecture nous paraît ardue quand il s'agit d'un livre d'« initiation ».

Les théories psychosomatiques. Origines psychanalytiques. Importance psychologique. Par *Jean Valabrega*, attaché au C.N.R.S. Introduction du Dr Henry Ey, médecin de l'hôpital psychiatrique de Bonneval. Un vol. de 192 p. in-16 jésus, de la collect. « Nouvelle Recherche », dirigée par Georges Hahn. Privat, édit. Aux Presses universit. de France, Paris, 1954. Prix : 540 fr. — La collection « Nouvelle Recherche », qui a déjà donné, sous la direction de M. Georges

Hahn, cinq volumes de haut intérêt sur des sujets très variés, nous offre aujourd'hui un sixième volume qui correspond bien au programme qu'elle s'est fixé. Nous avons besoin, a dit M. G. Hahn, de livres d'un genre très particulier qui, à partir des événements, des découvertes et des œuvres, nous appellent moins à l'information qu'à l'interrogation, moins à approuver un résultat qu'à éprouver une inquiétude. La tâche consiste à rendre sensibles les grandes incertitudes humaines de notre civilisation...

La psychosomatique est à la fois une théorie et une thérapeutique. Elle intéresse maintenant le psychologue autant que le médecin. Elle a ses partisans et ses adversaires. M. J. Valabrega est un philosophe, mais fort averti des questions médicales. Ses investigations minutieuses au C.N.R.S. sont ici mises en ordre pour fournir un exposé d'ensemble, aussi méthodique et aussi objectif que possible. « Dans le domaine complexe, dit-il, où nous avons tenté de nous orienter, se rencontrent plus de problèmes en suspens que de problèmes résolus. Aussi avons-nous limité notre ambition à exposer ces problèmes, d'une part, et, d'autre part, les éléments théoriques les plus importants qui s'efforcent d'y répondre. » Ce travail était nécessaire. Au surplus, l'introduction du Dr Henry Ey apporte, sur ces questions encore débattues, une opinion fort sage, à notre avis.

Analyse des rêves, par le *Dr H. Schultz-Hencke*. Un vol de 252 p. gr. in-8°, de la Bibl. scientif. Payot, Paris, 1954. Prix : 850 fr. — Dans la Bibliothèque scientifique Payot vient de paraître un nouvel ouvrage de psychothérapie : *Analyse des rêves*, par le Dr H. Schultz-Hencke, membre du conseil de direction de l'Institut de Psychothérapie de Berlin. « Nous essayons dans cet ouvrage, dit-il, de traiter les théories contradictoires de Freud, d'Adler et de Jung comme appartenant à l'histoire, c'est-à-dire dépassées, et de présenter une synthèse véritable, non éclectique, des théories de ces trois explorateurs, théories qui ne sont opposées qu'en apparence... Nous croyons avoir réussi... »

Plusieurs dizaines d'années d'intenses efforts, dit-il encore en substance, ont conduit aux résultats décrits dans le présent ouvrage. Ont été étudiés dans tous leurs détails, en ces années de recherche, plus de cinquante mille rêves de personnes malades ou bien portantes, « et cela spécialement en ce qui concerne le rapport des rêves avec le vécu total du dormeur... »

L'édition allemande de cet ouvrage avait, en son temps, été saluée, dans les revues médicales, philosophiques, psychologiques avec une extrême faveur. On s'accordait à louer la multiplicité des exemples, leur richesse exempte de tout dogmatisme. « Ouvrage standard pour tout médecin qui s'intéresse à la psychologie : il le met-tra au courant de l'état le plus récent de l'analyse des rêves. » « Objectivité, sobriété, caractère positif et clarté... » « Un manuel pour le débutant » ... « plein de problèmes nouveaux pour le spécialiste », etc...

Nous souhaitons le même succès à l'édition française, et nous rappelons que, dans la même collection, nous avons signalé, récemment, *Psychologie du rêve*, par Robert Bossard, avec une préface de Paul Chauchard.

La question raciale devant la science moderne. Les mélanges des races, par *Harry L. Shapiro*. Un vol. de 60 p. in-8°. Public. Unesco, Paris, 1954. Prix : 75 fr. — Dans cette même collection, neuf volumes ont déjà paru. Ce dixième est l'œuvre de H. L. Shapiro, Directeur du Département d'Anthropologie à l'American Museum of Natural History de New-York. L'auteur constate que les mélanges de races affectent des formes multiples et très variées suivant les régions. Il ne croit pas que, du point de vue biologique, le métissage ait inévitablement des effets néfastes. L'examen de quelques cas concrets (île de Picairn, Jamaïque, îles Hawaï) permettent même de penser que, souvent, les mélanges raciaux donnent d'excellents résultats. « Tout compte fait, la plus grave injustice dont souffre le métis est d'être jugé non pas en tant qu'individu — ce qui serait pourtant son droit le plus élémentaire — mais en tant que membre d'un groupe qui est victime de nombreux préjugés et ne rencontre guère de compréhension. » Une notice bibliographique est jointe à cette étude.

Race et Société. Problèmes raciaux : l'égalité par la loi, par *Morroe Berger*. Un vol. de 85 p. in-8°. Public. Unesco, Paris, 1954. Prix : 150 fr. — M. Morroe Berger, professeur de Sociologie à l'Université de Princeton, montre prin-

cipalement, ici, l'efficacité de la loi aux Etats-Unis, dans la lutte contre la discrimination en matière d'emplois. Dès la fin de 1944, le nombre des Noirs travaillant pour la production de guerre avait triplé par rapport aux années précédentes; et celui des Noirs employés à des travaux exigeant des aptitudes particulières avait doublé. Après la guerre, le besoin de main-d'œuvre a favorisé l'application de nouvelles mesures plus libérales encore. En même temps, les syndicats, les associations professionnelles et autres organisations analogues ont aboli la discrimination dans leurs propres rangs. « Personne ne niera, dit le professeur M. Berger, qu'il reste beaucoup à faire pour améliorer, aux Etats-Unis, les relations entre groupes... Néanmoins, les progrès sont sensibles, et il est manifeste que la plupart des Américains sont résolus à donner à chacun, dans une mesure plus complète, des droits et des chances égales. »

REVUES

La Pensée. Revue du rationalisme moderne. Arts. Sciences. Philosophie. 64, bd Auguste-Blanqui, Paris, XIIIe. Nouvelle série. N° 54 et n° 55 (mars-avril et mai-juin 1954). — Noté au sommaire du numéro de mars-avril : La lutte contre l'esprit de décadence dans la science et dans la culture (Georges Cogniot); La Chine nouvelle et son passé (M. Cachin; H. Denis; Claude Roy); Les œuvres de jeunesse de Karl Marx (A. Cornu); Trois ouvrages de Georg Lucacz (J. Lefebvre); Le Concordat et l'enseignement en Espagne (Jean Florez); Chronique d'histoire de la philosophie : à la recherche du vrai Socrate (J.-P. Vernant); une étude sur Hegel (A. Cornu); Documents sur l'enseignement et note sur la « Syndérèse » (René Maublanc), etc...

Au sommaire du numéro de mai-juin : un inédit de Diderot (Yves Benot); Apologie de l'abbé Galiani (texte de Diderot); Réflexions sur la bataille des idées en physique (Evry Schatzman); La faim menace-t-elle le monde? (M. Saucerotte); Mao-Tsé-Toung et la philosophie chinoise (Feng You Lan); Jules Bloch, 1880-1953 (Paul Lévy); L'enseignement supérieur dans la République populaire de Chine (Ma Su Loun), etc...

Diogène. Revue trimestrielle, publiée sous les auspices du Conseil international de la Philosophie et des Sciences humaines et avec l'aide de l'Unesco. N° 6 (avril 1954). — Noté au sommaire : Le Don, sa signification économique dans le capitalisme contemporain (François Perroux); Les Américains devant leur passé (Oscar Handlin); Science cosmique et Sagesse dans la Philosophie antique (Jean Bayet); Dante et l'Islam (Francesco Gabrielli); la Causalité en Electrodynamique quantique (H. Margeneau); Découvertes récentes en préhistoire (Gordon Childe); Une nouvelle théorie de l'Art (Louis-Arnaud Reid). Etudes, notes, comptes rendus, etc...

Culture humaine. — Revue mensuelle de psychologie appliquée à la conduite de la vie. 16e année, n° 5 (mai 1954). Editions J. Oliven, Paris. Noté au sommaire : Cours de psychologie pratique (Alb. Delcourt); Printemps, tu tiendras tes promesses (Hélène Tarel); Souvenirs d'un autodidacte (Jean des Vignes Rouges); Les états de tension dans l'Entreprise (L. J. Bora); Psychologie des Peuples : la Suède (Christian Germoz); Psychologie des foules : le « moutonisme » (B. Warndorff), etc...

VARIÉTÉS

A PROPOS D'UNE EXPOSITION : LE LIVRE ET L'UNIVERS. — Le choix même que l'abondance du matériel contraignit les organisateurs à opérer confère aux 350 documents rassemblés à l'exposition des « manuscrits à peintures », actuellement présentée à la Bibliothèque Nationale, une puissance particulière de conviction : antérieurs à l'avènement du style gothique, étagés sur les cinq siècles où se constitue un monde humain nouveau, ces manuscrits offrent dans leurs dissemblances le spectacle d'une

étrange unité : les premiers surtout (jusqu'au n° 107), plus proches des sources initiales, contemporains d'une genèse intellectuelle et affective, — survivant d'une époque à la fois majeure et mineure, de ces VIIIe-IXe-Xe siècles où l'on jette des dés pour de bon, où s'imposent les contingences déterminantes. Une civilisation se recrée : non pas une culture seulement de l'esprit, mais l'habileté de la main, la ferveur des techniques et l'élan du cœur. Le centre, le lieu, le point d'application de cette conquête, c'est le Livre. Le livre-objet, façonné plutôt que, au sens banalisé que nous donnons au mot, « écrit ». Résultat concentré d'un travail multiple, pour lequel les muscles se fatiguent autant que l'intelligence s'efforce. Les procédés qu'il requiert relèvent de la fabrication artisanale et exigent de l'ouvrier un mode d'existence qui s'oppose héroïquement à celui de la société ambiante. La taille des plumes et celle de l'ivoire, la composition des encres et l'élaboration de la cire, le tannage des cuirs de reliure et le découpage du parchemin, la collation des textes, la graphie et l'illustration : longs ouvrages sédentaires, dans un monde en perpétuel remuement; appliqués et continus, au milieu de l'improvisation perpétuelle, de l'instabilité, des reniements nécessaires. J'entends par là des conditions de vie très concrètes : le chauffage, à une époque qui ignore le charbon et l'exploitation rationnelle du bois; le confort des demeures, alors que le verre à vitre est inconnu; l'outillage rudimentaire et l'éclairage pire encore; tout travail lent et minutieux, à l'écritoire ou à l'établi, impossible plus de quelques heures par jour, quelques mois par an, dès que l'on s'écarte des régions méditerranéennes. L'humanité carolingienne s'en tire en vivant dehors, s'agite, ou somnole, en proie à une extraversion foncière, qui va jusqu'au refus de la réflexion, et entraîne un primat absolu de l'action extérieure, souvent brouillonne, parfois violente. Les faiseurs de livres vont à contre-courant. Et leur obstination, leur courage, font le miracle.

Passé le Ve siècle, sur l'aire où s'étendit la civilisation romaine, sa tradition intellectuelle et artistique est en voie d'effacement définitif : s'il en subsiste quelques vestiges, c'est dans les régions orientales et méridionales de la Romania, alors que le centre vivant du monde barbarisé se déplace constamment vers l'Ouest et le Nord. Mais l'Eglise a repris le dépôt. A sa manière, y imprimant sa marque et tranchant de ses censures. Cela seul compte, de rendre gloire à Dieu, et d'enseigner ces Barbares à le faire dans les termes du Livre Saint. Par une prodigieuse rencontre, dans les décades même où s'écroulait l'Empire, une synthèse s'est

tant mal que bien accomplie entre les tendances divergentes des Pères : désormais on ne discutera plus guère quant au fond l'opportunité d'une science et de lettres profanes; l'héritage classique, codifié dans les techniques propres et les manuels des sept « arts libéraux », illustre la Bible, à laquelle il se subordonne; on cherche en lui, à la lumière d'Elle, des témoignages de la magnificence divine, et Elle est de lui l'achèvement. Cette double image du Créateur a cessé d'être seulement verbale. L'art de la parole est art de vivre. La rhétorique est une sagesse, et elle embrasse l'homme entier. La splendeur et la vérité du verbe humain sont celles de Dieu même, elles éclatent en œuvres admirables, les formes du monde et l'aventure rédemptrice en témoignent. Le mot, prononcé, entendu ou lu, suscite la réalité, certes simplifiée par la catéchèse et l'apologétique, mais encore fort complexe, de l'univers. Connaître, c'est « lire » : jusqu'au XII[e] siècle, le terme de *lectio divina* désignera toute espèce de spéculation dans l'ordre de la spiritualité, de la philosophie théorique, de la stylistique, voire de la cosmologie. Aux VII[e]-VIII[e] siècles, le secret ne s'en maintient plus que dans les grandes communautés monastiques, seules structures sociales assez vigoureuses pour résister à la désintégration générale. Elles plongent au plus profond du monde mérovingien les racines de leur ténacité et leur volonté de maintenir : effets des conditions universelles de l'époque, dans la mesure même où elles réagissent contre l'insouciance, la grossièreté et le paganisme latent de celle-ci.

Au sein d'un Occident divisé, où les territoires qui s'étendent du Rhin à la Seine sortent les premiers de l'anarchie et de l'impotence politique, et font déjà figure de grande puissance, les abbayes les plus fortunées constituent ainsi le milieu unique, où la civilisation de ce temps prend une dimension spirituelle capable d'assurer sa survie. Pratiquement, leur activité se ramène en ceci à la fabrication de livres. Dans l'unité et la matérialité du volume, la dispersion humaine s'abolit, la créature s'offre harmonieusement à son Créateur. Malgré la pauvreté des moyens dont on dispose, on tente d'unir, en une représentation cosmique, l'image colorée à la lettre évocatrice. Un art s'ébauche, par delà les traditions des copistes du Bas Empire. Les équipes ouvrières sont en place, pour ce qu'on a nommé la « Renaissance carolingienne ». Celle-ci — on en suit les étapes dans les Capitulaires de Charlemagne et de ses premiers successeurs, dans les lettres d'Alcuin, de Raban Maur, de Loup de Ferrières — trouve son origine et sa fin dans ces *scriptoria* monastiques. Leur labeur est élevé par les empereurs à la dignité d'une institution publique.

Travail quantitatif : accroissement considérable du nombre des textes connus et copiés, spécialement dans le domaine des lettres profanes; qualitatif : redécouverte de la critique interne, amélioration des graphismes (on crée alors le magnifique type d'écriture dite caroline), renouvellement enfin des techniques d'enluminure. Plusieurs parmi les plus beaux manuscrits de l'exposition de la Nationale ont été commandés par les Maîtres mêmes, rois, prélats ou lettrés, à l'initiative desquels est dû le renouveau des études scolaires et de la pratique des belles-lettres (en même temps que d'une politique impériale) au IXe siècle : Lothaire (n° 33), Charles le Chauve (n° 58), Ebbon (n° 41), Hincmar (n° 43), Alcuin (n° 28), Théodulphe (n° 81). Les écoles de miniaturistes, dont l'exposition met si bien en valeur la diversité, Rhénanie, Tours, Reims, Corbie, St-Amand, Metz, sont celles mêmes dont les noms jalonnent les étapes d'une longue réinvention des sciences du raisonnement, lointaine préparatrice de la scolastique. Dans l'atelier, le copiste a d'abord travaillé seul, traçant à la fois la lettre et le dessin, responsable de l'harmonie totale de l'œuvre : ainsi le Madalbert, auteur du *De trinitate* (n° 21), ou le grand artiste que fut Godescalc à la fin du VIIIe siècle (n° 24); puis, une certaine spécialisation intervient, moins par coupure que par un épanouissement du labeur individuel en travail collectif : le scribe reste le grand maître, comme ce Lieutard qui copia le Psautier de Charles le Chauve (n° 52); il arrive qu'un manuscrit porte la marque, et comme la signature, d'une communauté entière : exégète, collationneur, copistes divers, illustrateurs (ainsi le n° 81), et même astrologue ou computiste (n° 105), voire juriste (n° 107). Dans la plénitude fragile de cette première civilisation moderne, durant les années mouvementées et brûlantes de vie qui couvrent le règne de Charles le Chauve, le Livre devient ainsi, quoique rare encore, et précieux comme un joyau, une chose vraie, un objet d'usage, ayant sa forme achevée, son poids propre d'univers complet; sa lumière et sa densité sont uniques et ne sont comparables (dans l'ordre des valeurs absolues) qu'à celles du vase de bronze, du sceptre émaillé, de la statue d'ivoire ou d'or, de l'église, du palais. Tout l'effort d'un siècle et d'une société y culmine. Mais, plus encore qu'en ces autres œuvres, l'intelligence s'y manifeste d'une façon qui n'est perceptible qu'à elle-même : par le texte.

Celui-ci importe en effet d'abord. Les livres que nous a légués l'époque carolingienne (négligeons les simples recueils factices de documents) n'offrent jamais un contenu qui ne fût susceptible d'instruire ou d'édifier l'homme de ce temps. Un accord parfait

unit l'utilité du texte et la beauté de l'image, — la beauté de celui-là et l'utilité de celle-ci, car il serait arbitraire de distinguer entre ces valeurs. Le livre est source d'enseignement. L'école, et, par elle, avec l'instruction plus largement répandue, la floraison d'une culture nouvelle, unanime, reposent sur des textes. Enseigner, c'est commenter. La littérature elle-même, et la splendide poésie des IXe et Xe siècles, s'est lentement dégagée du livre fait et appris : par variations sur le modèle textuel, par reproduction, et par glose. Les documents les plus anciens de la poésie de langue française remontent sans aucun doute à des commentaires interpolés dans les livres du canon liturgique. L'enluminure a pour fonction primordiale d'expliciter la richesse latente du texte; les « Livres carolins », recueil de la correspondance diplomatique et ministérielle de Charlemagne, évoquent ce problème : le rôle de l'image est d'enseigner par les yeux ce que le texte apprend sans intermédiaire à l'intelligence. Peut-être aussi l'illustration figurative débouchait-elle sur le commentaire ou l'homélie. Un lien génétique la rattache probablement à la glose.

Le fondement du texte, l'unité de base qui, entre le VIIe et le Xe siècle, est sentie comme à la fois conceptuelle et réelle, comme la prise de contact ultime avec la vérité des choses, c'est la lettre. D'où l'importance capitale attachée, surtout au IXe siècle, aux questions d'orthographie : c'est, me semble-t-il, à ce souci que nous devons de posséder, dès la fin du VIIIe siècle, quelques textes en langue vulgaire, romane et germanique, parfois d'un grand intérêt littéraire. Certes, il est douteux que le haut moyen âge ait eu accès aux sources cabalistiques, et à leur métaphysique fondée sur l'alphabet. Du moins, l'œuvre maîtresse qui domina sa pensée, les *Etymologiae* d'Isidore de Séville, refaites par Raban Maur vers 850, enseignent-elles la valeur significative éminente de la lettre : non point par un pur symbolisme abstrait, mais en vertu d'une puissance liée au geste d'écrire, à la prise de possession qu'est la lecture. Isidore s'étend longuement à ce propos sur la manière de tenir la plume; et si les lois de la matière exigent que l'on fende l'extrémité de celle-ci afin de livrer passage à l'encre, c'est que l'unité du monde procède de la dualité des êtres moraux, que le sang rédempteur a coulé de la double nature du Christ. Pour l'homme de ce temps, un tel signe a la même valeur désignatrice, précise, que pour nous un chiffre. L'illustration des plus anciens manuscrits occidentaux se limite à la lettre ornée et à l'encadrement du « canon », c'est-à-dire la Règle, du texte. Par la suite, en dépit de l'extension des thèmes et des fonctions plus amples assumées par le dessin, cette première tradition

se maintient : initiales des écoles de St-Amand (nos 62, 64, 65) et de Metz (n° 75), textes d'or sur fond de pourpre, comme dans le somptueux Evangéliaire de Charlemagne (n° 24). Ramené à une sorte d'essentielle densité, de qualité pure, dépouillée de toute apparence autre que rythmes et nombres, comme si l'allusion figurative en eût restreint l'universalité signifiante : l'univers, la splendeur du monde émergeant du sang divin. Aussi bien, les lettres se joignent en une ligne, dévoilant progressivement le sens à mesure que sont constitués les mots : qu'est-ce là, sinon la reproduction de la procession créatrice elle-même, qui de l'un engendre le multiple, de l'être les existences, de l'Intelligible la matière et les formes? Que les hommes du haut moyen âge aient imaginé de telles perspectives symboliques, certaines métaphores de leur poésie suffiraient à le prouver : *linea vitae sacrae, linea charitatis...* Et, par delà cette ligne, la page, comme un tout et un fragment à la fois, lieu de l'image, mais ouverte sur l'autre page à laquelle elle sera reliée, et à qui le scribe déjà s'apprête à donner vie, sous la « dictée » du Maître : le IXe siècle, cherchant dans sa rhétorique un nom figuratif de Dieu, le nomma *dictator*, « Celui qui dicte le Livre », dont le modèle archétypique est la Table du Sinaï. A sa Parole, l'homme s'éveille, et l'action crée l'histoire, la pensée lui donne un sens. Il est étrange que le plus ancien poème de langue romane qui nous soit resté soit une énigme, tracée dans la marge d'un livre de prières copié à Vérone vers 800; sans doute exercice du scribe essayant sa plume, c'est une simple métaphore, fondamentale et du reste depuis longtemps traditionnelle : le parchemin, suggère-t-elle, signifie la terre, l'encre est semence, la plume, charrue... Symbolisme emprunté aux souvenirs de la Genèse : l'homme en proie à l'univers qui lui est donné.

L'enluminure figurative, le dessin, naissent avec le texte, plutôt que de lui. Leurs lignes structurales, leur perspective sont celles mêmes de la page, présentée à qui la regarde, non point par rapport à une ligne d'horizon, mais du dessus, en biais. Certains poètes, entre le VIIe et le Xe siècles, ont tenté d'un procédé plus audacieux encore pour unir de façon totalement indissoluble le texte et l'image. C'est la technique dite du « carmen figuratum », qui repose sur l'idée d'une unité conceptuelle et symbolique de la page : les vers successifs du poème sont composés de façon à contenir, à des places déterminées, des mots ou des lettres tels qu'ils forment, verticalement ou obliquement, une phrase révélant le sens profond de l'œuvre; écrits en une encre colorée autrement que le reste du texte, ces mots ou ces lettres consti-

tuent en même temps une image significatrice. Tel « carmen figuratum » de Raban Maur représente ainsi, à l'aide d'une phrase eucologique — qui se dégage en caractères rouges sur le fond du texte — le poète prosterné au pied du crucifix (1).

Enveloppe du livre-univers, la reliure participe à son sens et à ses figures. L'exposition de la Nationale en fournit quelques beaux exemples. La reliure de bois, ivoire et cuivre, qui abrite le Psautier de Charles le Chauve me frappe particulièrement, tant la fonction qu'elle semble remplir pourrait être précise : opérer le passage de l'extérieur (le monde des événements, la vie du roi) à l'intérieur (l'œuvre du Psalmiste) ; fabriquée entre 842 et 869, elle illustre le thème central des psaumes L et LVI, dans lesquels on verrait aisément une allusion à peine voilée à la chronique de ces années-là, difficultés de Charles avec les Normands et avec ses frères, sinon à sa maîtresse Richeut. Mais ces « allusions », issues du texte même, y retournent, pour ainsi dire, et il ne reste que la prière.

Ces divers symbolismes s'impliquent mutuellement. Pourtant, moins que des symbolismes, c'est l'épanouissement, dans le geste même de la main qui écrit ou qui peint, d'une idée-force initiale, propre au christianisme dès les origines : il existe un lien entre Dieu et le livre. Le Dieu chrétien est sans doute le seul dieu que l'on ait jamais représenté un livre à la main, et le prophète de l'Apocalypse le seul prophète à qui fut ordonné de dévorer le livre de son témoignage... Au V[e] siècle, apparaît la croyance populaire en un livre où Dieu inscrit les péchés et les mérites de chacun. Le poète Prudence nomme, sans métaphore, « Livre mystique », la cohorte des martyrs. L'Eglise avait hérité de la vieille notion sacrale de l'Ecriture, qu'atteste la tradition juive; le V[e] siècle, en reconnaissant l'utilité d'une culture profane, empruntait aux Hellènes leur foi dans la valeur éthique des poètes. La Bible, — et Homère. L'horizon entier de l'esprit. On étendit dès lors universellement le sens des mots prononcés par saint Paul à propos de la Loi et des Prophètes : « Tout ce qui a été écrit l'a été pour notre enseignement. » Il s'agissait de se sauver d'un naufrage : Alaric avait brûlé Rome, Théodoric emprisonné Boèce, Justinien fermé les écoles d'Athènes, Omar détruit la bibliothèque

(1) A titre de curiosité, et faute de pouvoir reproduire ici le poème entier, j'en cite la phrase-image : pour les deux bras de la croix, une prière constituant un vers hexamètre que l'on peut lire de haut en bas, de bas en haut, de droite à gauche ou de gauche à droite : « Oro te, ramus, aram : ara sumar et oro ». Pour la figure du poète agenouillé, cette invocation : « Rabanum memet, clemens, rogo, Criste, tuere, o pie, judicio », lisible par fragments de haut en bas, de façon à suivre le contour du corps, visage, froc, pieds nus.

d'Alexandrie. En même temps qu'il devenait plus rare, le livre se chargeait d'un contenu plus encyclopédique, et de significations plus vitales. L'espoir de l'esprit s'y concentrait, s'identifiait à lui : dans l'obscurité du long tunnel où s'engageait la société occidentale, ce bagage seul assurerait la permanence d'une foi et d'une pensée. Le livre est senti comme Mémoire, et l'ancienne psychologie entendait par ce mot la continuité interne qui fait l'unité de l'être.

Il fallut, au milieu des pires crises politiques et sociales, deux siècles de longues patiences pour assurer cette Renaissance. Après 950 environ, la partie est gagnée. Les décades qui précèdent l'an 1000, loin d'être, comme le veut la légende, en proie aux terreurs eschatologiques, connaissent enfin l'avènement d'une maturité. Mais, en vertu même de l'expérience acquise, les puissances de l'esprit et de la main s'émancipent alors, tentent chacune pour soi d'épuiser sa propre aventure. L'enseignement du texte, l'écriture, l'enluminure, s'engagent sur des voies divergentes, prolifèrent, fusionnent au gré de leur génie avec d'autres arts retrouvés, empruntent d'autres méthodes : l'atelier du Magister conduit aux grandes écoles urbaines du XI[e] siècle, puis à l'université; la graphie, pour répondre à l'accroissement de la demande, est commercialisée par les éditeurs du XII[e]; l'enluminure devient un luxe, ou déborde sur le mur des églises, inspirant fresquistes et sculpteurs... Certes, la métaphore du Livre-univers survivra longtemps encore dans la rhétorique médiévale — jusque chez Dante, au dernier chant même du Paradis :

> *Nel suo profondo vidi che s'interna,*
> *legato con amore in un volume,*
> *cio che per l'universo si squaderna...* (2)

Néanmoins, le langage lettré ne désigne plus par là qu'un souvenir. L' « universo » moderne, dans ses aspects intellectuels et artistiques fondamentaux, est constitué dès lors des éléments dissociés du livre carolingien.

Paul Zumthor.

(2) « Dans sa profondeur je vis qu'est contenu, lié avec amour en un unique volume, tout ce qui par l'univers s'effeuille en pages dispersées. »

GAZETTE

Au Mercure de France. — *En 1914, Emile Henriot publiait au Mercure un recueil de poèmes,* La Flamme et les Cendres *(où « La Flamme et les Cendres » était suivi de « Les Saisons de Nesles » et de « Poésies diverses »). Le Mercure a eu la bonne fortune de retrouver et de pouvoir remettre en vente quelques exemplaires de ce livre.*

Aujourd'hui paraît chez le même éditeur, en édition originale, Les Jours raccourcissent, *nouveau recueil poétique, dont tous les exemplaires — 540 au total, sur Hollande, Rives et vélin (voir nos pages de publicité) — sont numérotés.*

L'ouvrage a été annoncé dans la Bibliographie de la France *du 9 juillet.*

★ *En même temps étaient annoncés et mis en vente :*

1° *la* Vie de Mélanie — *petite sainte de quatre ans — avec une introduction, particulièrement importante à tous points de vue, de Léon Bloy (réimpression d'un ouvrage épuisé depuis de nombreuses années, et réclamé de tous côtés avec une insistance croissante;*

2° *le tome III des* Contes *d'Andersen, dont les deux premiers volumes ont paru au début de 1954, et dont le quatrième et dernier est sous presse. Ainsi se tient l'engagement pris par le Mercure de mener à vive allure cette réimpression si attendue.*

★ L'Or de Naples, *le roman de Giuseppe Marotta que les éditions du Mercure de France ont publié récemment dans la traduction de Michel Arnaud, est l'un des deux seuls ouvrages qu'aient retenus les Sélections Lardanchet pour juillet.*

★ *C'est par erreur qu'il a été dit* (Mercure *du 1*er *juin, p. 368) que l'Association des Amis d'Alain avait été consultée sur la lettre anonyme vénéneuse que notre revue, mise au défi, s'est fait un point d'honneur de reproduire. Deux membres seulement du bureau de cette société avaient été informés.*

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME CCCXXI

N° 1089. — 1er MAI 1954

N° 1090. — 1er JUIN 1954

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. - MESNIL (EURE). - 1257
Dépôt légal : 3e trimestre 1954.

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

YVES BONNEFOY

du mouvement et de l'immobilité de douve

nouvel
éditic
tro
cen
fran

S'il faut tout de suite le situer, dès son premier livre, à égal distance de Rimbaud et de Valéry, il y a en lui du Maurice Scèv du Nerval, du Maurice de Guérin. Difficile à première vu et même en y regardant de plus près, il a pour lui une très bel langue, des vers réguliers d'une densité, d'une concentratio de diamant, un don admirable d'images... On n'a pas envie d le quitter; ou plutôt il n'y a pas moyen de le quitter; car c'e déjà lui qui vous tient, avec un étrange pouvoir. (Emile HEN RIOT, *Le Monde*.)

Au premier mot on rompt avec le banal, et l'on sent bie que ce n'est pas par vanité littéraire, mais par un acte d'authen tique élévation... La poésie très dense d'Yves Bonnefoy n laisse pas éteindre sa résonance en quelques vibrations. Plu on la relit, plus on éprouve une richesse interne dont le rayon nement ne finit pas de se développer... Chaque fois qu'o rouvre son livre pour y entrer davantage, on prend mieux l mesure de sa grandeur peu commune. (André ROUSSEAUX *Le Figaro littéraire*.)

Il faudra se souvenir de ce que, cette année, a paru le premie recueil d'un grand poète : Yves Bonnefoy... On n'oublier plus cette voix qui, du premier coup, s'est imposée... Il fau marquer d'une pierre blanche l'avènement d'Yves Bonnefoy e le nouveau départ qu'il a fait prendre à la poésie modern (Maurice NADEAU, *L'Observateur d'aujourd'hui*.)

Depuis *La Jeune Parque*, il n'est sans doute pas d'ouvrage de poésie qui témoigne d'une ambition plus vaste et mieux fondée que le livre d'Yves Bonnefoy... (Maurice SAILLET, *Les Lettres Nouvelles*.)

Une nouvelle planète vient d'apparaître au ciel poétique, dans la constellation baudelairienne où gravitaient déjà Mallarmé et Valéry. Elle a nom Yves Bonnefoy... (Luc ESTANG, *Revue de la Pensée française*.)

Au tout premier rang des nouveaux poètes, on placera M. Yves Bonnefoy... Nul amateur de poèmes, aujourd'hui, ne peut se dispenser de faire la connaissance de « Douve » et de M. Bonnefoy. (Robert KANTERS, *Samedi-Soir*.)

D'un seul coup... Yves Bonnefoy impose les beautés envoûtantes de ses vers et de sa prose. Il est rare de lire un recueil d'une telle densité, offrant, de plus, une telle unité et un tel dynamisme. (Louis GUILLAUME, *Le Journal des Poètes*, Bruxelles.)

...Un livre qui n'est plus une plaquette. Déjà une somme... Dans trente ans on s'occupera encore de M. Yves Bonnefoy qui, avec un livre de 90 pages, pose déjà l'éternel problème de la poésie... Le livre de ce monsieur inconnu est comme un héritage universel... Une prairie indéfinissable où tout ce qui croît ne risque pas de mourir de sitôt. (Pierre BERGER, *Carrefour*.)

...Une maîtrise exemplaire... Un des plus beaux livres de poésie que j'aie lus depuis longtemps... La noblesse du ton est exceptionnelle; mais frappent aussi la netteté de l'affirmation, une sorte de « hauteur » sans feinte et sans grandiloquence. (Philippe JACOTTET, *La Nouvelle Revue*, Lausanne.)

...Le poème d'Yves Bonnefoy, que toute la critique a salué comme cela n'était pas arrivé pour une œuvre poétique depuis bien longtemps... D'où nous vient cette voix nouvelle, qui se maintient si bien sur le plan propre à la poésie? (Albert BEGUIN, *La Gazette de Lausanne*.)

...un vrai, un beau poète... Poèmes mystérieux, savants et somptueux... (Claude ROY, *Libération*.)

Un livre qui nous donne la révélation d'un nouveau poète... On voit s'amorcer un classicisme qui ne doit rien à d'insipides retours au vers régulier ou à l'académisme... Ce merveilleux petit livre... Je voudrais insister encore sur la discrétion et la fluidité de ces poèmes... Le plaisir de lire Yves Bonnefoy est de silence... (Guy DUMUR, *Médecine de France* et *La Table Ronde*.)

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

Prix de l'Académie française

A. MABILLE DE PONCHEVILLE

VIE DE VERHAEREN

Un fort volume in-16 de 496 pages . . . . 750 f

Il a été tiré 25 *exemplaires numérotés sur Rives à* **1800** *fr.*



Extrait du catalogue

Christian Beck : **L'Italie septentrionale** . . . . 300 f
— **Rome et l'Italie méridionale** . . . . . 300 f
— **La Suisse** . . . . 300 f
Thomas Braun : **Poésie** 1898-1948. . . . . 300 f
Eugène Demolder : **L'Arche de M. Cheunus**, récits . . . 300 f
Georges Eekhoud : **Escal-Vigor**, roman . . . . 300 f
Max Elskamp : **La Louange de la Vie**, poèmes . . . . . . 300 f
Albert Henry : **Langage et Poésie chez P. Valéry** . . . 360 f
A. Mabille de Poncheville : **Promenades avec Verhaeren.** 300 f
— **Valentin Conrart, père de l'Académie française** . . . 300 f
Maurice Maeterlinck : **Le Trésor des Humbles.** . . . . . 300 f
Albert Mockel : **Contes pour les enfants d'hier.** . . . . 300 f
— **E. Verhaeren, poète de l'énergie** . . . 300 f
Georges Rodenbach : **Les Vies encloses, Le Miroir du Ciel natal, Plusieurs poèmes** *(Œuvres II)*. 450 f
J. Van der Elst : **Les trois Madones** *et autres contes flamands*.. 300 f
Ch. Van Lerberghe : **La Chanson d'Ève**, poème. . . . . 360 f
G. Vanwelkenhuysen : **J.-K. Huysmans en Belgique.** . . 300 f
Émile Verhaeren : **Les Forces tumultueuses**, poèmes. . . 300 f
— **Impressions.** Trois vol. Chacun. . . . 300 f
— **Choix de Poèmes.** . . . . 300 f
— **Les Heures du Soir**, *précédées des Heures claires et des Heures d'après-midi, poèmes*. . 300 f
— **Les Villes tentaculaires**, poèmes . . . 300 f
— **A Marthe Verhaeren.** 219 lettres inédites (1889-1916) présentées par R. Vandevoir. . 600 f
Stefan Zweig : **Verhaeren.** . . . . 300 f

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

PIERRE JEAN JOUVE

langue

360 fr

poème

On doit à Pierre Jean Jouve une des œuvres de poésie l' plus hautes de notre langue (...). La poésie de Pierre Jean Jou est la cérémonie des mots simples. (Yves Bonnefoy.)

Nous retrouvons avec joie, dans un long poème : *Langue*, voix trop rare d'un de nos plus grands poètes, Pierre Jean Jouv (Jean Rousselot, *Nouvelles Littéraires*.)

Jamais la poésie de l'auteur de *Sueur de Sang* n'était all si loin dans la forme spirituelle de la conquête du mond (Salah Stétié, *Les Lettres Nouvelles*.)

Cette poésie parvenue à son point d'accomplissement est elle-même son credo. (Gabriel Bounoure, *Mercure de France*

La fierté de ces poèmes, leurs troubles abîmes fascinen imposent le respect. (Philippe Jaccottet, *La Nouvelle Revue* *Lausanne*.)

Nul ne s'est peut-être aventuré plus avant et avec plus gravité dans le terrible abîme de l'homme. (Louis Guillaum *Le Journal des Poètes*.)

***Langue* est un poème d'une souveraine liberté, traduite p toutes les possibilités sonores du verbe (...). Je vois apparaît dans ce livre la figure non point du poète « maudit », mais d' solitaire de plus haut parage, pour lequel la fonction poétiq est tellement élevée dans l'ordre humain qu'elle touche à d secrets que nulle autre qu'elle ne découvre. (Pierre Emmanu *La Revue du Caire*.)**

ERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

ERRE JEAN JOUVE

n miroir 480 fr.

urnal sans date

Sensibles à la noble et austère volonté de dépouillement dont témoigne Pierre Jean Jouve, nous accueillons ces confidences avec une émotion plus intime parce qu'elles ont pour caution l'œuvre d'un des authentiques poètes de notre époque. (René Lalou, *Les Nouvelles Littéraires*.)

***En Miroir* est un texte magnifique (...) poésie noire et dense qui évoque immédiatement Baudelaire (...) il évite l'accessoire pour s'élever toujours à la méditation de l'essentiel. (J.-J. Marchand, *Le Rassemblement*.)**

Ceux qui depuis trente ans n'ont cessé de suivre dans son approfondissement l'œuvre de Pierre Jean Jouve, d'écouter, à travers le vacarme des lettres d'aujourd'hui, cette confession à la fois dédaigneuse et brûlante, soutenue presque sans défaillance d'une voix rebelle aux compromis et aux charmes faciles, ceux-là salueront comme il faut la publication de *En Miroir*. (Max-Pol Fouchet, *Mercure de France*.)

Livre lu avec émotion et admiration (...). Pas une phrase qui ne soit en effet d'une dignité et d'un naturel surprenants. Pas une phrase qui ne soit nourrie de l'expérience ardue et concentrée de toute une vie. Et dans les plus beaux moments règnent une simplicité et une noble humilité qui semblent bien faites pour ouvrir à la voix de Pierre Jean Jouve l'oreille du lecteur attentif. (Philippe Jaccottet, *La Nouvelle Revue*.)

... le miracle de ce livre que les lecteurs d'aujourd'hui et ceux de demain n'ont pas fini de découvrir. (André Dalmas, *Tribune des Nations*.)

... le maître d'une prose sans égale... Le livre est écrit avec retenue, dans un style de ligne pure. La justesse du ton le caractérise (...). Beaucoup de pages sont exemplaires, modèles à la fois du grand style et de la nue vérité. (Yves Bonnefoy, *Les Lettres Nouvelles*.)

CONTES D'ANDERSEN

Édition intégrale. Tomes I, II et III

Traduction de P.-G. LA CHESNAIS

ıque volume 14×22 cm, et 312 pages, imprimé en Bodoni corps 10 sur un magnifique vélin blanc épais, broché, couverture deux couleurs.

Prix : **600** fr.



Le tome IV est sous presse

Prix : **600** fr.



La seule édition française des *Contes d'Andersen* qui donne, en quatre volumes, la collection complète de 156 contes.

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

GRAND PRIX RHODANIEN DE LITTÉRATURE

MARIE MAURON

le solitaire enchanté

Charloun Rieu, poète de la Provence

En détaillant les événements de cette vie paysanne, c'est un peu la sienne qu'elle revoit, si semblable en ses débuts, si bien accordée au rythme des saisons, au temps des moissons et des vendanges (NOUVELLES LITTERAIRES).

Livre luisant du soleil de Provence (COMBAT).

Toute la lumière, toutes les couleurs, les vieilles gens, les enfants, les bêtes et les plantes de ce pays prennent place dans une œuvre dont on verra bien un jour qu'elle fut une des plus séduisantes de notre temps (LE PEUPLE, Bruxelles).

Jamais Marie Mauron n'a mieux mérité d'être baptisée la Colette provençale (BEAUX-ARTS, Bruxelles).

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. - MESNIL (EURE).